
Appel à projets en animation !



Une collection de courts métrages animés qui vous
donnent envie de lire

Saison 3, Colette

Annexe: textes du corpus

Les textes du corpus

Un choix de textes établi par Frédéric Maget, spécialiste de Colette et directeur de la Maison de Colette.

- Colette et Willy, *Claudine à l'école* (incipit), 1900
Colette et Willy, *Claudine à l'école* (extrait 2 « L'examen »), 1900
Colette, *Dialogues de bêtes*, 1904
Colette, *Sept dialogues de bêtes*, 1905
Colette, *La Retraite sentimentale*, 1907
Colette, *Les Vrilles de la vigne* (extrait 1 « Les vrilles de la vigne »), 1908
Colette, *Les Vrilles de la vigne* (extrait 2 « Nuit blanche »), 1908
Colette, *Les Vrilles de la vigne* (extrait 3 « La dame qui chante »), 1908
Colette, *Les Vrilles de la vigne* (extrait 4 « Music-halls ») 1908
Colette, *L'ingénue libertine*, 1909
Colette, *La Vagabonde*, 1910
Colette, *L'envers du music-hall*, (extrait 1 « Gitanette »), 1913
Colette, *L'envers du music-hall*, (extrait 2 « L'Affamé »), 1913
Colette, *La Paix chez les bêtes*, (extrait 3 « Poum »), 1916
Colette, *La Paix chez les bêtes*, (extrait 4 « Contes pour les petits enfants des poilus »), 1916
Colette, *Dans la foule*, (extrait 1 « Réveillons »), 1918
Colette, *Dans la foule*, ((extrait 2 : "Après l'affaire de la rue Ordener" (la bande à Bonnot)). 1918
Colette, *Dans la foule*, (extrait 3 « Impressions de foule »), 1918
Colette, « Seins », *La vie parisienne*, 3 août 1918
Colette, *Chéri*, (extrait 1), 1920
Colette, *Chéri*, (extrait 2 « La partie de cartes »), 1920
Colette, *La Chambre éclairée*, 1921
Colette, *La Maison de Claudine* (extrait 1 « Le curé sur le mur »), 1922
Colette, *La Maison de Claudine* (extrait 2 « La petite Bouilloux »), 1922
Colette, *La Maison de Claudine* (extrait 3 « Ma mère et le fruit défendu »), 1922
Colette, *La Maison de Claudine* (extrait 4 « Le Manteau de spahi »), 1922
Colette, *La Maison de Claudine* (extrait 5 « L'enlèvement»), 1922
Colette, *Le Blé en herbe*, (extrait 1 « Les chardons»), 1923
Colette, *Le Blé en herbe*, (extrait 2 « L'initiation»), 1923
Colette, *La Femme cachée* (Incipit), 1924
Colette, *La Femme cachée* (extrait 2« L'Autre femme »), 1924
Colette, *La Femme cachée* (extrait 3 « La main »), 1924
Colette, *La Fin de Chéri*, 1926
Colette, *Voyage égoïste* (extrait 1 « Dimanche »), 1928
Colette, *Voyage égoïste* (extrait 2 « Répit »), 1928
Colette, *Sido*, (extrait 1), 1930
Colette, *Sido* (extrait 2), 1930
Colette, *Duo* (extrait « Jalousie »), 1928
Colette, *Prisons et paradis* (extrait 1 « Chanel »), 1932
Colette, *Prisons et paradis* (extrait 2 « Landru »), 1932
Colette, *Prisons et paradis* (extrait 3 « Serpents »), 1932
Colette, *La Chatte*, 1933
Colette, *Les Vrilles de la vigne* (extrait « Un rêve ») 1934
Colette, « Brèves impressions d'arrivée », *Le journal*, 4 juin 1935
Colette, « Impressions de New York », *Le journal*, 5 juin 1935
Colette, *Le Pur et l'Impur* (extrait « La Fumerie d'opium »), 1941
Colette, *Le journal à rebours* (extrait « La Chaufferette »), 1941
Colette, *Le Fanal bleu* (extrait « Dimanche »), 1949

Cohette et Willy, Claudine à l'école, 1900
[Incipit]

Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny; j'y suis née en 1884; probablement je n'y mourrai pas. Mon *Manuel de géographie départementale* s'exprime ainsi : « Montigny-en-Fresnois, jolie petite ville de 1.950 habitants, construite en amphithéâtre sur la Thaize; on y admire une tour sarrasine bien conservée... » Moi, ça ne me dit rien du tout, ces descriptions-là! D'abord, il n'y a pas de Thaize; je sais bien qu'elle est censée traverser des prés au-dessous du passage à niveau; mais en aucune saison vous n'y trouveriez de quoi laver les pattes d'un moineau. Montigny construit « en amphithéâtre »? Non, je ne le vois pas ainsi; à ma manière, c'est des maisons qui dégringolent, depuis le haut de la colline jusqu'en bas de la vallée; ça s'étage en escalier au-dessous d'un gros château, rebâti sous Louis XV et déjà plus délabré que la tour sarrasine, basse, toute gainée de lierre, qui s'effrite par en haut un petit peu chaque jour. C'est un village, et pas une ville : les rues, grâce au ciel, ne sont pas pavées; les averses y roulent en petits torrents, secs au bout de deux heures; c'est un village, pas très joli même, et que pourtant j'adore.

Le charme, le délice de ce pays fait de collines et de vallées si étroites que quelques-unes sont des ravins, c'est les bois, les bois profonds et envahisseurs, qui moutonnent et ondulent jusque là-bas, aussi loin qu'on peut voir... Des prés verts les trouent par places, de petites cultures aussi, pas grand'chose, les bois superbes dévorant tout. De sorte que cette belle contrée est affreusement

pauvre, avec ses quelques fermes disséminées, peu nombreuses, juste ce qu'il faut de toits rouges pour faire valoir le vert velouté des bois.

Chers bois! Je les connais tous; je les ai battus si souvent. Il y a les bois-taillis, des arbustes qui vous agrippent méchamment la figure au passage, ceux-là sont pleins de soleil, de fraises, de muguet, et aussi de serpents. J'y ai tressailli de frayeurs suffocantes à voir glisser devant mes pieds ces atroces petits corps lisses et froids; vingt fois je me suis arrêtée, haletante, en trouvant sous ma main, près de la « passe-rose », une couleuvre bien sage, roulée en colimaçon régulièrement, sa tête en dessus, ses petits yeux dorés me regardant; ce n'était pas dangereux, mais quelles terreurs! Tant pis, je finis toujours par y retourner seule ou avec des camarades; plutôt seule, parce que ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces, ça a peur des petites bêtes, des chenilles velues et des araignées des bruyères, si jolies, rondes et roses comme des perles, ça crie, c'est fatigué, - insupportables enfin.

Et puis il y a mes préférés, les grands bois qui ont seize et vingt ans, ça me saigne le cœur d'en voir couper un; pas broussailleux, ceux-là, des arbres comme des colonnes, des sentiers étroits où il fait presque nuit à midi, où la voix et les pas sonnent d'une façon inquiétante. Dieu, que je les aime! Je m'y sens tellement seule, les yeux perdus loin entre les arbres, dans le jour vert et mystérieux, à la fois délicieusement tranquille et un peu anxieuse, à cause de la solitude et de l'obscurité vague... Pas de petites bêtes, dans ces grands bois, ni de hautes herbes, un sol battu, tour à tour sec, sonore, ou mou à cause des sources; des lapins à derrière blanc les traversent; des chevreuils peureux dont on ne fait que deviner le passage, tant ils

courent vite; de grands faisans lourds, rouges, dorés, des sangliers (je n'en ai pas vu); des loups - j'en ai entendu un, au commencement de l'hiver, pendant que je ramassais des faines, ces bonnes petites faines huileuses qui grattent la gorge et font tousser. Quelquefois des pluies d'orage vous surprennent dans ces grands bois-là; on se blottit sous un chêne plus épais que les autres, et, sans rien dire, on écoute la pluie crépiter là-haut comme sur un toit, bien à l'abri, pour ne sortir de ces profondeurs que tout éblouie et dépaysée, mal à l'aise au grand jour.

Et les sapinières! Peu profondes, elles, et peu mystérieuses, je les aime pour leur odeur, pour les bruyères roses et violettes qui poussent dessous, et pour leur chant sous le vent. Avant d'y arriver, on traverse des futaies serrées, et tout à coup, on a la surprise délicieuse de déboucher au bord d'un étang, un étang lisse et profond, enclos de tous côtés par les bois, si loin de toutes choses! Les sapins poussent dans une espèce d'île au milieu; il faut passer bravement à cheval sur un tronc déraciné qui rejoint les deux rives. Sous les sapins, on allume du feu, même en été, parce que c'est défendu; on y cuit n'importe quoi, une pomme, une poire, une pomme de terre volée dans un champ, du pain bis faite d'autre chose; ça sent la fumée amère et la résine, c'est abominable, c'est exquis.

J'ai vécu dans ces bois dix années de vagabondages éperdus, de conquêtes et de découvertes; le jour où il me faudra les quitter j'aurai un gros chagrin.

.....

Quand, il y a deux mois, j'ai eu quinze ans sonnés, j'ai allongé mes jupes jusqu'aux chevilles, on a démoli la vieille école et on a changé l'institutrice. Les jupes longues, mes mollets les exigeaient, qui

[l'examen]

Et le soir, la Directrice, couchée et endormie, nous sortons de nos lits pour danser, Anaïs, Luce, Marie et moi (sans les Jaubert, bien entendu) pour danser follement, les cheveux bondissants, pinçant la chemise courte comme pour un menuet.

Puis, pour un bruit imaginaire du côté de la chambre où repose Mademoiselle, les danseuses de l'inconvenant quadrille s'enfuient avec des frôlements de pattes nues et des rires étouffés.

Le lendemain matin, éveillée trop tôt, je cours « faire peur » au couple Anaïs-Luce qui dort d'un air absorbé et consciencieux : je chatouille avec mes cheveux le nez de Luce qui éternue avant d'ouvrir les yeux et son effarement réveille Anaïs qui bougonne et s'assied en m'envoyant au diable. Je m'écrie avec un grand sérieux : « Mais tu ne sais pas l'heure qu'il est ? Sept heures, ma chère, et l'oral à 7 h. 30 ! » Je les laisse se précipiter au bas du lit, se chausser, et j'attends que leurs bottines soient boutonnées pour leur dire qu'il n'est que six heures, que j'avais mal vu. Ça ne les ennuie pas tant que j'avais espéré.

A sept heures moins le quart, Mlle Sergent nous bouscule, presse le chocolat, nous engage à jeter un coup d'œil sur nos résumés d'histoire tout en mangeant nos tartines, nous pousse dans la rue ensoleillée tout étourdies, Luce munie de ses manchettes crayonnées, Marie de son tube de papier roulé, Anaïs de son atlas minuscule. Elles s'accrochent à ces petites planches de salut, plus encore qu'hier, car il faudra parler aujourd'hui, parler à ces messieurs qu'on ne connaît pas, parler devant trente paires de petites oreilles malveillantes. Seule Anaïs fait bonne contenance ; elle ignore l'intimidation.

Dans la cour délabrée, les candidates sont aujourd'hui bien moins nombreuses ; il en est tant resté en route, entre l'écrit et l'oral ! (Bon ça ; quand on en reçoit beaucoup à l'écrit, on en refuse beaucoup à l'oral.) La plupart, pâlottes, bâillent nerveusement, et se plaignent, comme Marie Belhomme, d'avoir l'estomac serré... le fâcheux trac !

La porte s'ouvre sur les hommes noirs ; nous les suivons silencieusement jusque dans la salle du haut, aujourd'hui débarrassée de toutes ses chaises ; aux quatre coins, derrière des tables noires, ou qui le furent, un examinateur s'assied, grave, presque lugubre. Tandis que nous considérons cette mise en scène, curieuses et craintives, massées à l'entrée, gênées de la grande distance à franchir, Mademoiselle nous pousse : « Allez ! allez donc ! prendrez-vous racine ici ? » Notre groupe s'avance plus brave, en peloton, le père Sallé, noueux et recroquevillé, nous regarde sans nous voir, invraisemblablement myope ; Roubaud joue avec sa chaîne de montre, les yeux distraits ; le vieux Lerouge attend patiemment et consulte la liste des noms ; et dans l'embrasure d'une fenêtre s'étale une grosse bonne dame, qui est d'ailleurs demoiselle, Mlle Michelot, des solfèges devant elle. J'allais oublier un autre, le grincheux Lacroix, qui ronchon, hausse furieusement les épaules en feuilletant ses bouquins, et semble se disputer avec soi-même ; les petites, effrayées, se disent qu'il doit être « rudement mauvais ! » C'est celui-là qui se décide à grogner un nom : « Mademoiselle Aubert ! »

La nommée Aubert, une trop longue, pliante et penchée, tressaute comme un cheval, louche et devient stupide, immédiatement, dans son désir

de bien faire elle se jette en avant en criant d'une voix de trompette, avec un gros accent paysan : « Et j'suis là, Mōssieur ! » Nous éclatons de rire toutes, et ce rire que nous n'avons pas songé à retenir nous remonte et nous ragaillardit.

Ce bouledogue de Lacroix a froncé les sourcils quand la malheureuse a poussé son « Et j'suis là ! » de détresse, et lui a répondu : « Qui vous dit le contraire ? » De sorte qu'elle est dans un état à faire pitié.

- « Mademoiselle Vigoureux ! » appelle Roubaud, qui, lui, prend l'alphabet par la queue. Une boulotte se précipite, elle porte le chapeau blanc, enguirlandé de marguerites de l'école de Ville-neuve.

- « Mademoiselle Mariblom ! » glapit le père Sallé qui croit prendre le milieu de l'alphabet et lit tout de travers. Marie Belhomme s'avance cramoisie et s'assied sur la chaise en face du père Sallé, il la dévisage et lui demande si elle sait ce que c'est que l'*Iliade*. Luce, derrière moi soupire : « Au moins, elle a commencé, c'est le tout de commencer. »

Les concurrentes inoccupées, dont je suis, se dispersent timidement, s'éparpillent et vont écouter leurs collègues placées sur la sellette. Moi, je vais assister à l'examen de la jeune Aubert pour me réjouir un peu. A l'instant où je m'approche, le père Lacroix lui demande : « Alors, vous ne savez pas qui avait épousé Philippe le Bel ? »

Elle a les yeux hors de la tête, la figure rouge et luisante de sueur ; ses mitaines laissent passer des doigts comme des saucisses : « Il avait épousé... non, il n'avait pas épousé. Mōssieur, Mōssieur, crie-t-elle tout à coup, j'ai oublié, tout ! » Elle tremble, elle a de grosses larmes qui roulent. Lacroix la regarde, mauvais comme la gale : « Vous

avez tout oublié ? Avec ce qui vous reste, on a un joli zéro. »

- Oui, oui, bégaye-t-elle, mais ça ne fait rien, j'aime mieux m'en aller chez nous, ça m'est égal...

On l'emmène, hoquetante de gros sanglots, et, par la fenêtre, je l'entends dehors dire à son institutrice mortifiée : « Ma foi, voui, que j'aime mieux garder les vaches chez papa, et pis que je reviendrai plus ici, et pis que je prendrai le train de deux heures. »

Dans la classe, ses camarades parlent du « regrettable incident », sérieuses et blâmantes. « Ma chère, crois-tu qu'elle est bête ! Ma chère, on m'aurait demandé une question aussi facile, je serais trop contenté, ma chère ! »

- Mademoiselle Claudine!

C'est le vieux Lerouge qui me réclame. Aïe ! l'arithmétique... Une chance qu'il a l'air d'un bon papa... Tout de suite je vois qu'il ne me fera pas de mal.

- Voyons, mon enfant, vous me direz bien quelque chose sur les triangles rectangles ?

- Oui, monsieur, quoique, eux, ils ne me disent pas grand'chose.

- Bah ! bah ! vous les faites plus mauvais qu'ils sont. Voyons, construisez-moi un triangle rectangle sur ce tableau noir, et puis vous lui donnerez des dimensions, et puis vous me parlerez gentiment du carré de l'hypoténuse...

Il faudrait y tenir pour se faire recalcr par un homme comme ça ! Aussi je suis plus douce qu'un mouton à collier rose, et je dis tout ce que je sais. C'est vite fait, d'ailleurs.

- Mais ça va très bien ! Dites-moi encore comment on reconnaît qu'un nombre est divisible par 9, et je vous tiens quitte.

Claudine

Je dégoise : « somme de ses chiffres... condition nécessaire... suffisante. »

- Allez, mon enfant, ça suffit.

Je me lève en soupirant d'aise, je trouve derrière moi Luce qui dit : « Tu as de la chance, j'en suis contente pour toi. » Elle a dit ça gentiment : pour la première fois je lui caresse le cou sans malice. Bon! Encore moi! On n'a pas le temps de respirer!

- Mademoiselle Claudine!

C'est le porc-épic Lacroix, ça va chauffer! Je m'installe, il me regarde par-dessus son lorgnon et dit : « Ha! qu'est-ce que c'était que la guerre des Deux-Roses! »

Pan! collée du premier coup! Je ne sais pas quinze mots sur la guerre des Deux-Roses. Après les noms des deux chefs de partis, je m'arrête.

- Et puis? Et puis? Et puis?

Il m'agace, j'éclate :

- Et puis, ils se sont battus comme des chiffonniers, pendant longtemps, mais ça ne m'est pas resté dans la mémoire.

Il me regarde stupéfait. Je vais recevoir quelque chose sur la tête, sûr!

- C'est comme ça que vous apprenez l'Histoire, vous?

- Pur chauvinisme, monsieur! L'Histoire de France seule m'intéresse.

Chance inespérée : il rit!

- J'aime mieux avoir affaire à des impertinentes qu'à des ahuries. Parlez-moi de Louis XV (1742).

- Voici. C'était le temps où madame de la Tour-nelle exerçait sur lui une influence déplorable...

- Sacrebleu! on ne vous demande pas ça!

- Pardon, monsieur, ce n'est pas de mon invention, c'est la vérité simple... Les meilleurs historiens...

- Quoi? les meilleurs historiens...

- Oui, monsieur, je l'ai lu dans Michelet, avec des détails!

- Michelet! mais c'est de la folie! Michelet, entendez bien, a fait un roman historique en vingt volumes et il a osé appeler ça *l'Histoire de France!* Et vous venez me parler de Michelet!...

Il est emballé, il tape sur la table; je lui tiens tête; les jeunes candidates sont figées autour de nous, n'en croyant pas leurs oreilles; Mlle Sergent s'est approchée, haletante, prête à intervenir. Quand elle m'entend déclarer :

- Michelet est toujours moins embêtant que Duruy!...

Elle se jette contre la table et proteste avec angoisse :

- Monsieur, je vous prie de pardonner... cette enfant a perdu la tête : elle va se retirer à l'instinct...

Il lui coupe la parole, s'éponge le front et souffle :

- Laissez, mademoiselle, il n'y a pas de mal : je tiens à mes opinions, mais j'aime bien que les autres tiennent aux leurs; cette jeune fille a des idées fausses et de mauvaises lectures, mais elle ne manque pas de personnalité, - on voit tant de dindes! - Seulement, vous, la lectrice de Michelet, tâchez de me dire comment vous iriez, en bateau, d'Amiens à Marseille, ou je vous flanque un 2 dont vous me direz des nouvelles!

- Partie d'Amiens en m'embarquant sur la Somme, je remonte... etc., et... canaux... etc., et j'arrive à Marseille, seulement au bout d'un temps qui varie entre six mois et deux ans.

- Ça, c'est pas votre affaire. Système orographique de la Russie, et vivement.

Heu! je ne peux pas dire que je brille particulièrement par la connaissance du système orographique de la Russie, mais je m'en tire à peu près

sauf quelques lacunes qui semblent regrettables à l'examineur.

- Et les Balkans, vous les supprimez, alors?

Cet homme parle comme un pétard.

- Que non pas, monsieur, je les gardais pour la bonne bouche.

- C'est bon, allez-vous-en.

On s'écarte sur mon passage avec un peu d'indignation. Ces chères petites belles!

Je me repose, on ne m'appelle pas, et j'entends avec épouvante Marie Belhomme qui répond à Roubaud que « pour préparer de l'acide sulfurique, on verse de l'eau sur de la chaux, que ça se met à bouillonner; alors on recueille le gaz dans un ballon ». Elle a sa figure des vastes gaffes et des stupidités sans bornes, ses mains immenses, longues et étroites, s'appuient sur la table; ses yeux d'oiseau sans cervelle brillent et tournent; elle débite, avec une volubilité extrême, des inepties monstrueuses. Il n'y a rien à faire, on lui soufflerait dans l'oreille qu'elle n'entendrait pas! Anaïs l'écoute aussi et s'amuse de toute sa bonne âme. Je lui demande :

- Tu as passé quoi, déjà?

- Le chant, l'histoire, la jographie...

- Méchant, le vieux Lacroix?

- Oui, qu'il est ch'tit! Mais il m'a demandé des choses faciles, guerre de Trente Ans, les Traités... Dis donc, Marie déraille!

- Dérailler est un mot qui semble faible.

La petite Luce, émue et ébouriffée, vient à nous :

- J'ai passé la jographie, l'histoire, j'ai bien répondu, ah! que j'ai du goût!¹

- Te voilà, arnie? moi je vais boire à la pompe, je ne veux plus tenir, qui vient ac'moi?

1. Locution fresnoise : « Je suis contente ».

Personne; elles n'ont pas soif ou elles ont peur de manquer un appel. Dans une espèce de parloir, en bas, je trouve l'élève Aubert, les joues encore plaquées du rouge de son désespoir de tout à l'heure et les yeux en poche; elle écrit à sa famille, sur une petite table, tranquille maintenant et contente de rentrer à la ferme. Je lui dis :

- Eh bien, vous n'avez rien voulu savoir tout à l'heure?

Elle lève des yeux de veau :

- Moi, ça m'fait peur, tout ça, et ça me mange les sangs. Ma mère m'a mise en pension, mon père voulait pas, il disait que j'étais bonne à tenir la maison comme mes sœurs, et à faire la lessive et à pieucher le jardin, ma mère a pas voulu, c'est elle qu'on a écoutée. On m'a rendue malade à force de me faire apprendre, et vous voyez ce que ça fait aujourd'hui. Je l'avais prédit! Ils me croiront à présent!

Et elle se remet à écrire paisiblement.

Là-haut, dans la salle, il fait chaud à mourir; ces petites, presque toutes rouges et luisantes (une chance que je ne suis pas une nature rouge!) sont affolées, tendues, elles guettent leur nom qu'on appellera, avec l'obsession de ne pas répondre de bêtises. Ne sera-t-il pas bientôt midi, qu'on s'en aille?

Anaïs revient de la physique et chimie; elle n'est pas rouge, elle, comment serait-elle rouge? Dans une chaudière bouillante, je crois qu'elle resterait jaune et froide.

- Eh bien, ça va?

- Ma foi, j'ai fini. Tu sais que Roubaud interroge en anglais par-dessus le marché; il m'a fait lire des phrases et traduire; je ne sais pas pourquoi il se tordait quand je lisais en anglais; est-il bête!

C'est la prononciation! Dame, Mlle Aimée Lan-

thenay, qui nous donne des leçons, ne parle pas l'anglais avec une pureté excessive, je m'en doute. De sorte que, tout à l'heure, cet imbécile de professeur se paiera ma tête puisque je ne prononce pas mieux, moi! Encore quelque chose de gai! J'enrage de penser que cet idiot rira de moi.

Midi. Ces messieurs se lèvent et nous procédons au raffut du départ. Lacroix, hérissé et les yeux hors de la tête, annonce que la petite fête recommencera à 2 h. 30. Mademoiselle nous trie avec peine dans le remous de ces jeunesses bavardes et nous emmène au restaurant. Elle me tient encore rigueur, à cause de mon « odieuse » conduite avec le père Lacroix; mais ça m'est égal! La chaleur pèse, je suis fatiguée et sans voix...

Ah! les bois, les chers bois de Montigny! A cette heure-ci, je le sais bien comme ils bourdonnent! Les guêpes et les mouches qui pompent dans les fleurs des tilleuls et des sureaux font vibrer toute la forêt comme un orgue; et les oiseaux ne chantent pas, car à midi ils se tiennent debout sur les branches, cherchent l'ombre, lissent leurs plumes, et regardent le sous-bois avec des yeux mobiles et brillants. Je serais couchée, au bord de la Sapinière d'où l'on voit toute la ville, en bas, au-dessous de soi, avec le vent chaud sur ma figure, à moitié morte d'aise et de paresse.

...Luce me voit partie, complètement absente, et me tire par la manche avec son sourire le plus aguicheur. Mademoiselle lit des journaux; mes camarades échangent des bouts de phrase ensommeillés. Je geins et Luce proteste doucement :

- Tu ne me parles plus jamais, aussi! Toute la journée on passe les examens, le soir on se couche,

et à table tu es de si mauvaise humeur que je ne sais plus quand te trouver!

- Bien simple! Ne me cherche pas!

- Oh! que tu n'es pas gentille! Tu ne vois même pas toute ma patience à t'attendre, à supporter tes façons de toujours me rebuter...

La grande Anaïs rit comme une porte mal graissée, et la petite s'arrête très intimidée. C'est vrai pourtant qu'elle a une patience solide. Et dire que tant de constance ne lui servira à rien, triste! triste!

Anaïs suit son idée; elle n'a pas oublié les incohérentes réponses de Marie Belhomme, et, bonne rosse, demande gentiment à la malheureuse, hébétée et immobile :

- Quelle question t'a-t-on posée, en physique et chimie?

- Ça n'a pas d'importance, grogne Mademoiselle, hargneuse; de toutes façons elle aura répondu des bêtises.

- Je ne sais plus, moi, fait la pauvre Marie démontée, l'acide sulfurique, je crois...

- Et qu'est-ce que vous avez raconté?

- Oh! heureusement, je savais un peu, mademoiselle; j'ai dit qu'on versait de l'eau sur de la chaux, que les bulles de gaz qui se formaient étaient de l'acide sulfurique...

- Vous avez dit cela? articule mademoiselle avec des envies de mordre...

Anaïs se dévore les ongles de joie. Marie foudroyée n'ouvre plus la bouche, et la Directrice nous emmène raide, rouge, marchant au pas accéléré; nous trottons derrière comme des petits chiens, et c'est tout juste si nous ne tirons pas la langue sous ce soleil écrasant.

Nous ne faisons plus guère attention à nos concurrentes étrangères qui ne nous regardent pas davantage. La chaleur et l'énerverment nous ôtent toute

Colette, Dialogues de bête, 1904

Pour Gérard d'Houville.

LE VOYAGE

Dans un compartiment de 1^{re} classe, Kiki-la-Doucette, Toby-Chien, Elle et Lui ont pris place. Le train roule vers les lointaines montagnes, vers l'été libre. Toby-Chien, en laisse, lève vers la vitre un nez affairé. Kiki-la-Doucette, invisible dans un panier clos, sous l'immédiate protection de Lui, se tait. Lui a déjà jonché le wagon de vingt journaux déployés. Elle rêve, tête appuyée au drap poussiéreux, et sa pensée s'élance au-devant de la montagne entre toutes aimée, celle qui porte une maison basse tapie sous la vigne et le jasmin de Virginie...

TOBY-CHIEN

Comme cette voiture va vite ! Ce n'est pas le même cocher que d'habitude. Je n'ai pas vu

les chevaux, mais ils sentent bien mauvais et fument noir. Arrivera-t-on bientôt, ô Toi qui rêves silencieuse et ne me regardes pas?

Point de réponse. Toby-Chien s'énerve et siffle par les narines.

ELLE

Chut!...

TOBY-CHIEN

Je n'ai presque rien dit. Arriverons-nous bientôt?

Il se tourne vers Lui, qui lit, et pose une patte discrète au bord de son genou.

LUI

Chut!...

TOBY-CHIEN, résigné.

Je n'ai pas de chance. Personne ne veut me parler. Je m'ennuie un peu, et puis je ne connais pas assez cette voiture. Je suis fatigué.

On m'a éveillé de bonne heure, et je me suis diverti à courir par toute la maison. On avait caché les fauteuils sous des draps, emmaillotté les lampes, roulé les tapis; tout était blanc, changé, angoissant, avec une funèbre odeur de camphre. J'ai éternué sous chaque fauteuil, les yeux pleins d'eau, et glissé sur le parquet nu, dans ma hâte à suivre le tablier blanc des bonnes. Car elles s'agitaient autour des malles semées partout, et leur zèle inusité suffisait à m'avertir d'un événement exceptionnel... A la dernière minute, juste comme Elle criait, toute chaude de mouvement: « Le collier de Toby! Et le panier du chat, vite le chat dans le panier!... », juste comme Elle disait cela... mon camarade disparut. Ce fut indescriptible. Lui, terrible à voir, jurait le tonnerre de Dieu et frappait de la canne sur le parquet, furieux parce qu'on avait laissé son Kiki s'évader. Elle appelait « Kiki! » tantôt avec prière, tantôt avec menace, et les deux bonnes appor-

taient de trompeuses assiettes vides, des papiers jaunes de la boucherie... Je crus fermement que mon camarade le Chat avait quitté ce monde ! Soudain il apparut à tous les yeux, juché au plus haut de la bibliothèque, et nous méprisant de son regard vert. Elle leva les bras : « Kiki ! veux-tu descendre tout de suite ! Tu vas nous faire manquer le train ! » Il ne descendit point, et je pris le vertige, moi par terre, à le voir si haut se tenir debout, et piétiner, et tourner sur lui-même, en miaulant aigu pour exprimer l'impossibilité où il se trouvait d'obéir. Lui s'affolait, disant : « Mon Dieu, il va tomber ! » Mais Elle sourit, sceptique, sortit et revint armée du fouet... Le fouet dit : « Clac ! » deux fois seulement, et par miracle, je pense, le chat bondit sur le parquet, plus molet plus élastique que la balle de laine qui nous sert de joujou. Moi je me serais cassé en tombant.

Depuis il est dans ce panier... (Il va au

panier.) Il y a une petite lucarne... Je le vois... Des pointes de moustaches comme des aiguilles blanches... Oh ! quel œil ! Reculons... j'ai un peu peur. Un chat n'est jamais tout à fait enfermé... Il doit souffrir. Peut-être qu'en lui parlant doucement... (Il l'appelle, très courtois.) Chat !

KIKI-LA-DOUCETTE, crachement de fauve.

Kh hh...

TOBY-CHIEN, un pas en arrière.

Oh ! tu as dit un vilain mot. Ta figure est terrible. Tu as mal quelque part ?

KIKI-LA-DOUCETTE

Va-t'en. Je suis le martyr... Va-t'en, te dis-je, ou je souffle du feu sur toi !

TOBY-CHIEN, candide.

Pourquoi ?

KIKI-LA-DOUCETTE

Parce que tu es libre, parce que je suis dans ce panier, parce que le panier est dans une voiture infecte et qui me secoue, et que leur sérénité à Eux m'exaspère.

TOBY-CHIEN

Veux-tu que j'aille regarder dehors, et que je te raconte ce qu'on voit par la portière de la voiture?

KIKI-LA-DOUCETTE

Tout m'est également odieux.

TOBY-CHIEN, après avoir regardé, revient.

Je n'ai rien vu...

KIKI-LA-DOUCETTE, amer.

Merci tout de même.

TOBY

Je n'ai rien vu qui soit facile à décrire. Des

choses vertes, qui passent tout contre nous, si près et si vite qu'on en reçoit une claque dans les yeux. Un champ plat qui tourne et un petit clocher pointu, là-bas, qui court aussi vite que la voiture... Un autre champ, tout incarnat de trèfle en fleur, vient de me donner dans l'œil une autre gifle rouge... La terre s'enfonce, — ou bien nous montons, je ne sais pas au juste. Je vois, tout en bas, très loin, des pelouses vertes, étoilées de marguerites blanches, — qui sont peut-être des vaches...

KIKI, amer.

Ou des pains à cacheter, — ou autre chose.

TOBY-CHIEN

Cela ne t'amuse pas?

KIKI-LA-DOUCETTE, rire sinistre.

Hal demande au damné...

TOBY-CHIEN

A qui?

KIKI-LA-DOUCETTE, de plus en plus mélodramatique, sans aucune conviction.

... Au damné, dans sa cuve d'huile bouillante, s'il éprouve quelque agrément! Mes tortures à moi sont morales. Je connais à la fois la séquestration, l'humiliation, l'obscurité, l'oubli et le tangage.

Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « Aoua, aouaoua, éouau... ouain ! »

TOBY-CHIEN, éperdu.

On crie! il y a un malheur! Courons!

Il se jette, museau en avant, contre la portière fermée qu'il gratte désespérément.

ELLE, ensommeillée.

Mon petit Toby, tu es bassin.

TOBY-CHIEN, affolé.

Que fais-tu à rester tranquille et assise, ô Toi, l'inexplicable? N'entends-tu pas ces cris? Ils s'affaiblissent... Le malheur est allé plus loin. J'aurais voulu savoir...

Le train repart.

LUI, quittant son journal.

Cette bête a faim.

ELLE, très éveillée à présent.

Tu crois? Moi aussi. Mais Toby mangera très peu.

LUI, inquiet.

Et Kiki-la-Doucette?

ELLE, péremptoire.

Kiki-la-Doucette boude. Il s'est caché ce matin. Il mangera encore moins.

LUI

Il ne dit rien. Tu ne crains pas qu'il soit malade?

ELLE

Non, mais vexé.

KIKI, dès qu'il s'agit de lui.

Mouân!

LUI, tendre et empressé.

Venez, mon beau Kiki, mon séquestré, venez, vous aurez du roastbeef froid et du blanc de poulet...

Il ouvre le panier-geôle. Kiki-la-Doucette avance une tête plate de serpent, un corps rayé, précautionneux et long, long à croire qu'il en sortira comme ça des mètres...

TOBY-CHIEN, amène.

Ah! te voilà, Chat! Eh bien, salue la liberté!

Kiki-la-Doucette, sans répondre, lisse de la langue quelques soies rebroussées.

TOBY-CHIEN

Salue la liberté, je te dis. C'est l'usage. Chaque fois qu'on ouvre une porte, on doit courir, sauter, se tordre en demi-cercle et crier.

KIKI-LA-DOUCETTE

On? qui, on?

TOBY-CHIEN

Nous, les Chiens.

KIKI-LA-DOUCETTE, assis et digne.

Faudra-t-il aussi que j'aboie? Nous n'avons jamais eu le même code des convenances, que je sache.

TOBY-CHIEN, vexé.

Je n'insiste pas. Comment trouves-tu cette voiture?

KIKI, qui flaire minutieusement.

Affreuse. Cependant le drap est assez bon pour faire ses ongles.

Il joint le geste à la parole et carde le capitonnage.

TOBY-CHIEN, à part.

Si je faisais ça, moi...

KIKI-LA-DOUCETTE, continuant à carder.

Han! Han! que ce spongieux drap gris étanche ma rage!... Depuis ce matin l'univers se révolte monstrueusement, et Lui, Lui que j'aime, et qui me vénère, ne m'a pas défendu. J'ai subi des contacts humiliants, des cahots, et plus d'un coup de sifflet a traversé ma cervelle d'une oreille à l'autre... Han! il est doux de détendre ses nerfs et d'imaginer qu'on effiloche d'une griffe allègre la chair ennemie, fibreuse et saignante... Han! cardons et steppons! Levons les pattes trop haut en signe suprême d'insolence!...

ELLE

Dis donc, Kiki, c'est fini?

LUI, indulgent et admiratif.

Laisse-le. Il fait z'ongles.

KIKI-LA-DOUCETTE

Il a parlé pour moi. Je lui pardonne. Mais puisqu'on me permet, je n'aime plus déchirer le coussin... Quand sortirai-je d'ici? Ce n'est pas que j'aie peur. Ils sont là tous deux, et le Chien, avec des figures de tous les jours... j'ai des tiraillements d'estomac.

Il bâille. Le train s'arrête, un employé sur le quai: « Aaa, oua... aouaoua, oaa... »

TOBY-CHIEN, éperdu.

On crie! Il y a encore un malheur! Courons!...

KIKI-LA-DOUCETTE

Mon Dieu, que ce chien est fatigant! Qu'est-

ce que ça peut lui faire qu'il y ait un malheur? D'ailleurs je n'en crois rien. Ce sont des cris d'homme, et les hommes crient pour le seul plaisir d'entendre leur voix...

TOBY-CHIEN, calmé.

J'ai faim. Va-t-on manger, ô Toi, de qui j'espère tout? Dans cet étrange pays, je ne sais plus l'heure, mais il me semble bien...

ELLE

Venez tous déjeuner.

Elle déballe des couverts,
froisse des papiers, rompt un
pain doré qui craque...

TOBY-CHIEN, mâchant.

Ce qu'elle m'a donné là devait être bien bon pour sembler si petit. Cela a fondu dans ma gueule, il n'en reste pas un souvenir...

KIKI-LA-DOUCETTE, mâchant.

C'est du blanc de poulet. Frrrr... Allons

bon! je fais ronron sans m'en apercevoir! Il ne faut pas. Ils croiraient que je me résigne à ce voyage... Mangeons lentement, farouche et désabusé, mangeons uniquement pour ne mourir point...

ELLE, aux animaux.

Laissez-moi déjeuner! Moi aussi, j'aime le poulet froid, et les cœurs de laitue trempés dans le sel...

LUI, inquiet.

Comment fera-t-on pour obliger ce Chat à réintégrer son panier?

ELLE

Je ne sais pas, nous verrons tout à l'heure...

TOBY-CHIEN

C'est déjà fini? J'en avalerais trois fois

autant. Dis donc, Chat, tu ne manges pas mal pour un martyr.

KIKI, mentant.

Le chagrin me creuse. Ecarte-toi un peu, je veux à présent dormir... essayer de dormir... Un rêve clément, peut-être, me ramènera à la maison que j'ai quittée, au coussin fleuri que Lui m'a donné... Home! sweet home! Tapis colorés à souhait pour le plaisir de mes yeux! Potiche vaste d'où jaillit un petit palmier dont je mange les pousses, fauteuils profonds sous lesquels je cache ma balle de laine pour me faire une surprise... Bouchon suspendu par une ficelle au loquet de la porte, et bibelots sur les tables pour que ma patte s'y distraie à briser quelque cristal... Salle à manger, temple! Vestibule plein de mystère, d'où je guette, invisible, ceux qui entrent et ceux qui sortent... Escalier étroit où le pas du laitier sonne pour moi comme un ange lus...

Adieu, mon fatal destin m'emporte, et qui sait si jamais... Ah! c'est trop triste, et toutes les jolies choses que je dis m'ont attendri pour de vrai!!

Il commence une toilette minutieuse et funèbre. Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « Aaa... ouain... aouaoua... »

TOBY-CHIEN

On crie! Il y a un malh... Ah! zut, j'en ai assez.

LUI, soucieux.

Nous allons changer de train dans dix minutes. Comment faire pour le Chat? Il ne voudra jamais se laisser enfermer.

ELLE

On verra. Si on mettait de la viande dans le panier?

LUI

Ou bien en le caressant...

Ils s'approchent de la bête redoutable et lui parlent ensemble.

LUI

Kiki, mon beau Kiki, viens sur mes genoux, ou sur mon épaule qui te plaît d'habitude. Tu t'y assoupiras et je te déposerai doucement dans ce panier, qui, en somme, est à claire-voie et dont un coussin rend confortable l'osier rude... Viens, mon charmant...

ELLE

Ecoute, Kiki, il faut pourtant comprendre la vie. Tu ne peux pas rester comme ça. Nous allons changer de train, et un employé épouvantable surgira, qui dira des choses blessantes pour toi et toute ta race. D'ailleurs tu feras bien d'obéir, parce que, sans ça, je te ficherais une fessée...

Mais avant qu'on ait porté la main sur sa fourrure sacrée, Kiki se lève, s'étire, bombe le dos en pont, bâille pour montrer sa doublure rose, puis se dirige vers le panier ouvert, où il se couche, admirable de quiétude insultante. Lui et Elle se regardent et font une tête.

TOBY-CHIEN, avec l'à-propos qui le caractérise.
J'ai envie de faire pipi.

Collette, Sept dialogues de bêtes, 1905

Pour Claudine.

UNE VISITE

Un après-midi à Paris, l'hiver. Un atelier tiède où crépite doucement un poêle en forme de tour. Kiki-la-Doucette et Toby-Chien, celui-ci par terre, celui-là sur un coussin sacré, procèdent à la minutieuse toilette qui suit les siestes longues. La paix règne.

TOBY-CHIEN

Mes ongles poussent plus vite ici qu'à la campagne.

KIKI-LA-DOUCETTE

Moi, c'est le contraire.

TOBY-CHIEN

Tiens !

KIKI-LA-DOUCETTE, amer.

Ça n'a rien d'étonnant, d'ailleurs. Ici, Elle me les rogne, à cause des tentures... Enfin ! (emphatique), il faut subir ce qu'on ne peut empêcher.

TOBY-CHIEN

Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

KIKI-LA-DOUCETTE

Mais... rien.

TOBY-CHIEN, ironique.

Pour changer.

KIKI-LA-DOUCETTE

Pardon, pour ne pas changer. Quelle est cette rage de changement qui vous possède tous ? Changer c'est détruire. Il n'y a d'éternel que ce qui ne bouge pas.

TOBY-CHIEN

Voilà déjà bien trois heures que je suis éternel.

KIKI-LA-DOUCETTE

Tu es sorti avec Elle, pourtant ? Vous êtes rentrés tous deux en tumulte, avec des bruits de grelots secoués, de robe froissée, des étirements de joie... Tu étais nimbé d'air glacé, et j'ai senti le bout de son nez froid comme un fruit, quand Elle m'a embrassé sur mon front plat, où des rayures presque noires écrivent l'M classique qui, assure-t-Elle, signifie Minet et Miaou.

TOBY-CHIEN

Oui... on a bien couru sur le talus des fortifications. Et puis nous sommes allés dans un magasin.

KIKI-LA DOUCETTE

C'est gai, un magasin ?

TOBY-CHIEN

Pas souvent. Il y a beaucoup de gens pressés les uns contre les autres. Tout de suite je crains de la perdre et je colle, quoi qu'il arrive, mon museau à ses talons. Des pieds inconnus me poussent, me froissent, écrasent mes pattes. Je crie, d'une voix qu'étouffent les jupes... Quand nous sortons de là, nous avons l'air, Elle et moi, de deux naufragés...

KIKI-LA-DOUCETTE

Les dieux me sauvent d'un sort pareil ! Cependant, pour moi les instants ont coulé paisibles. Lorsqu'Elle n'est pas dans cette maison, rien ne trouble l'emploi du temps que m'imposa une hygiène bien entendue. Après mon déjeuner de foie rose et de lait, une joie puérile et sans cause me restitue quotidiennement l'âme d'un chaton encore vêtu de duvet fou. Expansif et le ventre lourd, je m'en vais vers Lui qui froisse de grands papiers

noircis et m'accueille d'un silencieux sourire. Sur le même divan nous vautrons, Lui et moi, notre sieste oisive. Le papier qu'il tient me semble toujours le plus enviable, le plus craquant, et souvent je crève d'une patte impérieuse le journal-paravent qu'Il tend entre nous. Il s'exclame, et la joie me tord, renversé sur le dos en une espèce de danse horizontale qu'Il nomme : faire la bayadère. Et puis, je ne sais comment, tout languit à mes yeux, se voile et s'éloigne... Je veux me relever, gagner mon coussin, mais déjà mes rêves me séparent du monde... C'est l'heure bienheureuse où tu disparais avec Elle, où la maison se repose et respire lentement. Je gis au fond d'un noir et doux sommeil. Mes oreilles veillent seules et s'orientent, antennes sensibles, vers les bruits vagues de portes et de sonnettes...

Juste, on sonne. Toby-Chien
et Kiki-la-Doucette tressaillent et

rectifient leurs attitudes, le chat, assis, range autour de ses pattes de devant un panache de queue qui traînait; le chien, couché en sphinx, lève un museau résolu.

KIKI-LA-DOUCETTE

Qu'est-ce que c'est?

TOBY-CHIEN

Un fournisseur?...

KIKI-LA-DOUCETTE, haussant les épaules.

Ce n'est pas la sonnette de l'escalier de service, voyons. Une visite?

TOBY-CHIEN, bondissant.

Veine! on va prendre du thé et manger des gâteaux! A su-sucre! A ptigateaux!

KIKI-LA-DOUCETTE, sombre.

Et voir des dames qui crient, et qui me passent sur le dos des mains gantées, des mains en peau morte... Pouah!

Des voix féminines — sa voix aussi, à Elle — Un grelottement cristallin ; la porte s'ouvre : entre, seule, une terrière-anglaise minuscule, noir et feu, ravie d'elle-même, qui s'avance en faisant du pas espagnol.

LA PETITE CHIENNE, du haut de sa tête.

Je suis la toute petite Chienne si jolie!

Toby-Chien n'a rien dit, médusé d'admiration et d'étonnement. Kiki-la-Doucette, indigné, a bondi sur le piano et assiste, malveillant et invisible.

LA PETITE CHIENNE, étonnée de n'entendre point l'explosion admirative qui l'accueille partout, répétant :

Je suis la toute petite Chienne si jolie! Je ne pèse que neuf cents grammes, mon collier est en or, mes oreilles sont en satin noir, doublées de caoutchouc luisant, mes ongles brillent comme des becs d'oiseaux,

et.. (Apercevant Toby-Chien.) Oh! quelqu'un!...
(Silence.) Il est bien.

Mines, courbettes, effleurements de museaux.

TOBY-CHIEN

Comme elle est petite!

LA PETITE CHIENNE

Monsieur... ne m'approchez pas.

TOBY-CHIEN

Pourquoi?

LA PETITE CHIENNE

Je ne sais pas. Ma maîtresse sait pourquoi.
Elle n'est pas là. Elle est restée dans l'autre chambre.

TOBY-CHIEN

Quel âge avez-vous?

LA PETITE CHIENNE

J'ai onze mois. (Récitant.) J'ai onze mois, ma mère a été prix de beauté à l'exposition canine, je ne pèse que neuf cents grammes, et...

TOBY-CHIEN

Vous l'avez déjà dit. Comment faites-vous pour être si petite?

KIKI-LA-DOUCETTE, invisible sur le piano.

Elle est laide. Elle sent mauvais. Elle a des pattes difformes et remue tout le temps. Et ce Chien qui fait des frais!

LA PETITE CHIENNE, très bavarde et coquette.

C'est de naissance. Je tiens dans un manchon. Vous avez vu mon nouveau collier? Il est en or.

TOBY-CHIEN

Et ça qui pend après?

LA PETITE CHIENNE

C'est la médaille de ma mère, Monsieur, je ne la quitte jamais. J'arrive du Palais de Glace, j'y ai eu un succès fou. Figurez-vous que j'ai voulu mordre un monsieur qui parlait à ma maîtresse. Ce qu'on a ri!

Elle se tortille et pousse des cris d'oiseau.

TOBY-CHIEN, à part.

Quelle drôle de créature! Est-ce une Chienne vraiment? (Il la flaire.) Oui. Elle sent la poudre de riz, mais c'est une Chienne tout de même. (Haut.) Asseyez-vous un instant, vous me faites mal au cœur en remuant comme ça...

LA PETITE CHIENNE

Je veux bien. (Elle se couche en lévrier miniature, les pattes de devant croisées pour montrer la finesse de ses doigts.) Vous étiez tout seul ici?

TOBY-CHIEN, regard vers le piano.

Tout seul de Chien, oui. Pourquoi?

LA PETITE CHIENNE

Ça sent drôle.

TOBY-CHIEN

Ça sent le Chat, sans doute.

LA PETITE CHIENNE

Un Chat? qu'est-ce qu'un Chat? je n'en ai jamais vu. On vous laisse tout seul dans une chambre?

TOBY-CHIEN

Ça arrive.

LA PETITE CHIENNE

Et vous ne criez pas? Moi, dès que je suis seule, je crie, je m'ennuie, j'ai peur, je me trouve mal et je mange les coussins.

TOBY-CHIEN

Et on vous fouette.

LA PETITE CHIENNE, outrée.

On me... Qu'est-ce que vous dites? Vous perdez la tête, j'imagine. (Soudain aimable.) Ce serait dommage. Vous avez de beaux yeux.

TOBY-CHIEN

N'est-ce pas? on les voit beaucoup. Ils sont grands, et puis ils avancent. Elle dit que j'ai des yeux de langouste. Elle dit encore: « Ses beaux yeux de phoque, ses yeux dorés de cra-paud... »

LA PETITE CHIENNE

Qui, Elle?

TOBY-CHIEN, simple.

Elle.

LA PETITE CHIENNE

Je ne comprends pas tout ce que vous dites,

mais vous êtes si sympathique! Qu'est-ce que vous faites ce soir?

TOBY-CHIEN

Mais... je dîne.

LA PETITE CHIENNE

Mon Dieu, je pense bien. Je voulais savoir si on reçoit chez vous, si vous sortez...

TOBY-CHIEN

Non, je suis déjà sorti.

LA PETITE CHIENNE

En voiture?

TOBY-CHIEN

A pied, naturellement.

LA PETITE CHIENNE

Comment, naturellement? Moi je ne sors guère qu'en voiture. Montrez le dessous de

vos pattes? Quelle horreur! on dirait la pierre à repasser les couteaux. Regardez les miennes. Satin dessus, velours dessous.

TOBY-CHIEN

Je voudrais vous voir à la campagne, sur les cailloux.

LA PETITE CHIENNE

Mais j'y étais, Monsieur, à la campagne, l'été dernier, et il n'y avait pas de cailloux.

TOBY-CHIEN

Alors ce n'était pas la campagne. Vous ne savez pas ce que c'est.

LA PETITE CHIENNE, vexée.

Si, Monsieur! C'est du sable fin, du gazon en brosse fine qu'on balaye tous les matins, une chaise longue sur l'herbe, de grands coussins frais en cretonne, du lait qui mousse, le

sommeil à l'ombre, et des petites pommes roses charmantes pour jouer avec.

TOBY-CHIEN, hochant la tête.

Non. C'est la route en farine blanche qui cuit les paupières et brûle les pattes, l'herbe grésillante et dure qui sent bon où je me gratte le museau et les gencives, la nuit inquiétante, — car je suis seul à les garder, Elle et Lui. Couché dans ma corbeille, les battements de mon cœur surmené m'ôtent le sommeil. Un Chien, là-bas, me crie que le Mauvais Homme a passé sur le chemin. Vient-il de mon côté? Devrai-je, tout à l'heure, l'œil sanglant et la langue crayeuse, bondir contre lui et dévorer sa figure d'ombre?...

LA PETITE CHIENNE, frémissante et extasiée.

Encore, encore! oh! que j'ai peur!....

TOBY-CHIEN, modeste.

Rassurez-vous, ça n'est jamais arrivé. Tout

ça, oui, c'est la campagne, et aussi la côte interminable à l'ombre de la voiture, quand la soif, la faim, la chaleur et la fatigue rendent l'âme résignée et sans espoir...

LA PETITE CHIENNE, fanatisée.

Et alors?

TOBY-CHIEN

Alors, rien. On arrive tout de même à la maison, au seau plein d'eau sombre où l'on boit sans respirer (sa langue, dit-Elle, sa grande langue, fendue au milieu comme un pétale d'iris) pendant que des gouttelettes fines éclaboussent délicieusement les paupières douloureuses, les sourcils poudreux... Tout ça et bien d'autres choses, c'est la campagne...

KIKI-LA-DOUCETTE, sur le piano, rêveur.

Tout cela, oui, et les habitudes laissées l'an passé, qu'on retrouve moulées à sa taille comme un coussin marqué de l'empreinte d'un long

sommeil... Tout cela, et les nuits libres, le petit rire triste de la chouette, qui seule chemine dans l'air aussi discrètement que moi sur la terre... Les rats d'argent pendus à la treille qui mangent les raisins sans cesser de me regarder... La cure d'amaigrissement sur la pierre du mur, ardente d'une chaleur noire, et d'où je me relève cuit, diminué, pâle, — mais svelte à faire envie aux matous de l'année... (Revenant à lui avec un regard meurtrier pour la Petite Chienne.) Puisse-tu périr, bête puante, pour avoir évoqué ces joies révolues! Ne vas-tu pas disparaître, pour que je quitte ce froid piédestal où s'engourdissent mes pattes?

TOBY-CHIEN, émoussillé, à la Petite Chienne.

Laissons tout cela. Je ne saurais penser, quand vous êtes là, à autre chose qu'à vous. Je sens que je vous aime!

LA PETITE CHIENNE, baissant les yeux.

D'amour?

TOBY-CHIEN

Naturellement.

LA PETITE CHIENNE

Si vite!

TOBY-CHIEN

Nous avons déjà perdu beaucoup de temps.

LA PETITE CHIENNE

Mais... nous avons causé. J'y ai pris grand plaisir. Je comprends de moins en moins pourquoi on m'interdit la société des jeunes gens...

TOBY-CHIEN

Laissez-moi vous faire la cour.

LA PETITE CHIENNE

Qu'est-ce que c'est?

TOBY-CHIEN

Voilà. Je commence. Dressé sur mes pattes

raidies, je piétine, je vous cerne de petits cris mélodieux. Ma queue tortillée vibre, mes flancs, ravalés par une respiration inquiète, me font plus mince et, par un art involontaire, mes oreilles crispées semblent plantées derrière ma nuque...

LA PETITE CHIENNE

Ne m'approchez pas! Je suis troublée...

TOBY-CHIEN

Déjà, pour l'emprise définitive et complète, ma patte puissante plie vos reins...

LA PETITE CHIENNE, se dérobant.

Aïe! brutal!

TOBY-CHIEN, pressant.

C'est qu'aussi on n'est pas petite comme vous! Vous ne pourriez pas monter sur un petit tabouret?

KIKI-LA-DOUCETTE, irrité.

Je ne pardonne pas à mes yeux de se souiller à un tel spectacle! Ces préludes parodient tristement nos sauvages amours... Cris d'égorgé, danses lascives, parade silencieuse où ma queue traîne en robe royale, étreintes où la volupté gémit martyrisée, devrai-je rougir de tout cela, à cause de ce couple... cynique?

TOBY-CHIEN, plus résolu que courtois.

Dites donc, espèce de petite allumeuse, ça va finir ce jeu de cache-cache?... Viens donc, tu ne le regretteras pas...

LA PETITE CHIENNE, terrorisée et tentée.

Mon Dieu! c'est terrible! faites de moi ce que vous voudrez...

KIKI-LA-DOUCETTE, debout sur le piano, formidable.

Vous n'allez pas faire ça ici, je pense?

LA PETITE CHIENNE

Cherche d'où vient la voix effrayante, aperçoit la Bête imprécatrice, le monstre inconnu et rayé, hérissé de moustaches et de sourcils, éclairé d'yeux qui lancent la mort... Elle s'enfuit en criant :

Au secours, au secours! Il y un tigre sur le piano!...

Et s'évanouit dans les bras de sa maîtresse accourue, qui la console avec volubilité dans le langage coutumier : « Fifi! Ma Zézette! ma gougounette blonde, la Zigouillette et la trou-trouille, ma gaguille, ma poule d'eau mauve, ma lolie et ma lélette, » etc., etc., etc. La séance continue.

la tienne ! Oublie les hommes et la route, et la maison amie, oublie tout, sauf la nuit, la crainte, la faim qui te presse et diminue ton courage ; cherche d'une oreille qui tressaille et remue sous tes cheveux, d'un œil agrandi et aveugle, le pas devant qui tu fuis, la forme plus noire que la nuit et qui pourrait se dresser là, ici, devant, derrière... Fuis, heureuse de ta peur à laquelle tu ne cróis pas ! Fuis pour entendre ton cœur dans ta gorge, mêlé au râle essoufflé de Toby-Chien. Fuis plus vite, poursuivie par l'ombre de l'ombre, glisse sur la neige qui gèle et qui crie comme une vitre ; fuis jusqu'au hâvre que retrouve ton instinct, jusqu'à la porte rougeoyante où tu trébuches, en palpitant comme l'écurieuil, et où tu soupire, dégrisée : « Déjà ! »

Ils sont partis. Sans force pour rétablir l'ordre paisible de ma maison, je tombe assise. Quelle fatigue d'avoir parlé, d'avoir écouté, d'avoir tendu mes yeux sur ces yeux remuants, sur ces lèvres agitées...

Evente, ô mon tilleul en fleurs, évente-moi de ton odeur où l'oranger se mêle à la vanille... Agite, au souffle de tes houppes jaunes, nimbées d'abeilles,

cet air alourdi de tabac et de femmes poudrées ! Le soir d'un beau jour chaud et pur descend et pèse doucement sur moi. Mon sang se calme et bat sans rigueur à mes tempes rafraîchies.

Assise au seuil du jardin, je goûte à longs soupirs ma solitude, comme si je m'étais sentie en danger de la perdre...

Ils sont partis, petit bull anxieux qui n'as pas reconnu ta maîtresse d'autrefois, Ziasse jacasseuse et pillarde, pie aux ailes rognées parée d'un demi-deuil gai, et chatte rousse apparue au faite d'un mur, pareille à une lionne sur le ciel verdissant, ils sont partis, nous sommes seuls. Seuls, avec le fantôme qui me protège... Ce n'était qu'une alerte, mes amis silencieux. Reprenons notre vie, qui coule pleine, monotone et courte. Je me remets à penser sans hâte. Je pense à Renaud, qui s'appuyait de l'épaule à cette pierre où je m'adosse. Je pourrais, en me détournant un peu, lui sourire... à quoi bon ? je le vois aussi bien sans me détourner... Je cesse de penser à lui pour songer aux pêches blondes, menacées des loirs... Qu'épargnerai-je, les pêches blondes et roses, ou bien les loirs veloutés, à queue blanche et noire, charmants et inoffensifs ? Bah ! nous verrons bien... Viens, Toby, contre mes genoux ! Viens jouer à ce jeu cruel que j'imaginai pour nous deux seuls l'an dernier, quand partit celui que je

nommais « ton Père ». Je te disais tout haut : « Où est ton Père ? » et ta tendresse désolée, qui connaît l'irréremédiable, éclatait en cris aigus, en grosses larmes qui moiraient tes beaux yeux de crapaud... Réponds : « Où est ton Père ? » Tu hésites, ton nez se gonfle, et tu siffles un doux gémissement peu convaincu... Bientôt tu ne sauras plus pleurer du tout... Tu oublieras...

Oublierai-je, moi, qui l'ai vu mourir ? Oublierai-je la minute où une immobilité effrayante me le prit, avant la mort ? puis-je oublier ses yeux résignés, déjà soulagés de vivre, sûrs de mourir, et surtout ses mains, ses mains féminines que la paralysie, clémentine, pétrifia dans leur pose familière, la droite à demi fermée sur un porte-plume absent, la gauche élégante et oisive, le petit doigt détaché... ? Perdrai-je le souvenir de ce jour noir où la forme enchaînée, presque morte déjà, de ce que j'aimais, se débattait encore imperceptiblement, avec le frémissement impuissant d'un insecte englué ?...

Ah !... voici ma chauve-souris fidèle ! A me trouver chaque soir assise sur cette pierre, chaque soir elle descend un peu plus, rase de près mes cheveux... Elle nage, crisse, remonte, happe l'invisible et frôle mon épaule quand je la cherche là-haut...

Un dos arqué caresse mes jambes, s'en va, revient, me recresse... Un ronron mijote au ras de terre,

et c'est Péronnelle, grasse et rayée, qui vient me faire son salut du soir... Sous son vêtement d'été, dans le crépuscule, elle semble transparente et palpable, comme une crevette grise dans l'eau marine... La nuit rassurante resserre autour de moi le cercle de mes bêtes amies, et de toutes celles que je ne puis voir dans l'ombre, mais dont j'entends les pas ténébreux : trap-trap du hérisson qui trotte, aventureux, du chou à la rose, de la rose au panier d'épluchures... frôlement sur le gravier comme d'un pied qui traîne : c'est la lente marche du crapaud très ancien, le large et opulent crapaud qui vit sous les pierres du mur éboulé. Toby le craint, mais Péronnelle ne dédaigne pas de gratter à tâtons son dos grenu, du bout d'une patte taquine... Sur le laurier rose, un sphinx vibre, immobile, fixé à la fleur par sa trompe déroulée comme par un laiton très fin. Il vibre si follement qu'il semble, transparent, l'ombre de lui-même... Le temps est loin où je n'aurais pas résisté à le saisir, à enfermer dans ma main son vol électrique, pour regarder luire, loin de la lampe, ses yeux phosphorescents... Je sais mieux chérir, maintenant, et je veux libres, autour de moi, la vie des plantes et celle des bêtes sans défiance...

Une corne d'automobile, lointaine, trouble notre silence, oriente les oreilles de Toby-Chien, de Péron-

nelle... Je les rassure : « Ils sont partis... » Oui, ils sont bien partis !

Je ne crains personne, — ni moi-même ! La tentation ? je la connais. Je vis avec elle, qui se fait familière et inoffensive. Elle est soleil où je me baigne, fraîcheur mortelle des soirs dont la caresse s'abat sur mes épaules surprises, soif ardente pour que je coure à l'eau sombre où tremble l'image de mes lèvres jointe à mes lèvres, — faim vigoureuse et qui défaut d'impatience...

L'autre tentation ? Tout est possible, je l'attends.

Toute la force inemployée qui bat si paisiblement dans mes artères, je m'en armerai contre l'ennemi. A chaque victoire, je prendrai à témoin celui qui s'accoude à la pierre derrière moi, invisible, et que je vois sans me retourner, — je lui dirai : « Tu vois ? comme c'est facile... »

La nuit descend, prompte à se fermer sur ce jardin dont la grasse verdure demeure sombre au soleil. L'humidité de la terre monte à mes narines : odeur de champignons et de vanille et d'oranger... on croirait qu'un invisible gardénia, fiévreux et blanc, écarte dans l'obscurité ses pétales, c'est l'arôme même de cette nuit ruisselante de rosée... C'est l'haleine, par delà la grille et la ruelle moussue, des bois où je suis née, des bois qui m'ont recueillie. Je leur appartiens de nouveau, à présent que leur

ombre, leur silence étouffant ou leur murmure de pluie n'inquiète plus celui qui m'y suivait en étranger, vite las, vite angoissé sous leurs voûtes de feuilles, et qui cherchait l'orée, l'air libre, les horizons balayés de nuages et de vent... Solitaire je les aime, et ils me chérissent solitaire. Pourtant, si l'écho, sur un sol élastique et feutré d'aiguilles de pin rousses, double parfois mon pas, je ne presse pas le mien et je me garde de tourner la tête... peut-être qu'il est là, derrière moi, peut-être qu'il m'a suivie, et que ses bras étendus protègent ma route mal frayée, démêlent les branches...

Ma chère douleur, c'est la tenture sombre et nuancée, le velours sans prix qui double l'intérieur de mon cœur. Des soucis paisibles, des joies sans éclat et quotidiennes s'y brodent, éphémères. L'absence de Renaud. — Annie peut m'en-blâmer et Marthe en rire — n'empêche pas qu'un petit chien, dont je suis tout le recours, quête innocemment sa pâtée, son écuelle d'eau et sa promenade, — ni qu'une chatte familière joue avec l'ourlet de ma robe de deuil, — ni qu'un peuple délicieux de plantes languisse et meure si je le prive de mes soins... Et quelle amertume d'abord, — mais quel apaisement ensuite ! — de découvrir, — un jour où le printemps tremble encore de froid, de malaise et d'espoir, — que rien n'a changé, ni l'odeur de la terre, ni le frisson du

ruisseau, ni la forme, en boutons de roses, des bourgeons du marronnier... Se pencher, étonnée, sur la petite coupe filigranée des anémones sauvages, vers le tapis innombrable des violettes, — sont-elles mauves, sont-elles bleues ? — caresser du regard la forme inoubliée des montagnes, boire d'un soupir qui hésite le vin piquant d'un nouveau soleil, — revivre ! revivre avec un peu de honte, puis avec plus de confiance, retrouver la force, retrouver la présence même de l'absent dans tout ce qu'il y a d'intact, d'inévitable, d'imprévu et de serein dans la marche des heures, dans le décor des saisons...

Deux hivers déjà m'ont ramenée frileuse autour du feu de souches, avec mon cortège de bêtes et de livres, ma lampe coiffée de rose, mon petit pot brun à bouillir les châtaignes, en face de la bergère aux accoudoirs usés par les bras de Renaud... Deux printemps, déjà, ont rouvert toute ma maison sombre sur un jardin enflammé de bourgeons cramoisis et d'iris maigres à tige trop haute... Le soleil me jette dehors, l'averse et la neige me poussent, d'une main souveraine, vers la maison... Mais n'est-ce pas moi plutôt qui décide, d'un soupir harassé de chaleur, la chute brusque des nuages gonflés d'eau, ou, d'un regard détourné du livre et du portrait chéri, le retour du soleil, de l'hirondelle qui fauche l'air, et l'éclosion sans feuilles des crocus et des pruniers blancs ?...

Au tremblement du petit chien blotti contre mes genoux, je m'éveille et sens que j'ai oublié l'heure. Il fait nuit... J'ai oublié l'heure de manger, celle de dormir approche... venez, mes bêtes ! Venez, petits êtres discrets qui respectez mon songe ! Vous avez faim. Venez avec moi vers la lampe qui vous rassure. Nous sommes seuls, à jamais. Venez ! Nous laisserons la porte ouverte pour que la nuit puisse entrer, et son parfum de gardénia invisible, — et la chauve-souris qui se suspendra à la mousseline des rideaux, — et le crapaud humble qui se tapira sous le seuil, — et aussi celui qui ne me quitte pas, qui veille sur le reste de ma vie, et pour qui je garde, sans dormir, mes paupières fermées, afin de le mieux voir...

Colette, Les Vrilles de la vigne, 1908

Les vrilles de la vigne

Autrefois, le rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec les camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur éveil effarouché secouait les hannetons endormis à l'envers des feuilles de lilas.

Il se couchait sur le coup de 7 heures, 7 heures et demie, n'importe où, souvent dans les vignes en fleur qui sentent le réséda, et ne faisait qu'un somme jusqu'au lendemain.

Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si drues, cette nuit-là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes...

Il crut mourir, se débattit, ne s'évada qu'au prix

de mille peines, et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseraient.

Dès la nuit suivante, il chanta, pour se tenir éveillé :

*Tant que la vigne pousse, pousse, pousse,
Je ne dormirai plus !
Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...*

Il varia son thème, l'enguirlanda de vocalises, s'éprit de sa voix, devint ce chanteur éperdu, enivré et haletant, qu'on écoute avec le désir insupportable de le voir chanter.

J'ai vu chanter un rossignol sous la lune, un rossignol libre et qui ne se savait pas épié. Il s'interrompt parfois, le col penché, comme pour écouter en lui le prolongement d'une note éteinte... Puis il reprend de toute sa force, gonflé, la gorge renversée, avec un air d'amoureux désespoir. Il chante pour chanter, il chante de si belles choses qu'il ne sait plus ce qu'elles veulent dire. Mais moi, j'entends encore à travers les notes d'or, les sons de flûte grave, les trilles tremblés et cristallins, les cris purs et vigoureux, j'entends encore le premier chant naïf et effrayé du rossignol pris aux vrilles de la vigne :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avaient liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair, et j'ai fui... Quand la torpeur d'une nouvelle nuit de miel a pesé sur mes paupières, j'ai craint les vrilles de la vigne et j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix !...

Toute seule éveillée dans la nuit, je regarde à présent monter devant moi l'astre voluptueux et morose... Pour me défendre de retomber dans l'heureux sommeil, dans le printemps menteur où fleurit la vigne crochue, j'écoute le son de ma voix... Parfois, je crie fiévreusement ce qu'on a coutume de taire, ce qui se chuchote très bas – puis ma voix languit jusqu'au murmure parce que je n'ose poursuivre...

Je voudrais dire, dire, dire tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je devine, tout ce qui m'enchanté et me blesse et m'étonne ; mais il y a toujours, vers l'aube de cette nuit sonore, une sage main fraîche qui se pose sur ma bouche... Et mon cri, qui s'exaltait, redescend au verbiage modéré, à la volubilité de l'enfant qui parle haut pour se rassurer et s'étourdir...

Je ne connais plus le somme heureux, mais je ne crains plus les vrilles de la vigne...

Colette, Les Vrilles de la vigne, 1908

Nuit blanche

Pour M.

Il n'y a dans notre maison qu'un lit, trop large pour toi, un peu étroit pour nous deux. Il est chaste, tout blanc, tout nu ; aucune draperie ne voile, en plein jour, son honnête candeur. Ceux qui viennent nous voir le regardent tranquillement, et ne détournent pas les yeux d'un air complice, car il est marqué, au milieu, d'un seul vallon moelleux, comme le lit d'une jeune fille qui dort seule.

Ils ne savent pas, ceux qui entrent ici, que chaque nuit le poids de nos deux corps joints creuse un peu plus, sous son linceul voluptueux, ce vallon pas plus large qu'une tombe.

Ô notre lit tout nu ! Une lampe éclatante, penchée sur lui, le dévêt encore. Nous n'y cherchons pas, au crépuscule, l'ombre savante, d'un gris d'araignée, que filtre un dais de dentelle, ni la rose lumière d'une veillesse couleur de coquillage...

Astre sans aube et sans déclin, notre lit ne cesse de flamboyer que pour s'enfoncer dans une nuit profonde et veloutée.

Un halo de parfum le nimbe ; – il embaume, rigide et blanc, comme le corps d'une bienheureuse défunte. C'est un parfum compliqué qui surprend, qu'on respire attentivement, avec le souci d'y démêler l'âme blonde de ton tabac favori, l'arôme plus blond de ta peau si claire, et ce santal brûlé qui s'exhale de moi ; – mais cette agreste odeur d'herbes écrasées, qui peut dire si elle est mienne ou tienne ?

Reçois-nous ce soir, ô notre lit, et que ton frais vallon se creuse un peu plus sous la torpeur fiévreuse dont nous enivra une journée de printemps, dans les jardins et dans les bois !...

Je gis sans mouvement, la tête sur ta douce épaule. Je vais sûrement, jusqu'à demain, descendre au fond d'un noir sommeil, un sommeil si têtû, si fermé, que les ailes des rêves le viendront battre en vain. Je vais dormir... Attends seulement que je cherche, pour la plante de mes pieds qui fourmille et brûle, une place toute fraîche... Tu n'as pas bougé. Tu respirez à longs traits, mais je sens ton épaule encore éveillée, attentive à se creuser sous ma joue... Dormons... Les nuits de mai sont si courtes. Malgré l'obscurité bleue qui nous baigne, mes paupières sont encore pleines de soleil, de flammes roses, d'ombres qui bougent, balancées, et je contemple ma journée les yeux

clos, comme on se penche, derrière l'abri d'une persienne, sur un jardin d'été éblouissant...

Comme mon cœur bat ! J'entends aussi le tien sous mon oreille. Tu ne dors pas ? Je lève un peu la tête, je devine la pâleur de ton visage renversé, l'ombre fauve de tes courts cheveux. Tes genoux sont frais comme deux oranges... Tourne-toi de mon côté, pour que les miens leur volent cette lisse fraîcheur...

Ah ! dormons !... Mille fois mille fourmis courent avec mon sang sous ma peau. Les muscles de mes mollets battent, mes oreilles tressaillent, et notre doux lit, ce soir, est-il jonché d'aiguilles de pin ? Dormons ! je le veux !

Je ne puis dormir. Mon insomnie heureuse palpite, allègre, et je devine, en ton immobilité, le même accablement frémissant... Tu ne bouges pas. Tu espères que je dors. Ton bras se resserre parfois autour de moi, par tendre habitude, et tes pieds charmants s'enlacent aux miens... Le sommeil s'approche, me frôle et fuit... Je le vois ! Il est pareil à ce papillon de lourd velours que je poursuivais, dans le jardin enflammé d'iris... Tu te souviens ? Quelle lumière, quelle jeunesse impatiente exaltait toute cette journée !... Une brise acide et pressée jetait sur le soleil une fumée de nuages rapides, fanait en passant les feuilles trop tendres des tilleuls, et les fleurs du noyer tombaient en chenilles roussies sur nos cheveux, avec les fleurs des paulownias, d'un mauve pluvieux de

ciel parisien... Les pousses des cassis que tu froissais, l'oseille sauvage en rosace parmi le gazon, la menthe toute jeune, encore brune, la sauge duvetée comme une oreille de lièvre – tout débordait d'un suc énergétique et poivré, dont je mêlais sur mes lèvres le goût d'alcool et de citronnelle...

Je ne savais que rire et crier, en foulant la longue herbe juteuse qui tachait ma robe... Ta tranquille joie veillait sur ma folie, et quand j'ai tendu la main pour atteindre ces églantines, tu sais, d'un rose si ému, – la tienne a rompu la branche avant moi, et tu as enlevé, une à une, les petites épines courbes, couleur de corail, en forme de griffes... Tu m'as donné les fleurs désarmées...

Tu m'as donné les fleurs désarmées... Tu m'as donné, pour que je m'y repose haletante, la place la meilleure à l'ombre, sous le lilas de Perse aux grappes mûres... Tu m'as cueilli les larges bleuets des corbeilles, fleurs enchantées dont le cœur velu embaume l'abricot... Tu m'as donné la crème du petit pot de lait, à l'heure du goûter où ma faim féroce te faisait sourire... Tu m'as donné le pain le plus doré, et je vois encore ta main transparente dans le soleil, levée pour chasser la guêpe qui grésillait, prise dans les boucles de mes cheveux... Tu as jeté sur mes épaules une mante légère, quand un nuage plus long, vers la fin du jour, a passé ralenti, et que j'ai frissonné, toute moite, toute ivre d'un plaisir sans nom parmi les hommes, le

plaisir ingénu des bêtes heureuses dans le printemps... Tu m'as dit : « Reviens... arrête-toi... Rentrons ! » Tu m'as dit...

Ah ! si je pense à toi, c'en est fait de mon repos. Quelle heure vient de sonner ? Voici que les fenêtres bleussent. J'entends bourdonner mon sang, ou bien c'est le murmure des jardins, là-bas... Tu dors ? non. Si j'approchais ma joue de la tienne, je sentirais tes cils frémir comme l'aile d'une mouche captive... Tu ne dors pas. Tu épies ma fièvre. Tu m'abrites contre les mauvais songes ; tu penses à moi comme je pense à toi, et nous feignons, par une étrange pudeur sentimentale, un paisible sommeil. Tout mon corps s'abandonne, détendu, et ma nuque pèse sur ta douce épaule ; – mais nos pensées s'aiment discrètement à travers cette aube bleue, si prompte à grandir...

Bientôt la barre lumineuse, entre les rideaux, va s'aviver, rosir... Encore quelques minutes, et je pourrai lire, sur ton beau front, sur ton menton délicat, sur ta bouche triste et tes paupières fermées, la volonté de paraître dormir... C'est l'heure où ma fatigue, mon insomnie énervées ne pourront plus se taire, où je jetterai mes bras hors de ce lit enfiévré, et mes talons méchants déjà préparent leur ruade sournoise...

Alors tu feindras de t'éveiller ! Alors je pourrai me réfugier en toi, avec de confuses plaintes injustes, des soupirs excédés, des crispations qui

maudiront le jour déjà venu, la nuit si longue à finir, le bruit de la rue... Car je sais bien qu'alors tu resserreras ton étreinte, et que, si le bercement de tes bras ne suffit pas à me calmer, ton baiser se fera plus tenace, tes mains plus amoureuses, et que tu m'accorderas la volupté comme un secours, comme l'exorcisme souverain qui chasse de moi les démons de la fièvre, de la colère, de l'inquiétude... Tu me donneras la volupté, penchée sur moi, les yeux pleins d'une anxiété maternelle, toi qui cherches, à travers ton amie passionnée, l'enfant que tu n'as pas eu...

Jour gris

Pour M.

Laisse-moi. Je suis malade et méchante, comme la mer. Resserre autour de mes jambes ce plaid, mais emporte cette tasse fumante, qui fleure le foin mouillé, le tilleul, la violette fade... Je ne veux rien, que détourner la tête et ne plus voir la mer, ni le vent qui court, visible, en risées sur le sable, en poudre d'eau sur la mer. Tantôt il bourdonne, patient et content, tapi derrière la dune, enfoui plus loin que l'horizon... Puis il s'élançe, avec un cri guerrier, secoue humainement les volets, et pousse sous la porte, en frange impalpable, la poussière de son pas éternel...

Ah ! qu'il me fait mal ! Je n'ai plus en moi une place secrète, un coin abrité, et mes mains posées à plat sur mes oreilles n'empêchent qu'il traverse et refroidisse ma cervelle... Nue, balayée, dispersée, je resserre en vain les lambeaux de ma pensée ; — elle m'échappe, palpitante, comme un

à la tradition qui lui enseigna cette danse barbare, il s'approche, les oreilles renversées, le dos bossu, l'épaule de biais, par petits bonds de joujou terrible, et fond sur Nonoche qui ne s'y attendait pas... La bonne farce ! Elle en a presque crié. On va sûrement jouer comme des fous jusqu'au dîner !

Mais un revers de patte nerveux a jeté l'assaillant au bas du perron, et maintenant une grêle de tapes sèches s'abat sur lui, commentées de fauves crachements et de regards en furie !... La tête bourdonnante, poudré de sable, le fils de Nonoche se relève, si étonné qu'il n'ose pas demander pourquoi, ni suivre celle qui ne sera plus jamais sa nourrice et qui s'en va très digne, le long de la petite allée noire, vers le bois hanté...

Collec, La Valle de la vizu. 1908

La dame qui chante

Pour Paul Reboux.

La dame qui allait chanter se dirigea vers le piano, et je me sentis tout à coup une âme féroce, une révolte concentrée et immobile de prisonnier. Pendant qu'elle fendait difficilement les jupes assises, sa robe collée aux genoux comme une onde bourbeuse, je lui souhaitais la syncope, la mort, ou même la rupture simultanée de ses quatre jarretelles. Il lui restait encore quelques mètres à franchir ; trente secondes, l'espace d'un cataclysme... Mais elle marcha sereine sur quelques pieds vernis, effrangea la dentelle d'un volant, murmura « Pardon », salua et sourit, la main déjà sur l'obscur palissandre du Pleyel aux reflets de Seine nocturne. Je commençai à souffrir.

J'aperçus, à travers le brouillard dansant dont se nimbent les lustres des soirées finissantes, le dos arqué de mon gros ami Maugis, son bras

arrondi qui défendait contre les coudes un verre plein... Je sentis que je le haïssais d'être parvenu jusqu'à la salle du buffet, tandis que je m'étiolais, bloqué, assis de biais sur la canne dorée d'un siège fragile...

Avec une froideur insolente, je dévisageai la dame qui allait chanter, et je retins le ricanement d'une diabolique joie, à la trouver plus laide encore que je l'espérais.

Cuirassée de satin blanc métallique, elle portait haut une tête casquée de cheveux d'un blond violent et artificiel. Toute l'arrogance des femmes trop petites éclatait dans ses yeux durs, où il y avait beaucoup de bleu et pas assez de noir. Les pommettes saillantes, le nez mobile, ouvert, le menton solide et prêt à l'engueulade, tout cela lui composait une face carline, agressive, à qui, avant qu'elle eût parlé, j'eusse répondu : « Mange ! »

Et la bouche ! la bouche ! J'attachai ma contemplation douloureuse sur ces lèvres inégales, fendues à la diable par un canif distrait. Je supputai la vaste ouverture qu'elles démasqueraient tout à l'heure, la qualité des sons que mugirait cet antre... Le beau gueuloir ! Par avance, les oreilles m'en sifflèrent, et je serrai les mâchoires.

La dame qui allait chanter se campa impudique, face à l'assistance, et se hissa dans son corset droit, pour faire saillir sa gorge en pommes. Elle respira fortement, toussa et se racla la gorge à la manière dégoûtante des grands artistes.

Dans le silence angoissé où grinçaient, punkas minuscules, les armatures parfumées des éventails, le piano préluda. Et soudain une note aiguë, un cri vibrant troua ma cervelle, hérissa la peau de mon échine : la dame chantait. À ce premier cri, jailli du plus profond de sa poitrine, succéda la langueur d'une phrase, nuancée par le mezzo le plus velouté, le plus plein, le plus tangible que j'eusse entendu jamais... Saisi, je relevai mon regard vers la dame qui chantait... Elle avait sûrement grandi depuis un instant. Les yeux larges ouverts et aveugles, elle contemplait quelque chose d'invisible vers quoi tout son corps s'élançait, hors de son armure de satin blanc... Le bleu de ses yeux avait noirci et sa chevelure, teinte ou non, la coiffait d'une flamme fixe, toute droite. Sa grande bouche généreuse s'ouvrait, et j'en voyais s'envoler les notes brûlantes, les unes pareilles à des bulles d'or, les autres comme de rondes roses pures... Des trilles brillaient comme un ruisseau frémissant, comme une couleuvre fine ; de lentes vocalises me caressaient comme une main traînante et fraîche. Ô voix inoubliable ! Je me pris à contempler, fasciné, cette grande bouche aux lèvres fardées, roulées sur des dents larges, cette porte d'or des sons, cet écrin de mille bijoux... Un sang rose colorait les pommettes kalmoukes, les épaules enflées d'un souffle précipité, la gorge offerte... Au bas du buste tendu dans une immobilité passionnée, deux expressives petites mains

tordaient leurs doigts nus... Seuls les yeux, presque noirs, planaient au-dessus de nous, au-dessus de tout, aveugles et sereins...

« Amour !... » chanta la voix... Et je vis la bouche irrégulière, humide et pourprée, se resserrer sur le mot en dessinant l'image d'un baiser... Un désir si brusque et si fou m'embrasa que mes paupières se mouillèrent de larmes nerveuses. La voix merveilleuse avait tremblé, comme étouffée d'un flot de sang, et les cils épais de la dame qui chantait battirent, une seule fois... Oh ! boire cette voix à sa source, la sentir jaillir, onde enivrante entre les cailloux polis de cette luisante denture, l'endiguer une minute contre mes propres lèvres, l'entendre, la regarder bondir, torrent libre, et s'épanouir en longue nappe harmonieuse que je fêlerais d'une caresse... Être l'amant de cette femme que sa voix transfigure – et de cette voix ! Séquestrer pour moi – pour moi seul ! – cette voix plus émouvante que la plus secrète caresse, et le second visage de cette femme, son masque irritant et pudique de nymphe qu'un songe enivre !...

Au moment où je succombais de délice, la dame qui chantait se tut. Mon cri d'homme qui tombe se perdit dans un tumulte poli d'applaudissements, dans ces « ouao-ouao » qui signifient *bravo* en langue salonnrière. La dame qui chantait s'inclina pour remercier, en déroulant entre elle et

nous un sourire, un battement de paupières qui la séparaient du monde. Elle prit le bras du pianiste et tenta de gagner une porte ; sa traîne de satin piétinée, écrasée, entravait ses pas... Dieux ! allais-je la perdre ? Déjà je ne voyais plus d'elle qu'un coin de son armure blanche... Je m'élançai, sauvage, pareil en fureur dévastatrice à certains « rescapés » du bazar de la rue Jean-Goujon...

Enfin, enfin, je l'atteignis, quand elle abordait le buffet, île fortunée, chargée de fruits et de fleurs, scintillante de cristaux et de vins pailletés.

Elle étendit la main, et je me précipitai, mes doigts tremblants offrant une coupe pleine... Mais elle m'écarta sans ménagement et me dit, atteignant une bouteille de bordeaux : « Merci bien, monsieur, mais le champagne m'est contraire surtout lorsque je sors de chanter. Il me retombe sur les jambes. Surtout que ces messieurs et dames veulent que je leur chante encore *La Vie et l'amour d'une femme*, vous pensez... » Et sa grande bouche – grotte d'ogre où niche l'oiseau merveilleux – se referma sur un cristal fin qu'elle eût, d'un sourire, broyé en éclats.

Je ne ressentis point de douleur, ni de colère. J'avais retenu seulement ceci : elle allait chanter encore... J'attendis, respectueux, qu'elle eût vidé un autre verre de bordeaux, qu'elle eût, d'un geste qui récure, essuyé les ailes de son nez, les coins déplorables de ses lèvres, aéré ses aisselles

Celette, Les Valls de la vigne, 1934

Music-halls

Pour Serge Basset.

On répète en costumes, à l'X., une pantomime que les communiqués prévoient « sensationnelle ». Le long des couloirs qui fleurent le plâtre et l'harmoniaque, au plus profond de l'orchestre, abîme indistinct, circulent et se hâtent d'inquiétantes larves... Rien ne marche. Pas fini, le décor trop sombre qui boit la lumière et ne la rend pas ; mal réglés, les jeux de halo du projecteur, – et cette fenêtre rustique enguirlandée de vigne rousse, qui s'ouvre de bonne grâce, mais refuse de se clore !...

Le mime W., surmené, fait sa dame-aux-camélias, la main sur l'estomac pour contenir une toux rauque ; il tousse à effrayer, il tousse à en mourir, avec des saccades de mâchoire d'un dramatique !... Le petit amoureux s'est, dans son trouble, grimé en poivrot, nez rouge et oreilles blafardes, ce pour quoi il s'entend nommer, par l'organe expirant du

mime W. « fourneau, cordonnier », et même « vaseline... ». Rien ne marche, rien ne marchera !

Le patron est là, sur le plateau, le gros commanditaire aussi, celui qui ne se déplace que pour les « numéros » coûteux. Le compositeur – un grand type mou qui a l'air de n'avoir d'os nulle part –, laissant toute espérance, a dégoté, derrière un portant, le chaudron des répétitions, le piano exténué aux sonorités liquides de mustel, et se nettoie les oreilles, comme il dit, avec un peu de Debussy... *Mes longs cheveux descendent jusqu'au bas de la tour...* Quant aux musiciens de l'orchestre, ils s'occupent, à coup sûr, d'améliorer en France la race chevaline ; de la contrebasse à la petite flûte, le *Jockey* circule...

« Et Mme Loquette ? s'écrie le patron nerveux, on ne la voit pas souvent !

– Son costume n'est pas prêt », exhale le mime W. dans un souffle.

Le patron sursaute et aboie, au premier plan, la mâchoire tendue au-dessus de l'orchestre.

« Quoi ? qu'est-ce que vous dites ? Son costume pas prêt ? un costume à transformation, quand on passe ce soir ! C'est des coups à se faire emboîter, ça, mon petit !... »

Geste d'impuissance du mime W., geste peut-être d'adieu à la vie, il est si enrhumé !... Soudain, l'agonisant bondit comme un pelotari et retrouve une voix de bedeau pour beugler :

« N... de D... ! touchez pas à ça ! C'est mon lingue à jus de groseilles ! »

Avec des mains d'infirmière, il manie et essaie son poignard truqué, accessoire de précision qui saigne des gouttes sirupeuses et rouges...

« Ah ! voilà madame Loquette ! enfin ! »

On se précipite, avec des exclamations de soulagement, vers la principale interprète. Le gros commanditaire assure son monocle. Mme Loquette, qui a froid, frissonne des coudes, et serre les épaules sous son costume peut-être monténégrin, sans doute croate, à coup sûr moldo-valaque, avec quelque chose de dalmate dans l'allure générale... Elle a faim, elle vient de passer quatre heures debout chez Landolff, elle bâille d'agacement...

« Voyons ce fameux costume ! »

C'est une déception. « Trop simple ! » murmure le patron. « Un peu sombre ! » laisse tomber le gros commanditaire. L'auteur de la musique, oubliant *Pelléas*, s'approche, onduleux et désossé, et dit pâteusement : « C'est drôle, je ne le voyais pas comme ça... Moi, j'aurais aimé quelque chose de vert, avec de l'or, et puis avec un tas de machins qui pendent, des... fourbis, des... des zédipoifs, quoi ! »

Mais le mime W., enchanté, déclare que ce rouge-rose fait épatamment valoir les feuille-morte et les gris de sa défroque de contrebandier. Mme Loquette, les yeux ailleurs, ne répond rien

et souhaite seulement, de toutes les forces de son âme, un sandwich au jambon, ou deux – ou trois –, avec de la moutarde...

Silence soucieux.

« Enfin, soupirez le patron, voyons le dessous... Allez-y, W., prenez votre scène au moment où vous lui arrachez sa robe... »

Le bronchité, le pneumonique se transforme, d'un geste de son visage, en brute montagnarde, et se rue, poignard levé, sur Mme Loquette, l'affamée Loquette devenue brusquement une petite femelle traquée, haletante, les griffes prêtes... Ils luttent un court instant, la robe se déchire du col aux chevilles, Mme Loquette apparaît demi-nue, le cou renversé offert au couteau...

« Hep !... arrêtez-vous, mes enfants ! l'effet est excellent ! Pourtant, attendez... »

Les hommes se rapprochent de la principale interprète. Silence studieux. Elle laisse, plus indifférente qu'une pouliche à vendre, errer leurs regards sur ses épaules découvertes, sur la jambe visible hors de la tunique fendue...

Le patron cherche, clappe des lèvres, ronchonne :

« Évidemment, évidemment... Ce n'est pas... Ce n'est pas assez... pas assez nu, là ! »

La pouliche indifférente tressaille comme piquée par un taon.

« Pas assez nu ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

– Eh ! il me faut... je ne sais pas, moi. L'effet

est bon, mais pas assez éclatant, pas assez charnu, pas assez nu, je maintiens le mot ! Tenez, cette mousseline sur la gorge... C'est déplacé, c'est ridicule, c'est engonçant... Il me faudrait... »

Inspiré, le patron recule de trois pas, étend le bras, et, d'une voix d'aéronaute quittant la terre :

« Lâchez un sein ! » crie-t-il.

*

Même cadre. On répète la Revue. Une revue comme toutes les revues. C'est l'internement, de quatre à sept heures, de tout un pensionnat pauvre et voyant, bavard, empanaché, – grands chapeaux agressifs, bottines dont le chevreau égratigné bleuit, jaquettes minces qu'on rehausse d'un tour de cou en fourrure...

Peu d'hommes. Les plus chics reluisent d'une élégance boutiquière, les moins fortunés tiennent le milieu entre le lad et le lutteur. Quelques-uns s'en tiennent encore au genre démodé du rapin d'opérette – beaucoup de cheveux et peu de linge, mais quels foulards !

Tous ont, en passant de la rue glaciale au promenoir, le même soupir de détente et d'arrivée, à cause de la bonne chaleur malsaine que soufflent les calorifères... Sur le plateau, le chaudron des répétitions fonctionne déjà, renforcé, pour les danses, d'un violon vinaigré. Treize danseuses

mouillées, aplati son ventre d'une tape sévère et affermi sur son front le « devant » postiche de ses cheveux oxygénés.

J'attendis, résigné, meurtri, mais plein d'espoir, que le miracle de sa voix me la rendît...

Toby-Chien parle

Pour Miss Meg V.

Un petit intérieur tranquille. À la cantonade, bruits de cataclysme. Kiki-la-Doucette, chat des charreux, se cramponne vainement à un somme illusoire. Une porte s'ouvre et claque sous une main invisible, après avoir livré passage à Toby-Chien, petit bull démoralisé.

KIKI-LA-DOUCETTE, *s'étirant* : Ah ! ah ! qu'est-ce que tu as encore fait ?

TOBY-CHIEN, *piteux* : Rien.

KIKI-LA-DOUCETTE : À d'autres ! Avec cette tête-là ? Et ces rumeurs de catastrophe ?

TOBY-CHIEN : Rien, te dis-je ! Plût au ciel ! Tu me croiras si tu veux, mais je préférerais avoir cassé un vase, ou mangé le petit tapis persan auquel Elle tient si fort. Je ne comprends pas. Je tâtonne dans les ténèbres. Je...

KIKI-LA-DOUCETTE, *royal* : Cœur faible !

Au bruit des sanglots, les paupières fermées de Minne, toutes bleues dans son visage de cire, se soulèvent... Beaux yeux profonds sous le noble sourcil, égarés de ce qu'ils ont vu, ce sont bien les yeux de Minne ! Ils roulent vers le plafond, puis s'abaissent vers Antoine, qui pleure debout et sans mouchoir... Un rose brûlant enflamme ses joues pâles ; elle semble faire un effort terrible, s'accroche à Maman, tend vers Antoine ses mains fragiles et maculées...

« Tu sais, Antoine, ce n'était pas vrai ! ce n'est pas vrai ! rien n'était vrai ! N'est-ce pas, tu ne crois pas que c'était vrai ? »

D'un grand hochement de tête, il fait « non, non », en reniflant ses larmes... Ce qu'il croit, effondré, c'est que cette enfant charmante a servi de jouet consentant, de poupée vicieuse, puis épouvantée, puis brutalisée, à un, à plusieurs misérables peut-être ?

Il pleure sur Minne, il pleure aussi sur lui-même, puisqu'elle est perdue, avilie, marquée à jamais d'un sceau immonde...

Couderc, L'Ingenue libéchine,
1909

« Je vais coucher avec Minne ! »

Le petit baron Couderc énonça cette résolution d'une voix distincte et concentrée, puis rougit violemment et releva son col de fourrure. La canne au port d'arme, il parut vouloir conquérir ce steppe vaste et morne où l'on plonge, au sortir de l'aveuglante rue Royale, en de fumeuses ténèbres. On ne vit plus de lui qu'un peu de nuque court-tondue, blonde, et un nez insolent de petite gouape distinguée. Sous les arbres de l'avenue Gabriel, il osa répéter, défiant un dos frileux de sergent de ville : « Je vais coucher avec Minne !... » C'est drôle, à part l'Anglaise de son petit frère, la première de toutes, jamais une femme ne l'a impressionné comme ça... « Minne n'est pas une femme comme les autres... »

En approchant de la rue Christophe-Colomb, il ne pensa plus qu'aux gâteaux à disposer, à la bouilloire électrique — au déshabillage surtout, qu'il souhaitait rapide, aisé, qu'il eût voulu escamoter. Sa grande jeunesse commença à le gêner. On est le petit baron Couderc, que les dames de chez Maxim's traitent tendrement de « petite frappe » ; on a un nez qui oblige à l'insolence, des yeux bleus moqueurs, myopes, une bouche faubourienne et fraîche ; mais... on ne peut pas toujours oublier qu'on n'a que vingt-deux ans !...

« Monsieur le Baron, cette dame est là, lui murmura le valet de chambre.

— Bon Dieu ! elle est déjà là ! Et les gâteaux ! et les fleurs ! et tout !... Ça va être fichu comme quatre sous... Pourvu que le feu marche, au moins ! »

Elle était là comme chez elle, son chapeau enlevé, assise devant le feu. Sa robe simple couvrait ses pieds ; ses cheveux blonds en casque, électrisés par la gelée, la nimbaient d'argent : une jeune fille des gravures anglaises, ses mains croisées sur les genoux... Et quelle gravité enfantine sur ces traits d'une finesse presque trop précise ! Antoine, son mari, lui disait souvent : « Minne, pourquoi as-tu l'air si petite quand tu es triste ? »

Elle leva les yeux sur le blondin qui entra, et lui sourit. Son sourire lui faisait une figure de femme. Elle souriait avec une expression à la fois hautaine et prête à tout, qui donnait aux hommes l'envie d'essayer n'importe quoi...

« Oh ! Minne ! comment me faire pardonner ?... Est-ce que je suis réellement en retard ? »

Minne se leva et lui tendit sa main étroite, déjà dégantée :

« Non, c'est moi qui suis en avance. »

Ils parlaient presque de la même voix, lui avec une manière parisienne de hausser le ton, elle d'un soprano posé et ralenti...

Il s'assit près d'elle, démoralisé par leur solitude. Plus d'amis en galerie malveillante, plus de mari — inattentif, le mari, c'est vrai, mais on pouvait au moins se donner en sa présence des joies d'écoliers malicieux : les mains qu'on effleure sous la soucoupe à thé, la moue du baiser qu'on échange derrière le dos d'Antoine... Hier encore, le petit baron Jacques pouvait se dire : « Je les roule, ils n'y voient tous que du feu ! » Aujourd'hui, il est seul avec Minne, cette Minne qui arrive, tranquille, au premier rendez-vous, en avance !

Il lui baisa les mains, en l'examinant furtivement. Elle pencha la tête et sourit de son sourire orgueilleux et équivoque... Alors, il se jeta goulûment vers la bouche de Minne et la but sans rien dire, mi-agenouillé, si ardent tout à coup que l'un de ses genoux trépida, d'une danse inconsciente et maladive...

Elle suffoquait un peu, la tête en arrière. Son casque blond pesait sur les épingles, près de couler en flot lisse...

« Attendez ! » murmura-t-elle.

Il desserra les bras et se mit debout. La lampe éclaira en dessous son visage changé, les narines pâlies, la bouche mordue et vive, le menton frais et tremblant, tous les traits enfantins encore, vieillis par le désir qui délabre et ennoblit.

Minne, restée assise, le regardait, obéissante et anxieuse, anxieuse... Comme elle affermissait son chignon, son ami lui prit les poignets :

« Oh ! ne te recoiffe pas, Minne ! »

Sous le tutoiement, elle rougit un peu, offusquée et contente, et baissa ses cils plus foncés que ses cheveux.

« Peut-être que je l'aime ? » songea-t-elle secrètement.

Il s'agenouilla, les mains tendues vers le corsage de Minne, vers la complication évidente de ses agrafes, les doubles boutonniers de son col droit glacé d'empois. Elle vit, à la hauteur de ses lèvres, la bouche entrouverte de Jacques, une bouche d'enfant haletant que la soif d'embrasser séchait. Les bras au cou de son ami agenouillé, elle baisa de bon cœur cette bouche, gentiment, en sœur trop tendre, en fiancée qu'enhardit l'innocence ; il gémit et la repoussa, les mains fiévreuses et maladroites :

« Attendez ! » répéta-t-elle.

Debout, elle commença posément de défaire le col blanc, la chemisette de soie, la jupe plissée qui

tomba tout de suite. Elle sourit, à demi tournée vers Jacques :

« Croyez-vous que c'est lourd, ces jupes plissées ! »

Il s'empressait pour ramasser la robe :

« Non, laissez ! je quitte mon jupon et ma jupe ensemble, l'un dans l'autre : c'est plus facile à remettre, vous voyez ? »

Il fit signe, de la tête, qu'il voyait en effet. Il voyait Minne en pantalon, qui continuait son déshabillage tranquille. Pas assez de croupe pour évoquer la p'tite femme de Willette, pas assez de gorge non plus. Jeune fille, toujours, à cause de la simplicité des gestes, de la raideur élégante, et aussi à cause du pantalon à jarretière qui méprisait la mode, un pantalon étroit précisant le genou sec et fin.

« Jambes de page ! des merveilles ! » jeta-t-il tout haut — et la palpitation de son cœur rendait ses amygdales grosses et douloureuses.

Minne fit la moue, puis sourit. Une subite pudeur sembla l'oppresser, quand elle dut dénouer ses quatre jarretelles ; mais, une fois en chemise, elle reconquit son calme et rangea méthodiquement, sur le velours de la cheminée, ses deux bagues et le bouton de rubis qui fixait son col à sa chemisette.

Elle se vit dans la glace, pâle, jeune, nue sous la chemise fine ; et, comme son casque d'argent à reflets d'or chancelait d'une oreille à l'autre, elle défit et aligna ses épingles d'écaille. Une mèche bouffante demeura en auvent au-dessus de son front, et elle dit :

« Quand j'étais petite, Maman me coiffait comme ça... »

Son ami l'entendit à peine, bouleversé de voir Minne à peu près nue, et soulevé, noyé d'une immense, d'une amère vague d'amour, d'amour vrai, furieux, jaloux, vindicatif.

« Minne ! »

Saisie de l'accent nouveau, elle s'approcha, voilée de cheveux blonds, les mains en coquilles sur ses seins si petits.

« Quoi donc ? »

Elle était contre lui, tiède d'avoir quitté sa robe lourde, et son parfum aigu de verveine citronnelle faisait penser à l'été, à la soif, à l'ombre fraîche...

« Ô Minne, sanglota-t-il, jure-le-moi ! Jamais, pour personne... »

— Pour personne ?

— Pour personne, devant personne, tu n'as rangé ainsi tes épingles et tes bagues, jamais tu n'as dit que ta mère te coiffait comme ça, jamais tu n'as, enfin, tu n'as... »

Il la tenait dans ses bras, si fort qu'elle plia en arrière comme une gerbe qu'on lie trop serré, et ses cheveux frôlèrent le tapis.

« Vous jurer que je n'ai jamais... Oh ! que vous êtes bête ! »

Il la garda contre lui, ravi du mot. Toute renversée sur son bras, il la contempla, de près, curieux du grain de la peau, des veines des tempes, vertes comme des fleuves, des yeux noirs où danse la lumière... Il se souvint d'avoir regardé avec la même passion la nacre bleue, les antennes plumeuses, toutes les merveilles d'un beau papillon vivant, capturé un jour de vacances... mais Minne se laissait déchiffrer sans battre des ailes...

Une pendule sonna, et ils tressaillirent ensemble.

« Déjà cinq heures ! soupira Minne. Il faut nous dépêcher. »

Les deux bras de Jacques descendirent, caressèrent les hanches fuyantes de Minne, et l'égoïsme vaniteux de son âge faillit se trahir tout dans un mot :

« Oh ! moi, je... »

Il allait dire, jeune coq fanfaron : « Moi, j'aurai toujours le temps ! » Mais il se reprit, honteux

devant cette enfant qui lui apprenait à la fois, en quelques minutes, la jalousie, le doute de soi-même, une petite convulsion du cœur inconnue, et cette paternité délicate qui peut éclore, chez un homme de vingt ans, devant la nudité confiante d'un être fragile, que l'étreinte fera peut-être crier...

Minne ne cria pas. Jacques vit seulement, sous ses lèvres, un extraordinaire et pur visage d'illumination, des yeux noirs, agrandis, qui regardaient loin, plus loin que la pudeur, plus loin que lui-même, avec l'expression ardente et déçue de sœur Anne en haut de la tour. Minne, terrassée sur le lit, subit son amant en martyr avide qu'exaltent les tortures, et chercha, d'une cambrure fréquente et rythmée de sirène, le choc de sa fougue... Mais elle ne cria pas, ni de douleur ni de plaisir, et, quand il retomba le long d'elle, les yeux fermés, les narines pincées et pâles, avec un souffle sanglotant, elle pencha seulement, pour le mieux voir, sa tête qui versait hors du lit un flot tiède et argenté de cheveux blonds...

... Ils durent se quitter, malgré que Jacques la caressât avec une folie d'amant qui va mourir, et qu'il baisât sans fin ce corps effilé qu'elle ne défendait guère ; tantôt, étonné, il en suivait les contours lentement, d'un index précautionneux qui dessine, tantôt il serrait entre ses genoux les genoux déliés de Minne, jusqu'à les meurtrir ; ou bien, il jouait, cruel et affolé, à effacer sous ses paumes la saillie si faible des seins... Il la mordit à l'épaule, tandis qu'elle se rhabillait ; elle gronda tout bas et vira vers lui d'un fauve mouvement... Puis elle rit tout à coup, et s'écria :

« Oh ! ces yeux ! ces drôles d'yeux que vous avez ! »

Dans la glace, il se trouva une drôle de figure, en effet : les orbites creusées, la bouche gonflée et rouge, les cheveux en mèches sur les sourcils

— un air, enfin, de noce triste, avec quelque chose en plus, quelque chose de brûlant et d'éreinté qu'on ne peut pas dire...

« Méchante, va ! Laisse-moi voir les tiens ? »

Il la prit par les poignets ; mais elle se dégagea, et le menaça d'un sévère petit doigt tendu.

« Si vous ne me laissez pas partir, je ne reviens plus !... Dieu ! ça va être affreux, dehors, après ce bon dodo chaud, et ce feu, et cette lampe rose... »

— Et moi, Minne ? me ferez-vous la grâce de me regretter, après la lampe rose ?

— Ça dépend ! fit-elle en coiffant sa toque piquée de camélias blancs. Oui, si vous me trouvez un fiacre tout de suite.

— La station est tout près, soupira Jacques en brossant ses cheveux au petit bonheur. Zut ! il n'y a plus d'eau chaude !

— C'est bien rare qu'il y ait assez d'eau chaude... », murmura Minne, distraite.

Il la regarda, les sourcils hauts, reprenant peu à peu, avec ses habits, sa figure de « petit baron Couderc » :

« Ma chère amie, vous dites quelquefois des choses, des choses... qui me feraient douter de vous, ou de mes oreilles ! »

Minne ne jugea pas nécessaire de répondre. Elle se tenait sur le seuil, fine et modeste dans sa robe sombre, les yeux absents, déjà partie.

*

« Encore un ! » songe Minne crûment.

D'une épaule rageuse, elle s'accote au drap décoloré du fiacre et renverse la tête non par crainte d'être vue, mais par horreur de tout ce qui passe dehors.

« Voilà, c'est fait... Encore un ! Le troisième, et sans succès. C'est à y renoncer. Si mon premier amant, l'interne des hôpitaux, ne m'avait pas

Collette, La Vagabonde, 1910

32

LA VAGABONDE

une tiède commisération, à sa seconde femme... Digère-t-elle encore, béate, éprise, ce qu'elle nomme sa victoire sur moi? Non, à cette heure, elle commence à découvrir, terrifiée, impuissante, celui qu'elle a épousé... Se penche-t-elle seulement sur l'abîme, ou roule-t-elle au fond, toute saignante des épines qui m'ont laissé leurs cicatrices?...

Mon Dieu! que j'étais jeune, et que je l'aimais, cet homme-là! et comme j'ai souffert!... Ceci n'est pas un cri de douleur, une lamentation vindicative, — non, je soupire cela, quelquefois, sur le ton dont je dirais: « Si vous saviez comme j'ai été malade, il y a quatre ans! » Et, quand j'avoue: « J'ai été jalouse jusqu'à vouloir tuer et mourir », c'est à la manière des gens qui racontent: « J'ai mangé du rat en 70... » Ils s'en souviennent, mais ils n'en ont gardé que le souvenir. Ils savent qu'ils ont mangé du rat, mais ils ne peuvent plus ranimer en eux le frisson de l'horreur, ni la fièvre de la famine...

Après les premières trahisons, après les révoltes et les soumissions d'un jeune amour qui s'opiniâtrait à espérer et à vivre, je m'étais mise à souffrir avec un orgueil et un entêtement intraitables, — et à faire de la littérature.

Pour le seul plaisir de me réfugier dans un passé

LA VAGABONDE

33

tout proche, j'écrivis un petit roman provincial, *Le Lierre sur le Mur*, souriant, plat et clair comme les étangs de mon pays, un chaste petit roman d'amour et de mariage, un peu serin, très gentil, et qui eut un succès inattendu, démesuré. Je rencontrai ma photographie dans tous les illustrés, la *Vie moderne* me décerna son prix annuel, et nous devînmes, Adolphe et moi, « le couple le plus intéressant de Paris », celui qu'on invite à dîner, qu'on montre aux étrangers de marque... « Vous ne connaissez pas les Taillandy? Renée Taillandy a un très joli talent. — Ah! Et lui? — Lui... oh! il est irrésistible! »

Mon second livre, *A côté de l'Amour*, se vendit beaucoup moins. Pourtant, j'avais savouré, en mettant celui-là au monde, la volupté d'écrire, la lutte patiente contre la phrase qui s'assouplit, s'assoit en rond comme une bête apprivoisée, — l'attente immobile, l'affût qui finit par charmer le mot... Oui, mon second volume se vendit peu. Mais il sut me concilier, — comment dit-on cela? ah! oui! — « l'estime des gens de lettres ». Quant au troisième, *La Forêt sans oiseaux*, il tomba à plat et ne se releva pas. Celui-là, c'est mon préféré, mon « chef-d'œuvre inconnu » à moi... On le trouva diffus et confus, et incompréhensible, et long... Encore à présent, quand je l'ouvre, je l'aime, je m'y aime de

tout mon cœur. Incompréhensible ? pour vous, peut-être. Mais, pour moi, sa chaude obscurité s'éclaire de lueurs merveilleuses, pour moi, tel mot suffit à recréer l'odeur, la couleur des heures vécues, — il est sonore et plein et mystérieux comme une coquille où chante la mer, — et je l'aimerais moins, je crois, si vous l'aimiez aussi... Rassurez-vous ! je n'en écrirai pas un autre comme celui-là !... je ne pourrais plus.

D'autres travaux, d'autres soucis me réclament à présent, et surtout celui de gagner ma vie, d'échanger contre de l'or sonnante mes gestes, mes danses, le son de ma voix... J'en ai vite pris l'habitude, et le goût, avec un appétit bien féminin de l'argent. Je gagne ma vie, cela est un fait. A mes bonnes heures, je me dis et me redis, joyeusement, que je gagne ma vie ! Le music-hall, où je devins mime, danseuse, voire comédienne à l'occasion, fit aussi de moi, tout étonnée de compter, de débattre et de marchander, une petite commerçante honnête et dure. C'est un métier que la femme la moins douée apprend vite, quand sa liberté et sa vie en dépendent...

Personne ne comprit rien à notre séparation. Mais eût-on compris quelque chose, avant, à ma patience,

à ma longue, lâche et complète complaisance ? Hélas, il n'y a pas que le premier pardon qui coûte... Adolphe connut vite que j'appartenais à la meilleure, à la vraie race des femelles : celle qui avait la première fois pardonné devint, par une progression habilement menée, celle qui subit, puis qui accepte... Ah ! le savant maître que j'avais en lui ! Comme il dosait l'indulgence et l'exigence !... Il lui arriva, quand je me montrai trop rétive, de me battre, mais je crois qu'il n'en avait guère envie. Un homme emporté ne bat pas si bien, et celui-ci ne me frappait, de loin en loin, que pour renforcer son prestige. Lors de notre divorce, on ne fut pas loin de me donner tous les torts, pour innocenter le « beau Taillandy », coupable seulement de plaire et de trahir. Il s'en fallut de peu que je ne cédasse, intimidée, ramenée à ma soumission habituelle par le bruit qui se fit autour de nous...

— Comment ? il la trompe depuis huit ans, et c'est maintenant qu'elle s'avise de se plaindre !...

J'eus des visites d'amis autoritaires, supérieurs, qui savent « ce que c'est que la vie » ; j'eus celles de parents âgés, dont l'argument le plus sérieux était :

— Que voulez-vous, ma chère enfant !...

Ce que je voulais ? Au fond, je le savais très bien. J'en avais assez. Ce que je voulais ? Mourir, plutôt

que de traîner encore ma vie humiliée de femme « qui a tout pour être heureuse » ; mourir, oui, risquer la misère avant le suicide, mais ne plus revoir Adolphe Taillandy, l'Adolphe Taillandy qui se réservait pour l'intimité conjugale, celui qui savait si bien m'avertir, sans élever la voix, en avançant au-dessus de moi sa redoutable mâchoire d'adjutant :

— Je commence demain le portrait de M^{me} Mothier ; vous aurez la bonté, n'est-ce pas ? de ne plus lui faire cette gueule-là ?

Mourir, risquer, avant, les pires chutes, mais ne plus surprendre le geste brusque qui cache une lettre froissée, ni la conversation faussement banale au téléphone, ni le regard du valet de chambre complice, — mais ne plus m'entendre dire, d'un ton détaché :

— Est-ce que vous ne deviez pas aller passer quarante-huit heures chez votre mère, cette semaine ?...

Partir, — mais ne plus m'abaisser à promener, tout un jour, une des maîtresses de mon mari, pendant qu'il en étreint, rassuré, protégé par moi, une autre ! — Partir, et mourir, mais ne plus feindre d'ignorer, mais ne plus subir l'attente nocturne, la veille qui glace les pieds, dans le lit trop grand, — ne plus former ces projets de vengeance qui nais-

sent dans le noir, qui enflent aux battements d'un cœur irrité, tout empoisonné de jalousie, puis crévent au tintement d'une clef dans la serrure, et lâchement s'apaisent lorsqu'une voix connue s'écrie :

— Comment ? tu ne dors pas encore ?

J'en avais assez.

On s'habitue à ne pas manger, à souffrir des dents ou de l'estomac, on s'habitue même à l'absence d'un être aimé, — on ne prend pas l'habitude de la jalousie. Et il arriva ce qu'Adolphe Taillandy, qui pense à tout, n'avait pas prévu : un jour que, pour mieux recevoir M^{me} Mothier sur le grand divan de l'atelier, il m'avait sans courtoisie mise à *ma* porte, je ne rentrai pas.

Je ne rentrai pas ce soir-là, ni le suivant, ni ceux d'après. Et c'est là que finit — ou commence — mon histoire.

Je n'insisterai pas sur une morose et courte période de transition, où j'accueillis de la même humeur hargneuse les blâmes, les conseils, les consolations, et jusqu'aux félicitations.

Je décourageai les rares amis tenaces qui vinrent sonner à la porte d'un minuscule appartement loué au hasard. Outragée qu'on eût l'air de braver, pour ~~me~~ voir, l'opinion publique, la sacro-sainte et sou-

Cole He , L' En vers du music-hall, 1913

GITANETTE

Dix heures. On a tant fumé au Sémiramis-bar, ce soir, que ma compote de pommes a comme un vague goût de maryland... C'est samedi. Une espèce de fièvre de vacances annonce, parmi les habituées, le congé du lendemain, la journée exceptionnelle, après la grasse matinée, la balade en taxi-auto jusqu'au Pavillon-Bleu, la visite aux parents, la sortie des gosses remisés dans un internat minable de la banlieue, et qui viendront, ce beau dimanche, respirer l'air pur et vivace du Châtelet...

Sémiramis, débordée, a mis un pot-au-feu

monstre, qui servira de base massive à son dîner dominical : « Trente livres de bœuf, ma chère, et les abats de six poules ! Ils me ficheront la paix avec ça, je crois. Je te le leur mets en entrée à dîner, et en salade à souper ! et du consommé, comment qu'ils en auront, du consommé ! » Tranquille, elle fume sa cigarette sempiternelle, en promenant de table en table son sourire de bonne ogresse et son whisky-and-soda qu'elle sirote machinalement. Un café amer et fort tiédié dans ma tasse ; ma chienne, que la fumée enrhumé, me presse de partir...

— Vous me reconnaissez pas?... dit une voix près de moi.

Une jeune femme en noir, très simple, presque pauvre, m'interroge du regard. Elle a des cheveux sombres, qu'on distingue à peine sous son paillason orné de plumes-couteaux, un col blanc, une petite cravate, des gants gris-perle sans fraîcheur...

De la poudre, du rouge aux lèvres, du noir aux cils, le maquillage indispensable,

mais posé d'une main distraite, par nécessité, par habitude. Je cherche, et, soudain, les beaux yeux, les larges prunelles, — d'un brun-noir miroitant comme le café de Sémiramis, — me renseignent :

— Mais c'est Gitanette !

Son nom, son nom absurde de music-hall, m'est revenu, avec la mémoire de notre rencontre...

Il y a trois ou quatre ans, quand je jouais la pantomime à l'Empyrée, Gitanette occupait une loge à côté de la mienne. Gitanette et son amie, couple de « danseuses cosmopolites », s'habillaient là, porte ouverte sur le couloir pour avoir de l'air... Gitanette dansait les travestis, et son amie, — Rita, Lina, Nina? — paraissait tour à tour en gommeuse, en Italienne, puis bottée de cuir à la cosaque, puis drapée dans un châle de Manille, un œillet sous l'oreille... Un gentil petit couple, — je devrais écrire petit ménage, car il y a des attitudes, des regards qui édifient, et aussi l'autorité que montrait

Gitanette, le tendre soin, quasi maternel, dont elle enroulait au cou de son amie un gros châle de laine... L'amie, Nina, Rita, ou Lina, je l'ai un peu oubliée. Une blonde teinte, des yeux clairs, des dents blanches, quelque chose comme une jeune blanchisseuse appétissante et canaille...

Elles ne dansaient ni mal, ni bien, et leur histoire était celle d'un tas de « numéros de danse ». On est jeunes, souples, on est dégoûtées du bar à femmes et du promenoir, alors on ramasse tous ses pauvres sous pour payer, tant par semaine, le maître de ballet qui vous règle un numéro, et le costumier... Et si on a beaucoup, beaucoup de chance, on commence à faire les établissements de Paris, de la province et de l'étranger...

Gitanette et son amie « faisaient » donc l'Empyrée, ce mois-là. Trente soirs durant, elles me témoignèrent cette obligeance discrète et désintéressée, cette réserve timide et courtoise qui semble avoir sa patrie dans les seules coulisses du music-hall. A l'heure

où je posais, sous ma paupière, ma dernière touche de rouge, elles remontaient, les tempes moites, la bouche tremblante d'essoufflement, et me souriaient d'abord sans parler, en haletant comme des poneys de manège. Un peu remises, elles me donnaient poliment, en guise de bonsoir, le renseignement bref et utile : « Un public en or ! » ou bien : « Ce qu'ils sont charognes, aujourd'hui ! »

Puis Gitanette, avant de se dévêtir, délaçait le corsage de son amie, lui jetait sur les épaules le kimono d'indienne imprimée, et la petite bête crapule et nerveuse, Rita, Nina ou Lila, commençait à rire, à jurer, à jaser : « Faites bien attention », me criait-elle, « il y a encore les patineurs à roulettes qu'ont toute rayé la scène, et c'est bien d'hasard si vous ne la prenez pas, la gadiche, ce soir ! » La voix de Gitanette répliquait, plus grave : « De prendre la pelle en scène, c'est très bon... C'est signe qu'on reviendra dans le même établissement d'ici trois ans.

Ainsi, moi, aux Bouffes de Bordeaux, je me prends le pied dans une costière... »

Elles vivaient tout haut, ingénument, à côté de moi, la porte grande ouverte. Elles faisaient un bruit d'oiseaux affairés et tendres, heureuses de travailler ensemble, de se réfugier l'une en l'autre, défendues l'une par l'autre de la prostitution désolante, de l'homme souvent méchant... Je songe à ce temps-là, devant Gitanette morne et seule, si changée...

— Asseyez-vous une minute, Gitanette, nous allons prendre le café ensemble... Et... votre amie, où est-elle ?

Elle s'assied, secoue la tête :

— Nous ne sommes plus ensemble, avec mon amie. Vous n'avez pas su mon histoire ?

— Mais non, je n'ai rien su... Est-ce que c'est indiscret de vous demander... ?

— Oh ! ma foi, non. Vous, vous êtes une artiste, comme moi... comme j'étais, c'est-à-dire, parce qu'à présent, je ne suis plus même une femme...

— C'est si grave que ça ?

— C'est grave, si on veut. Ça dépend des caractères. Moi, j'ai une nature comme ça, une nature à m'attacher. Je m'étais attachée à Rita, elle était tout pour moi, je ne pensais pas que ça pourrait jamais changer... L'année où c'est arrivé, justement, nous avions eu une vraie veine. Nous finissions à peine de danser à l'Apollo, que voilà Salomon, l'agent, qui nous envoie un mot, comme quoi nous faisons une danse dans la Revue de l'Empyrée, une revue superbe, douze cents costumes, des girls anglaises, et tout. Moi, je n'étais pas folle de danser là-dedans, j'ai toujours peur que, dans des revues où il y a tant de femmes, ça vienne en disputes, en rivalités, en potins. Au bout de quinze jours de Revue, je languissais après notre petit numéro tranquille d'avant. D'autant plus que la petite, Rita, n'était plus la même avec moi, elle voisinait ici et là, et c'étaient des amitiés avec l'une et l'autre, et le champagne qu'elle allait prendre dans la

loge de Lucie Desrosiers, cette grande jument rousse qui empoisonnait la boisson et qui avait toujours des corsets avec des baleines cassées... Du champagne à vingt-trois sous la bouteille, dites-moi si on peut avoir quelque chose de bon pour ce prix-là!... La petite devenait chichi et insupportable. Un soir, est-ce qu'elle ne remonte pas dans sa loge en se vantant que la com-mère lui fait de l'œil? Je vous demande un peu comme c'était intelligent, et gentil pour moi, n'est-ce pas? Je devenais triste, je voyais du mal partout. J'aurais donné je ne sais quoi pour un bon engagement à Hambourg ou au Wintergarten de Berlin, pour nous sortir de cette Revue qui n'en finissait pas!...

Gitanette tourne vers moi ses beaux yeux couleur de café sombre, qui semblent avoir perdu l'activité, le mordant d'autrefois :

— Je vous dis les choses comme elles étaient, vous savez. Ne croyez pas que j'invente sur telle et telle, et que j'y mets de la méchanceté!

— Sûrement non, Gitanette.

— A la bonne heure. Voilà un jour que ma petite rosse d'enfant me dit : « Ecoute, Gitanette, il me faut un jupon (on portait encore des jupons dans ce temps-là) et un chic jupon, le mien me fait honte. » Comme de juste, c'est moi qui tenais les clefs de la caisse, sans quoi, qu'est-ce qu'on aurait bouffé!... Je lui dis seulement : « Tu veux un jupon de combien? — De combien, de combien! qu'elle me répond en colère, on dirait que je n'ai pas le droit de m'acheter un jupon! » Partie comme ça, je n'y coupais pas de la scène. Pour l'arrêter, je lui dis seulement : « Voilà la clef, prends ce qu'il te faut, mais n'oublie pas que nous payons demain notre mois de chambre. » Elle prend un billet de cinquante francs, s'habille dare-dare, pour arriver soi-disant aux Galeries Lafayette avant l'heure de la presse! Moi je reste à remettre en état deux costumes qui rentraient du teinturier, et je couds, je couds, en l'attendant... Un mo-

ment, je vois qu'il faut que je remplace tout un volant de dessous en mousseline de soie à la robe de Rita, et je dégringole au plus près, à la place Blanche, il faisait déjà nuit... Rien que de vous raconter ça, je revois tout comme dans la minute même ! Juste l'instant que je sors du magasin, je manque de me faire écraser par un taxi qui se range au trottoir et qui s'arrête, et qu'est-ce que je vois ? La grande Desrosiers qui descendait de l'auto, toute mal coiffée, mal rhabillée, et qui faisait adieu de la main à Rita, à ma Rita restée dans l'auto !... De saisissement, j'en suis restée là, les jambes coupées... De sorte que quand j'ai voulu faire signe, appeler Rita, le taxi était déjà loin, il ramenait Rita vers chez nous, rue Constance...

Je rentre comme une hébétée ; naturellement, elle était déjà là, Rita. La figure qu'elle avait... non ! Il fallait la connaître comme je la connaissais, pour savoir que...

Enfin, passons ! Je reste bête et je lui

demande : « Et ton jupon ? — Je ne l'ai pas acheté. — Et les cinquante francs ? — Je les ai perdus. » Elle me dit ça en face, avec des yeux !... Vous n'imaginez pas, vous n'imaginez pas...

Les yeux baissés, Gitanette tourne fébrilement sa cuiller dans sa tasse...

— Vous n'imaginez pas le coup que ça m'a donné, ce mot-là. C'est comme si j'avais tout vu de mes yeux : leur rendez-vous, leur balade en auto, la chambre meublée de l'autre, le champagne sur la table de nuit, tout, tout...

Elle répète, très bas : « Tout... tout... », jusqu'à ce que je l'interrompe :

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Rien. J'ai pleuré tout mon saoul pendant le dîner, dans mon gigot aux haricots... Et puis, huit jours après, elle m'a quittée. Et *heureusement* que je suis tombée malade à la mort, sans ça, malgré que je l'aimais bien, j'aurais été la tuer...

Elle parle tranquillement de tuer, ou de

mourir, en tournant toujours sa cuiller dans le café froid. Cette fille simple, qui vit tout près de la nature, sait qu'il suffit, pour dénouer toutes nos misères, d'un geste, si facile, à peine violent... On est mort, comme on est vivant, sauf que la mort est un état qu'on choisit, tandis qu'on ne choisit pas sa vie...

— Vous avez eu envie de mourir, Gitanette?

— Naturellement oui, dit-elle. Seulement j'étais si malade, vous comprenez, je n'ai pas pu. Et puis, après, ma grand'mère m'a réclamée, elle m'a soigné ma convalescence. Elle est vieille, n'est-ce pas, je n'ose pas la laisser...

— Et puis vous êtes moins triste, à présent?

— Non, dit Gitanette plus bas. Et même je ne voudrais pas être moins malheureuse.

J'aurais honte de me consoler, après que j'ai tant aimé mon amie. Vous me direz, comme on m'a tant dit : « Prenez de la distraction... le temps arrange tout... » Je ne

vous contredis pas que le temps arrange tout, mais ça dépend des personnes. Moi, n'est-ce pas, je n'ai rien connu que Rita, ça s'est trouvé comme ça, je n'ai pas eu d'ami, je ne sais pas ce que c'est qu'un enfant, j'ai perdu mes parents toute petite, mais quand je voyais des amants heureux ensemble, ou bien des gens en famille avec des petits enfants sur les genoux, je me disais : « J'ai tout ce qu'ils ont, puisque j'ai Rita... » Allez, ma vie est finie comme ça, il n'y a rien à y changer. Chaque fois que je rentre chez ma grand'mère, dans ma chambre, et que je revois les portraits de Rita, nos photos dans tous nos numéros, la petite table à coiffer qui servait pour nous deux, chaque fois ça recommence, je pleure, je crie, je l'appelle... Ça me fait du mal, et en même temps je ne peux pas m'en passer. C'est drôle à dire, mais... il me semble que je ne saurais quoi faire si je ne souffrais pas. Ça me tient compagnie.

Collette, L'Envers du music-hall, 1913

54

L'ENVERS DU MUSIC-HALL

choirs en éponges molles... Et moi-même...

Le rideau tombé, nous nous séparons vite, comme honteux, pauvre troupeau fumant que nous sommes... Nous nous hâtons vers la rue, aspirant au soir sec et poussiéreux, vers l'illusion de la fraîcheur que verse une lune déjà haute, épanouie, chaude et dédorée...

L'AFFAMÉ

Il joue, dans la pièce que nous emportons en tournée, le viveur du premier acte; une perruque de chanvre roux et un tablier blanc, au « trois », le déguisent en garçon de restaurant.

Quand nous prenons le train, au petit matin, ou la nuit — la tournée est dure : trente-trois villes en trente-trois jours — il arrive en retard, toujours courant, de sorte que je ne connaissais de lui qu'une mince silhouette en paletot flottant, tout agitée par la course. Le régisseur et les camarades levaient les bras et lui criaient :

— Allons! Gonsalez, bon Dieu! un de ces jours, tu vas le rater pour de bon!

Il s'engouffrait, comme porté par un coup de vent, dans le wagon de seconde béant, et je n'avais jamais eu le temps de voir sa figure.

Seulement, l'autre jour, en gare de Nîmes, comme je m'écriais : « Ça sent la jacinthe! Qui est-ce qui sent la jacinthe? » il a eu un gentil geste gêné pour me tendre le petit bouquet anémique qui fleurissait sa boutonnière.

Depuis ce jour-là, je fais attention à lui, je lève les bras, comme les autres, quand il arrive en retard à la gare, je crie avec tout le monde : « Allons! bon Dieu, Gonsalez! » et je reconnais sa figure.

Une pauvre figure, d'une pâleur bilieuse, comme si son « fond-de-teint » lui était entré dans la peau. Des creux, des saillies — les pommettes sortent, les joues rentrent — trop de sourcils, la bouche mince et le menton têtue...

Mais pourquoi ne quitte-t-il jamais son long paletot, jauni aux épaules par les soleils et les pluies de l'autre année? Un coup d'œil aux chaussures me renseigne : Gonsalez produit au jour des croquenots lamentables, jadis vernis, dont le cirage, le cirage grisâtre des auberges de hasard, ne comble plus les craquelures. Les bottines m'obligent à songer au pantalon, mystérieux sous l'ample jupe du pardessus, et au faux col, heureusement à peine visible au-dessus d'une extraordinaire cravate noire à triple tour...

Les gants de fil, reprisés à gros points, ne me permettent pas d'espérer, chez le petit comédien, le « jemenfichisme » d'un jeune bohème : c'est bien la misère. C'est sûrement la misère, encore une fois : quand aurai-je fini de la rencontrer? Voilà que je pense à ce garçon, que j'attends son arrivée essoufflée, — j'observe qu'il ne fume pas, qu'il n'a pas de parapluie, que son sac à main est une loque, et qu'il guette discrète-

ment, pour le ramasser quand je l'aurai lu et jeté, le journal que j'achète...

Averti par un pudique instinct, il s'occupe de moi, lui aussi : il me sourit franchement et serre, d'une main maigre et chaude, les doigts que je lui tends; mais il s'inquiète, tout de suite, de disparaître et d'exister le moins possible. Il n'est jamais avec nous aux buffets des gares où nous déjeunons, et je ne me souviens pas d'avoir vu Gonsalez attablé, à côté de nos camarades les moins appointés, au « petit repas à un cinquante »... C'est ainsi qu'il disparut, à Tarascon, pendant l'heure où nous dévorions l'omelette à l'huile, le veau tiède et le poulet blafard. Il revint comme on nous servait le café à goût de buis; il revint décharné, gai, léger — « J'ai été voir un peu les environs » — avec un ceillet à la bouche et des miettes de croissant aux plis de son vêtement.

Je pense à ce garçon; je n'ose pas me renseigner sur lui. Je lui tends des pièges enfantins :

— Vous prenez du café, Gonsalez?

— Merci bien, ça m'est défendu. Les nerfs, vous savez...

— Vous n'êtes pas chic : c'est ma tournée aujourd'hui; vous n'allez pas être le seul à refuser?

— Du moment que vous en faites une question de camaraderie!...

En gare de Lourdes, j'achète deux douzaines de petites saucisses chaudes :

— Allons, les enfants! Ne les laissez pas refroidir! Gonsalez, au trot! Vous allez encore les manquer! Choquez vite ces deux-là avant qu'Hautefeuille saute dessus : il est bien assez gras comme ça!

Je le regarde manger avec une attention sournoise, comme si j'attendais un geste, un soupir gloutons, qui décèlent sa faim mal rassasiée... Enfin je me décide à demander négligemment à notre régisseur :

— Qu'est-ce qu'il gagne donc, Martineau? Et puis... Chose, là, Gonsalez?

Martineau gagne quinze francs, parce

qu'il joue dans le lever de rideau et dans la grande pièce ; Gonsalez touche douze francs par soirée, — on n'est pas une tournée de grands-ducs.

Douze francs... Voyons, que je fasse son compte. Il couche dans les boîtes à un cinquante ou deux francs la nuit. Dix sous au garçon de chambre — un café au lait problématique — deux repas à deux cinquante l'un dans l'autre... Mettons trente sous de plus par jour pour les omnibus, les tramways — et les boutonnières fleuries de Monsieur !... Eh bien, mais... il peut vivre, ce petit, il peut vivre très bien... Je me rassérène, je lui serre la main, ce soir, à l'entr'acte, comme s'il venait de faire un héritage ! Encouragé par l'ombre, par le maquillage qui déguise nos figures, il laisse échapper ce cri anxieux :

— Ça se tire, hein ? Plus que treize jours !... Ah ! une tournée qui durerait toute la vie, quel rêve !

— Vous aimez le métier tant que ça ?

Il hausse les épaules.

— Le métier, le métier... évidemment, je l'aime assez, mais il m'en a fait voir de dures... Et puis, trente-trois jours, c'est court...

— Comment, court ?

— Court pour ce que je veux faire !... Écoutez...

Il s'assied soudain près de moi, sur un banc du jardin poussiéreux, qui attend la plantation du quatrième acte, et se met à parler, à parler comme s'il avait la fièvre :

— Écoutez... je peux bien vous dire, n'est-ce pas?... Vous avez été gentille... enfin bien camarade pour moi... Il faut que je rapporte deux cent vingt francs.

— Où ?

— A Paris, si je veux manger... le mois qui vient et celui d'après. Je ne peux plus recommencer ce que j'ai supporté, je n'ai plus la santé qu'il faut.

— Vous avez été malade ?

— Malade, si vous voulez... La purée, c'est une sacrée maladie...

Il appuie, d'un geste professionnel, les deux index sur sa moustache postiche qui se décolle, et détourne de moi ses yeux creux, soulignés de bleu :

— Il n'y a pas de honte à ça... J'ai fait le jacques, j'ai quitté mon père, qui est ouvrier brocheur, pour faire du théâtre, il y a deux ans. Alors, mon père m'a maudit...

— Comment? Votre père vous a...

— ... Il m'a maudit, répète Gonsalez avec une simplicité théâtrale. Maudit, comme on maudit, quoi! J'ai trouvé un emploi dans la troupe de Grenelle-Les Gobelins... C'est là que j'ai commencé à ne plus manger assez. L'été venu, plus un rond... J'ai vécu, pendant six mois, avec vingt-cinq francs par mois qu'une de mes tantes me faisait passer.

— Mon Dieu! Pauvre petit!... Vingt-cinq francs!... Comment faisiez-vous?...

Il rit, d'un air un peu fou, en regardant devant lui :

— Je ne sais pas. C'est crevant, je n'en sais plus rien. Je ne me souviens pas bien. Ça m'a laissé comme un trou. Je me rappelle que j'avais un complet, une chemise, un col — rien de rechange... Le reste, j'ai oublié.

Il se tait un instant et étend avec soin les jambes, pour ménager, aux genoux, son pantalon minable...

— Et puis après, j'ai fait des semaines aux Fantaisies-Parisiennes, à la Comédie-Mondaine... Mais c'est dur. Il faut un estomac que je n'ai plus... On est si peu payé... Je n'ai pas de nom, pas de garde-robe, pas de métier en dehors du théâtre, pas d'économies... Je ne me vois pas faisant de vieux os!...

Il rit encore, et le portant lumineux qu'on vient d'allumer dessine sa tête sans chair, ses pommettes dures, ses orbites noires et sa bouche trop fendue, où le rire avale les lèvres.

— Alors, n'est-ce pas, il faut que je rap-

porte deux cent vingt francs. Avec deux cent vingt francs, je suis sûr de deux mois, au bas mot. Cette tournée-ci m'est tombée comme un gros lot, on peut dire !... Je vous ai bien ennuyée, avec mes histoires ?

Je n'ai pas le temps de lui répondre : le timbre sonne au-dessus de nous, et Gonzalez, incurablement en retard, s'envole vers sa loge, avec sa légèreté de feuille sèche, sa grâce chorégraphique et macabre de jeune squelette danseur...

AMOUR

Comme elle est blonde et jeune, maigriote avec des yeux bleus, elle remplit exactement toutes les conditions que nous exigeons d'une « petite danseuse anglaise ». Elle parle un peu le français, d'une voix vigoureuse de jeune canard, et dépense, pour articuler quelques mots de notre langue, une force inutile qui fait rougir ses joues et briller ses yeux.

Quand elle quitte la loge qu'elle occupe avec ses compagnes, à côté de la mienne, et qu'elle descend vers la scène, maquillée, costumée, je ne la distingue pas des autres

Colette, La Paix chez les bêtes, 1916

LA PAIX CHEZ LES BÊTES ⁽¹⁾

« Poum »

Je suis le diable. Le diable. Personne n'en doit douter. Il n'y a qu'à me voir, d'ailleurs. Regardez-moi, si vous l'osez ! Noir, — d'un noir roussi par les feux de la géhenne. Les yeux vert poison, veinés de brun, comme la fleur de la jusquiame. J'ai des cornes de poils blancs, raides, qui fument hors de mes oreilles, et des griffes, des griffes, des griffes. Combien de griffes ? je ne sais pas. Cent mille, peut-être. J'ai une queue plantée de travers, maigre, mobile, impérieuse, expressive, — pour tout dire, diabolique.

« Je suis le diable, et non un simple chat. Je ne grandis pas. L'écureuil, dans sa cage ronde, est plus

(1) Publié par Arthème Fayard et C^{ie},

gros que moi. Je mange comme quatre, comme six, — je n'engraisse pas.

« J'ai surgi, en mai, de la lande fleurie d'œillets sauvages et d'orchis mordorés. J'ai paru au jour, sous l'apparence bénigne d'un chaton de deux mois. Bonnes gens ! vous m'avez recueilli, sans savoir que vous hébergiez le dernier démon de cette Bretagne ensorcelée. « Gnome », « Poulpiquet », « Kornigaret », « Korrigan », c'est ainsi qu'il fallait me nommer, et non « Poum » ! Cependant, j'accepte pour mien ce nom parmi les hommes, parce qu'il me sied.

« Poum ! » le temps d'une explosion, et je suis là, jailli vous ne savez d'où. « Poum ! » j'ai cassé, d'un bond exprès maladroit, le vase de Chine, et « Poum ! » me voilà collé, comme une pieuvre noire, au museau blanc du lévrier, qui crie avec une voix de femme battue... « Poum ! » parmi les tendres bégonias prêts à fleurir, et qui ne fleuriront plus... « Poum ! » au beau milieu du nid de pinsons, qui pépiaient, confiants, à la fourche du sureau... « Poum ! » dans la jatte de lait, dans l'aquarium de la grenouille, et « poum ! » enfin, sur l'un de vous.

« En trois secondes, j'ai tiré une mèche de cheveux, mordu un doigt, marqué quatre fleurs de boue sur la robe blanche, et je m'enfuis... N'essayez pas de me retenir par la queue, ou je jure un mot abominable, et je vous laisse dans la main une pincée de poils

râches, qui sentent le brûlé et donnent la fièvre !

« Les premiers jours, je vous faisais rire. Vous riez encore, mais déjà je vous inquiète. Vous riez, quand j'apporte auprès de vous, à l'heure du repas, un gros hanneton des dunes, jaspé comme un œuf de vanneau. Mais je le mange — croc, croc, — avec une telle férocité, je vide son ventre gras avec tant d'immonde gourmandise que vous éloignez l'assiette où refroidit votre potage... Je déroule pour vous, en serpentins gracieux, les entrailles du poulet que vous mangerez ce soir, et je joue au salon, dédaignant le ruban qui pend au loquet, avec un beau lembic vivant, élastique et souple !...

« Je mange tout : la mouche verte et le crabe, la sole morte sur le sable, l'orvet vivant qui brille dans l'herbe comme une gourmette d'acier. Je tue la salamandre au bord de la fontaine, pour entendre, quand elle meurt, sa suffocation émouvante. Je carde, du bout des griffes, la peau suintante du crapaud. J'ai sucé le lait de la chatte grise, en la mordant exprès, et celui de la chienne colley, pêle-mêle avec ses petits, ses énormes petits tout laineux.

« Depuis ce jour-là, les tétines de la chienne sont devenues noires. Je suis malingre, malveillant, fétide. Quand je crache de colère : « Khh !... », ma gueule fume, et vous reculez !

« Vous reculez, mais j'avance, dévastateur et sociable.

Pourquoi me cacherais-je ? Je ne suis pas de ces démons pusillanimes, terrés dans la cave, embusqués sous l'auvent du toit, ou grelottants dans le puits. Trois paroles pieuses, une goutte d'eau bénite, et les voilà en déroute. Mais moi ! je vis au grand jour, actif, dormant peu, voleur, macabre et gai.

« L'heure de midi, qui pâlit les yeux des chats, dessine à mon côté, sur la terrasse chaude, une ombre cornue, courte, presque sans pattes. J'ouvre les bras, je me dresse debout et je danse avec elle. Infatigables tous deux, nous joutons de légèreté. Quand je saute, elle s'éloigne, et nous retombons embrassés, pour recommencer plus fort, comme deux noirs papillons qui s'accolent, puis se disjoignent, puis s'accolent...

« Vous riez, sans comprendre. Les arabesques de ma danse, les signes maléfiques que j'écris dans l'air, les hiéroglyphes de ma queue qui se tord en serpent coupé, qu'y pouvez-vous lire ? Vous riez, au lieu de trembler, quand j'écrase sous moi, d'un bond définitif, l'ombre cornue, la démons jumelle que je sens palpiter et se débattre, l'ombre qui grandirait comme un nuage et couvrirait, d'une aile effrayante, cette terrasse, et le pré, et la plaine, et votre maison fragile...

« Ce soir, tandis que le jardin arrosé sent la vanille et la salade fraîche, vous errez, épaulement contre épaulement, heureux de vous taire, d'être seuls, de n'entendre

sur le sable, quand vous passez tous deux, que le bruit d'un seul pas...

« L'un de vous étend le bras vers l'ouest et désigne, au-dessus de la mer, une trace longue, d'un rose obscur, un peu de cendre du soleil éteint...

« L'autre lève la main et montre les étoiles, les arbres, la faible lueur des fleurs pâles qui bordent l'allée... Pauvres gestes humains de possession et d'embrassement !... Immobiles, vous joignez vos doigts pour goûter mieux le délice d'être seuls.

« Seuls ? de quel droit ? Cette heure m'appartient. Rentrez ! La lampe vous attend. Rendez-moi mon domaine, car rien n'est vôtre, ici, dès la nuit close. Rentrez ! Ou bien « poum ! » je jaillis du fourré, comme une longue étincelle, comme une flèche invisible et sifflante.

« Faut-il que je frôle et que j'entrave vos pieds, mou, velu, humide, rampant, méconnaissable ?... Rentrez ! le double feu vert de mes prunelles vous escorte, suspendu entre ciel et terre, éteint ici, rallumé là. Rentrez en murmurant : « Il fait frais » pour excuser le frisson qui desserre vos mains enlacées. Fermez les persiennes, en froissant le lierre du mur et l'aristoloche.

« Je suis le diable, et je vais commencer mes diableries sous la lune montante, parmi l'herbe bleue et les roses violacées. Je conspire contre vous, avec

l'escargot, le hérisson, la hulotte, le sphinx lourd qui blesse la joue comme un caillou.

« Et gardez-vous, si je chante trop haut, cette nuit, de mettre le nez à la fenêtre : vous pourriez mourir soudain de me voir, sur le faite du toit, assis tout noir au centre de la lune !... »

La petite chienne à vendre

Chez moi Le marchand de chiens
entre, tenant à la main une boîte
noire, percée d'un étroit judas grillé.
Il est gros, moustachu ; il sent le vin,
le chenil et le phénol,

LE MARCHAND DE CHIENS. — Bonjour, madame, et la santé ? J'apporte la petite bête que je vous ai parlé dernièrement. Une vraie miniature, vous allez m'en dire des nouvelles !... J'ai bien cru que je ne l'aurais pas, vous savez ! Nous étions à trois dessus. Mais l'éleveur est un cousin de ma femme, et j'en ai fait pour ainsi dire une affaire de famille. Tel que vous me voyez, j'ai voyagé toute la nuit depuis Bruxelles avec ce petit bétail-là. Et quel vilain temps !...

LA PETITE CHIENNE, dans la boîte, pendant que le marchand parle. — Ouvrez-moi ! oh ! ouvrez-moi !... je n'en puis plus... ouvrez-moi !... Depuis des heures et des heures mortelles, je suis dans cette boîte, et

Conte pour les petits enfants des poilus

Au seuil d'un gourbi de terre et de lattes, le soldat veillait. Il était bardé de laine en lambeaux, botté de moquette, casqué de tricot, lourd et massif comme une primitive idole à peine extraite de son bloc. Mais quand il levait la tête vers la lune inexorable, on distinguait la blonde couleur d'une longue barbe de jeune homme, et deux yeux aussi bleus que la nuit.

— Il fait froid, chuchota-t-il, il fait froid.

Non qu'il grelottât, mais il soufflait ces deux mots presque inconsciemment, et s'amusait de son haleine blanche. Il écoutait le silence comme il eût écouté un bruit insolite, le silence récent, inexplicablement purgé de tout tonnerre et de tout éclair de mitraille. Autour de lui, il n'y avait que les fétus, les gravats, moellons en poudre et pierre en cendres, les scories de la bataille qui ne laisse rien de grand derrière elle, que les morts.

Le soldat qui veillait se battit un moment les flancs

de ses deux poings, puis reprit son immobilité. De longs jours de gel, des nuits de bise d'est avaient retiré à la terre sa brune et vivante humidité. Seule, la poussière du froid sans neige couvrait la hutte, la jonchée de bois haché, les houseaux de moquette et les joues fendillées du jeune soldat.

Quelque chose, soudain, bondit et s'arrêta : une mince martre jaune, vêtue de neuf par les mois rigoureux, chassait. Elle s'assit en écureuil, peigna sa queue, se gratta, regarda la lune.

— Psss, psss, appela le soldat.

La martre fit un saut comique, comme si elle eût éclaté de rire avec tout son corps et disparut.

Quittant sa sérénité de pâtre, le soldat se tourna vers l'intérieur de la hutte, y contempla, à la flamme basse d'une lampe, ses biens fragiles : une couverture, des armes et des journaux déployés.

— *Pour nos Poilus*, lut-il. *Les étrennes de nos Poilus. La Noël de nos Poilus*. C'est vrai, c'est demain Noël... Poilus, poilus, hélas, pas assez poilus. Je ne suis qu'un soldat timide, et le sang me fait horreur, et le froid me pétrifie. Si du moins j'avais, comme la martre, un pelage, un vrai... Ce froid me serre la tête, j'ai peur de dormir... Si j'avais, comme la martre, une fourrure à moi, bien implantée dans ma peau...

Il rêvait, à demi couché, raidi, tenté par l'immobilité éternelle :

— Mais quelle toison me réchaufferait, à présent ? Est-ce qu'il n'est pas trop tard ?

Il essaya de se relever, ses jambes n'obéirent pas à son effort.

— C'est la mort, sans doute. Le sommeil de la mort. Un peu de chaleur m'eût sauvé... Si j'avais eu...

— Si tu avais eu quoi ? glapit une coupante petite voix de martre. Une fourrure ? Tu n'as qu'à choisir et à souhaiter.

La martre, assise sur la couverture, s'exprimait avec une assurance pédagogique, en remuant le bout du museau, et jouait en parlant avec la barbe blonde du soldat.

— Elle parle, dit-il en lui-même. Ai-je déjà quitté le monde où les hommes et les bêtes, ennemis et frères, ne se comprennent plus ?

— Tu ne sais donc pas, poursuivit la martre, que cette nuit est une nuit entre toutes les nuits ? Cela, je te le passe encore. Mais comment n'as-tu pas deviné, rien qu'à me voir tout à l'heure, que je suis une martre entre toutes les martres ?... Tu veux, résumons-nous, une fourrure, une fourrure née de toi, vivante avec ta peau, une fourrure pour courir, combattre, dormir au chaud ?

— Au chaud... répéta le soldat. Au chaud... ah ! avoir chaud...

— Retourne-toi, commanda la martre. Et choisis.

Un poulain bourru, tout pétaradant, arrivait on ne sait d'où, sur ses muets sabots non ferrés. Il montra ses dents plates dans un sourire anglais et hennit au soldat :

— Tu veux une peau ? Prends ma peau, ma bonne peau. C'est solide, un peu raide, inusable, c'est une peau...

— Qui ne vaut pas la mienne, bêla une chèvre grise. Pauvre homme, né tout nu, prends ma peau de chèvre, au lieu d'écouter ce poulain mal peigné. N'est-ce pas ?

Elle loucha d'une manière assez démoniaque, et brouta, comme par mégarde, la *Semaine catholique* qui enveloppait une poignée de tabac.

— Il y a mieux, cria en fausset, de loin, l'ours laineux qui passait, au gré d'un flot clapotant, assis mollement sur un petit iceberg confortable. Je ne dis rien de plus : il y a mieux.

Le flot s'éloignait, et l'ours voguant comme un nuage énorme. Avant que le soldat eût pu répondre, une bête douce et sombre frôla sa jambe, et il se pencha vers une loutre de rivière, qui apportait avec elle l'odeur de la menthe des marais, du jonc fleuri et des roseaux. Elle se dressa debout, pour montrer mieux le velours ruisselant de sa robe, les perles de glace pendues à ses raides moustaches, et dit,

légèrement enrouée par le brouillard des étangs :

— Tu me vois, toute mouillée, toute brodée de glace ? Touche-moi, et tu vas sentir, peu à peu ma chaleur monter vers ta main, ma bonne chaleur égale, la chaleur de mon sang de loutre, bien défendu contre l'eau, la bise, le ruisseau qui charrie les glaçons... Tu la veux, dis, ma belle peau ?

Elle parlait encore, que sa voix fut couverte par les grattements, les reniflements, les bavardages étouffés d'une foule quadrupède, dont les dos multicolores moutonnaient sous la lune jusqu'aux collines d'argent, jusqu'au nuage en fuseau couché sous les plus basses étoiles :

— Et nous, et nous, nous les mille et mille lapins bleus, lapins noirs, lapins blancs et roux, nous les lapins sans malice, bien vêtus et mal coiffés ? Veux-tu, rude lapin, la fourrure d'un brave lapin ?

Ayant dit, tous à la fois, ils se turent, tous à la fois, par humilité devant celle qui approchait. Et le soldat ébloui crut que la lune elle-même lui rendait visite, lorsque la Chatte Blanche se posa, comme descend un flocon, sur sa couverture. Elle vibrait toute d'un ronron cristallin, et dans son poil se jouait le vague et pâle arc-en-ciel qu'emprisonnent les aigrettes de verre filé. Elle chanta comme une viole, en peu de mots, rythmés par de savants silences :

— La neige... le cygne... le nuage ourlé d'argent...

la graine du chardon, voguant sur un souffle... la colombe et l'hermine, et le col de ta bien-aimée sous un ruban de velours noir... tout est moins blanc que moi. Je suis belle, dis ?

— Oh ! belle... murmura le soldat. Il lui parlait bas, et plein de crainte, comme à une femme.

Elle arrêta sur lui ses yeux verts qui ne clignaient pas, et il eut envie de toucher du doigt ses petites narines roses et régulières.

— Passe la main sur mon dos, poursuivit la Chatte. Un feu crépitant suit ta paume, — ainsi l'eau phosphorescente dessine les pas du promeneur, la nuit, sur une plage mouillée. Veux-tu que je roue comme un paon, non de plumes, mais d'étincelles ? Prends, pour ton plaisir, pour ton repos, prends, pour garder la vie de tes membres, prends, — car la nuit va finir, avec le charme — prends la robe de la Chatte Blanche...

Il souhaita la robe, et la Chatte elle-même, qu'il voulut princesse dans sa hutte, mais ses bras refermés n'étreignirent qu'une toison blanche, vide, chaude encore d'une présence miraculeuse...

Un coup de feu, sec et clair, éveilla le soldat endormi, qui reçut entre ses paupières étonnées le premier rayon horizontal et rouge de l'aurore d'hiver. Sur sa poitrine, sur ses joues, à la place de sa barbe blonde, une toison sans tache, micacée, une prodigieuse fourrure, la fourrure...

— Mais oui, se dit-il, *ma* fourrure. Celle que la Chatte Blanche m'a donnée.

Une salve plus proche le mit debout, la main sur son fusil. Fidèle encore à ses songes, fier de son pelage sans pareil, il se jeta dehors. Mais au premier pas il vit s'envoler, en duvet voltigeant, la neige qui, pendant les heures de la nuit, avait chu dans sa hutte mal close et couvert sa barbe.

— De la neige, seulement de la neige... murmura-t-il.

Et pourtant son jeune sang battait encore, magiquement réchauffé, comme bat le sang généreux des bêtes bien vêtues. Le canon, après la fusillade, recommença de compter les secondes d'une nouvelle journée de bataille, et le soldat, inconsciemment, enfla sa poitrine et ferma ses poings lourds, en soufflant comme l'ours. Un de ses compagnons, surgis de tous les souterrains de la plaine, tomba, et le soldat grinça des dents, avec un féroce sourire, comme la martre. Il prit son arme, s'élança d'un bond félin et sûr, et courut. Il avait si chaud qu'il eût voulu jeter, en courant, tous ses vêtements de laine misérable. Il courait, délivré de toute crainte, il courait, portant sur lui le cadeau de la nuit merveilleuse, sa nouvelle et sauvage bravoure, apportée par les bêtes de Noël.

DANS LA FOULE ⁽¹⁾

La revue

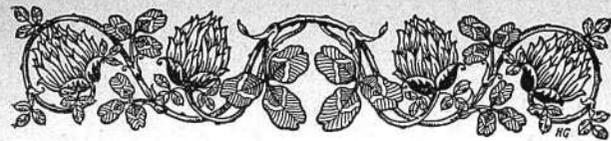
24 avril 1914

Je n'avais jamais vu cela. Je ne puis rapprocher ce spectacle d'aucun souvenir, d'aucune image déjà connue et enregistrée. La fourmilière ?... Non ; ni les vagues sans nombre... Je n'ai rien vu d'aussi inquiétant, qui occupe aussi totalement l'esprit que l'apparition, sur la plaine, là-bas, très loin, des premiers régiments, en marche sur nous. Il n'y a rien qui puisse inspirer une crainte aussi saine, aussi avouable, que la progression de ces parallélogrammes conscients, au mouvement insensible et sûr, sombres, ras au loin comme l'herbe, grandissants, soulignés d'une plinthe rouge — l'infanterie — barrés d'une frise d'argent fourbi — les cuirassiers...

J'ai de mauvais yeux, point de lorgnette — aussi le spectacle est-il plus beau encore pour moi. Je ne

(1) Edité par Les Editions G. Crès et Cie.

Colette, Dans la Forêt, 1918



RÉVEILLONS

28 Décembre 1911.

Il doit bien être quatre heures, quatre heures et demie... Je ne sais pas, je dis cela d'après l'état des fleurs et des femmes, sur les tables... Les fleurs sont à demi mortes, sans odeur, molles et tièdes au toucher. Les femmes, bien vivantes, n'enlaidiront pas avant le jour : un bon « fond de teint » assure à presque toutes, pour la nuit entière, ce rose lumineux, un peu fiévreux, de certains hortensias. Quelques-unes ont bu, et pâlisent ; quelques autres, trop embrassées,

montrent un bout de nez frotté, rouge, au milieu de leur figure poudrée...

Le bruit est insoutenable. C'est contre lui que je me défends, machinalement, en serrant les mâchoires et en fermant les yeux. Un « joyeux réveillon » ne saurait se priver de crécelles, de tambourins, de trompes, de sifflets et de sirènes... Oui, je pense qu'il est bien quatre heures et demie — les plastrons des hommes sont si froissés... On ne mange plus ; on boit encore un peu, parce qu'on crie. Mais vous ne trouveriez pas, dans cette longue salle embrasée, parmi les deux cents soupeuses, une femme authentiquement ivre. En regardant bien, je découvrirais peut-être un calme pochard, bien rempli, et qui ne demande rien à personne...

L'air est bleu de fumée et de poussière, on suffoque de sécheresse : beaucoup de femmes tousent sans s'en apercevoir... Là-bas, au fond de la salle, un remous d'aigrettes, de « paradis »

balancés, de paillettes, signale une petite bagarre, dont les cris et les rires ne percent pas le vacarme général... Je subis les clameurs, les crécelles et les musiques avec un sentiment presque agréable de fatigue et d'impuissance, comme au bord de la mer, par un jour de grand vent... Un coup de trompe dans l'oreille, ou le chatouillement d'un balai de serpentins m'arrachent une grimace défensive, ou bien je m'éveille et je crie, par contagion, avec les autres...

Il doit être tard... Les hommes restent assez calmes, sans doute parce que les femmes s'exaspèrent. J'en vois qui trépignent sur place, debout entre les tables serrées. Il y en a, assises, qui balancent la tête et les épaules, comme des bêtes à l'attache. La plupart étouffent un peu dans leurs robes étroites et imitent avec les coudes, pour se rafraîchir, un gauche battement d'ailes...

Tout près de moi, une jeune diablesse blonde, infatigablement, improvise des danses de bras,

de torse et de croupe. Malgré sa tunique craquée, qui laisse voir, au creux du dos, un peu de peau et de linge fin, elle n'est pas impudique, parce qu'elle sourit d'un air absorbé et semble obéir à une musique intérieure. Elle vient de s'asseoir enfin, toute humide de sueur, et sa robe changeante sent l'ombrelle de soie mouillée. Ses amis l'applaudissent ; elle penche son frais museau et commence à rire, de même qu'elle a dansé, pour elle-même, pour elle seule, d'un air entendu et mystérieux qui la sépare de nous...

On étouffe. Il pleut des chapeaux de papier gaufré, des pelures de mandarines et des serpents. Le bruit augmente. Point de colloque possible, même hurlé ; le charivari, monotone, manque de précision, de vedettes et de gaieté : il faudrait ici un « conducteur de réveillon » dûment appointé. L'excès même des lumières, en haut, en bas, en guirlandes, en chambranles, nous abrutit plus qu'il ne nous égaye...

Une des heureuses, tenez, c'est cette grosse mémère, là... Elle a fini d'être jolie, elle a envoyé au diable les corsets à la mode, et son turban à la Mme de Staël lui va comme un anneau dans le nez... Et comme elle s'essuie bien la figure avec sa serviette !...

Pour ménager, au milieu de la salle, une place aux danseurs, on nous refoule encore contre la fenêtre, et les soupeuses, debout à présent, se font, pour les hommes, familières à la façon des sauvagesses, offrant la nuque, l'épaule nue ; elles ont une manière barbare de toiser l'inconnu, de se plaquer au mur pour y attendre l'hommage, ou l'outrage...

Debout aussi, prise entre la table et la fenêtre, je vide à petites gorgées un reste de champagne tiède. De temps en temps, je presse contre ma joue échauffée une poignée de fleurs qui ont traîné sur la nappe parmi les cendres de cigares, et qui sentent le tabac froid... Quelqu'un se démente, là-bas, dans la petite arène centrale : je

vois bondir, par-dessus les panaches et les chapeaux de papier, une jeune tête de danseur aux cheveux lisses, aux joues frottées de rose...

Il me semble que je n'aurai jamais le courage de m'en aller d'ici. Il me semble que rien ne suffit à mouiller ma gorge sèche. J'étouffe... A tâtons, sous le rideau, ma main trouve et tourne l'espagnolette de la fenêtre : une bouffée verticale d'air neuf, humide, s'avance comme une lame, portant l'odeur de la nuit, du buis, des sapins mouillés : un jardin sommeille là, sous la pluie. En collant mon front contre la vitre noire, je distingue des lauriers luisants, des pins argentés en quenouilles, et plus loin, le balancement obscur d'un bosquet nu.

Comme cette image nocturne m'est soudain familière ! Est-ce le vin et la fatigue qui inventent pour moi, à droite, à gauche, dans ce jardinet presque invisible, la terrasse inclinée et le peron branlant ? C'est ainsi, le front aux vitres, que je cherchais autrefois à surprendre, pendant

la nuit de Noël, un jardin endormi sous sa neige bleuâtre, ou sous la pluie, ou tout blanc de gel sous les étoiles...

Je ne bouge pas, de peur de dissoudre, derrière moi, le mirage provincial qui monte de mon passé : un salon fané, où la pendule de marbre blanc marque minuit, entre deux bouquets de houx. Sur la grande table, on a simplement poussé un peu de côté les livres à tranche d'or, le jeu de jacquet et la boîte de dominos, pour faire place au gâteau arrosé de rhum et au vieux frontignan décoloré...

Il y a aussi le thé de Chine, qu'on me permet cette nuit-là, qui me tient éveillée et le cœur battant vite, jusqu'au jour. Il y a encore la chatte aux trois couleurs, affairée, miaulant de gourmandise, et que la jolie voix de ma mère appelle d'un long cri musical :

— Minne !

Il y a, par terre, un, deux, trois chiens couchés, qu'on écrase un peu, comme des tapis. Il

y a, partout, le chaud désordre d'une maison heureuse, livrée aux enfants et aux bêtes tendres...

Si je me retourne, reverrai-je — le temps d'un regard, le temps d'un battement de mes cils humides — reverrai-je tout cela ?... Une main touche mon épaule, mais je ne veux pas me retourner... Et cela ne fait rien que quelqu'un me crie dans l'oreille, avec des rires :

— A quoi qu'tu penses d'ouvrir cette fenêtre pour attraper la crève ? Viens, on se trotte !

... Cela ne fait rien du tout, puisque j'entends tout de même, comme autrefois, la jeune voix maternelle :

— Beauté !... mon soleil rayonnant !... Mon bijou tout en or ! Il est tard, va vite dormir...



LES "BELLES ÉCOUTEUSES"

Cob He , Dans la Foule, 1918
[la bande à Bonnot]



DANS LA FOULE

Après l'affaire de la rue Ordener.

2 Mai 1912.

...Il y a quelque chose là-bas... C'est plus loin que la foule, arrêtée par un barrage d'agents et de gardes de Paris, et qui se répand en ruisseaux inégaux sur les bas-côtés de la route, qui stagne en longues flaques noires... C'est derrière la poussière siliceuse et lourde qui vole comme l'écume des vagues... Il y a quelque chose là-bas, à droite de la grande route, quelque chose que tout le monde regarde et que personne ne voit...

Je viens d'arriver. J'ai déployé tour à tour, pour me pousser au premier rang, la brutalité d'une acheteuse de grands magasins aux jours de solde et la gentillesse flagorneuse des créatures faibles : « Monsieur, laissez-moi passer... Oh ! monsieur, on m'étouffe... Monsieur, vous qui avez la chance d'être si grand... » On m'a laissée parvenir au premier rang parce qu'il n'y a presque pas de femmes dans cette foule. Je touche les épaules bleues d'un agent — un des piliers du barrage — et je prétends encore aller plus loin : « Monsieur l'agent... »

— On ne passe pas !

— Mais ceux-là qui courent, tenez, vous les laissez bien passer !

— Ceux-là, c'est ces messieurs de la presse. Et puis c'est des hommes. Même si vous seriez de la presse, tout ce qui porte une jupe doit rester ici tranquille.

— Voulez-vous mon pantalon, madame ? suggère une voix faubourienne.

On rit très haut. Je me tais. Je regarde la route, barrée de tourbillons intermittents. Je vise, comme tout le monde, un point presque invisible derrière la poussière et le rideau d'arbres : une bicoque grise, l'angle de son toit posé de biais... Je piétine sur place, en proie à une agitation badaude :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'on a déjà fait ? Où sont-ils ?

L'agent, tourné vers la route, ne me répond plus, ma voisine, une personne en cheveux, qui abrite un bambin sous chaque bras, me toise. Je me fais très douce :

— Dites, madame, ils sont là-bas ?

— Les bandits ? Mais bien sûr, madame. Dans cette maison, à droite.

L'intonation signifie clairement : « D'où sortez-vous ? Tout le monde sait ça ! » Un gros

gars tranquille, contre mon dos, me renseigne :

— *Ils* sont là-dedans. Alors, crainte qu'*ils* réchappent encore, on va *les* faire sauter à la dynamite...

— Les faire sauter ? Ah ! là là ! Je paye dix qu'ils se trottent et qu'ils laissent Lépine en carafe !

Cette réplique sportive émane d'un jeune homme pâle et désabusé, qui témoigne par ailleurs d'une activité continue : il s'appuie sournoisement contre ses voisins, il me presse avec une fausse maladresse. Je gage qu'à la première occasion il va foncer tête baissée sous le bras de l'agent et filer sur la route vide...

Ils sont là-bas... On va *les* dynamiter... L'exécrable esprit spectateur s'empare de moi, celui qui mène les femmes aux courses de taureaux, aux combats de boxe et jusqu'aux pieds de la guillotine — l'esprit de curiosité qui supplée si parfaitement au réel courage... Je piétine, je

plie le front pour me garer des rafales de poussière...

— Mais, madame, si vous croyez que c'est commode d'y voir quelque chose à côté de quelqu'un qui remue autant que vous !

C'est ma sévère voisine, la mère de famille. Je grommelle et elle me reprend vertement :

— C'est vrai, ça ! Ça ne serait pas la peine qu'on soye là depuis neuf heures ce matin pour que vous vous mettiez devant moi au dernier moment ! Une place gardée, c'est une place gardée. D'abord quand on a un si grand chapeau, on l'ôte !

Elle défend son « fauteuil d'orchestre » avec une autorité qui cherche — et trouve — l'approbation générale. J'entends derrière moi des cris rythmés de : « Chapeau ! Chapeau ! », des plaisanteries qui datent des revues de l'année dernière, mais qui prennent ici une étrange saveur quand on songe à ce qui se passe là-bas...

Soudain le vent jette sur nous, avec la poussière qui craque sous les dents, l'odeur connue, l'odeur saisissante de l'incendie : là-bas, ce n'est plus de la poussière qui aveugle la route, mais l'azur gris d'une fumée violentée par le vent... Les cris, derrière moi, montent comme des flammes :

— *Ils y sont ! Ils y sont !... Entendez-vous ? J'ai entendu le coup ! La maison a sauté !... Non, c'est les coups de fusils !... Ils se sauvent, ils se sauvent !...*

Personne n'a rien vu, rien entendu ; mais cette foule nerveuse qui me serre de tous côtés invente, inconsciemment, peut-être télépathiquement, tout ce qui se passe là-bas. Une poussée préparée, irrésistible, rompt le barrage et me porte en avant ; je cours pour n'être pas écrasée ; je cours en même temps que ma voisine et ses deux enfants agiles. Le jeune homme sportif et désabusé m'écarte d'un rude coup d'épaule, mille

autres viennent derrière. Nous courons, avec un bruit de troupeau, vers le but plus que jamais invisible, *là-bas...*

Un arrêt brusque, puis un reflux me renversent à demi. Agenouillée, je me suspends à deux bras solides qui me secouent rageusement d'abord, puis me halent ; je n'ai pas le temps de remercier :

— *Où sont-ils ? Où sont-ils ?..*

Une ouvrière chétive, en tablier noir, halète :

— *Ils sont sauvés ! Ils courent dans les champs ! Le monde court après eux !*

Elle ne peut pas le savoir, elle n'a rien vu. Elle crie, elle raconte tout haut ce qu'elle imagine... La cohue nous reprend toutes deux, nous soulève ; je m'abrite un instant contre un homme très grand, qui se laisse balloter et rouler froidement, ses deux bras levés soutenant en l'air un appareil photographique qu'il fait fonctionner sans relâche, au jugé...

La poussière, la fumée suffoquent... Pendant que le vent déplace le nuage qui nous couvre, je m'aperçois que je suis tout près de la bicoque défoncée qui craque et flambe ; mais tout de suite la foule m'emporte et je lutte pour qu'elle ne m'écrase point... On crie confusément ; les voix sont rauques et enrouées comme celles des gens qui sanglotent. Une clameur se précise, s'étend et régularise le tumulte : « A mort ! A mort ! » Je respire, grâce à une trouée...

— A mort ! A mort !

De nouveau me voici poussée, meurtrie, aculée contre l'arrière d'une automobile qu'on ouvre pour y hisser *quelque chose* de lourd, de long, d'inerte...

Aucun de ceux qui crient près de moi, autour de moi, ne distingue ce qui se passe ; mais ils crient par contagion, par imitation, puis-je dire par bienséance ?...

— A mort ! A mort !

Ce carrier blond aboie, mécaniquement, les yeux fixes ; un Méridional dodu grasseye « A mort ! » sur le ton dont il dirait « Mais parfaitement ! » ou bien *bis !* au café-concert. J'admire, stupéfaite, deux midinettes, aussi gaies qu'à la foire de Neuilly, qui se tiennent par le bras, plient sous les bourrades, se laissent secouer et s'arrêtent de glapir : « A mort ! A mort ! » pour éclater de rire...

Entre les têtes, entre les épaules mouvantes, la mesure m'apparaît, enlacée de flammes... Un homme se penche à une fenêtre éventrée et jette en bas un matelas, des draps trempés d'un sang si abondant et si rose dans le plein jour de midi qu'il me semble artificiel...

— A mort !

Comme les cris, ici, s'échauffent et s'enragent !... Je sens la voiture frémir, démarrer lentement. Il me faut derechef courir si je ne veux pas tomber sous les pieds de ceux qui la suivent...

Son passage semble aimer et entraîner la foule entière...

Enfin je puis ralentir ma course, m'arrêter. L'automobile et son escorte hurlante s'éloignent comme un noir orage. Déjà la route blanche, du côté de Paris, se couvre d'une multitude volubile, encore à demi ignorante de ce qu'elle enveloppa. Désagrégée de sa masse, je demeure un long instant devant le bouquet de flammes nourries de bois sec, magnifiques et joyeuses, variées par le vent vif. C'est là qu'ils gitaient..

Grain de foule opprimé et aveugle tout à l'heure, je redeviens lucide. Je m'en vais à mon tour vers Paris, pour y savoir à quel drame je viens d'assister...



LA BANDE

voir courir, en dessous de nous, pendus au guide-
 rope traînant, deux braves chasseurs rondelets,
 couleur de sillon, si essoufflés et si risibles... Nous
 les distançons vite et je me contracte toute à voir
 accourir sur nous, plantés droit en haut d'un champ
 incliné, deux noyers vénérables, qui ne céderont pas
 comme de simples fils de télégraphe... Mais le pilote
 est là ! D'une main magistrale et rude, il nous sauve
 la vie, en tirant la corde de déchirure : un choc,
 et la nacelle, comme un panier qu'on retourne, nous
 répand sur l'herbe sèche d'un champ tondu, pêle-
 mêle avec le statorope, le baromètre, les derniers
 sacs de lest, les fioles de vin, les pêches et, hélas !
 les chocolats à la crème...

Guère de peur, et point de mal. Tout l'intérêt
 va au ballon qui gît, flasque, à la belle bulle crevée
 que chacun de ses atterrissages barbares tue, qui
 palpite encore et que chaque sursaut vide un peu
 plus de sa force agonisante...

Impressions de foule
 (Un match de Carpentier)

30 mai 1912

... La lumière, d'un blanc vert, tombe d'une
 source unique, centrale, suspendue à la coupole
 du cirque. Elle s'abat, terrible, sur le ring et sur la
 salle ronde ; elle repousse et dévore les ombres
 si sauvagement qu'en la subissant on ne songe pas
 à un secours, mais à une catastrophe. Il me faut
 quelques minutes pour habituer mes yeux faibles
 à ce resplendissement désolé, et plus longtemps
 pour que s'éteigne, autour des têtes, au long des
 balcons et des cordes du ring, le halo que crée l'excès
 de lumière et qui vibre, magiquement violet.

Le cirque est plein du murmure marin qui monte
 des foules massives, et celle-ci compte autant de
 têtes qu'une ville entière. Ce murmure des foules
 calmes, qui s'enfle et s'apaise, et ne se tait jamais,
 je l'écoute avec soin, de la loge haut juchée que je
 partage avec quelques « tourneurs » de cinémato-

graphes ; je l'écoute en me penchant, comme si je voulais découvrir ses sources mouvantes, insaisissables comme les moires d'un champ de seigle où court le vent... Au-dessus de moi, la foule a envahi les galeries, elle semble s'accrocher aux murs et épouser paradoxalement la courbe de la coupole, comme l'essaim se colle sous le calot de paille de la ruche...

Les visages, que je commence à détailler, pâtiennent de l'intense et verte lumière. Sous ce flamboiement d'astre triste, le teint des hommes tourne au brun de bile ou s'éclaire d'une pâleur épouvantée. Les femmes, maquillées, se colorent de mauve-fuchsia — un cou, soigneusement enduit de blanc liquide, brille comme un fût de marbre bleuâtre... Une robe rouge, dans une loge, une autre violet cru, une autre, émeraude, requièrent l'œil parmi le noir des fracs, et l'obsèdent : elles sont là, acides, importantes, comme des signaux aveuglants sur une piste sombre...

Tout là-bas, tout en bas, au centre d'un carré blafard, fermé de cordes tendues, deux petits hommes nus subissent les dures fantaisies de l'illumination morne. L'un paraît tout jaune, plus foncé que ses cheveux blonds. L'autre, de la nuque aux chevilles, est d'un rose vivant et bistré.

Pour mes médiocres yeux, c'est un amusement que de les voir si mal, simplifiés, légers — l'air de

jouer, avec leurs gros gants, en chats qui roulent des pelotes... Mais, ensuite, j'isole, dans le médaillon rond de la lorgnette, un groupe athlétique et si proche maintenant que je distingue le grain des joues rasées, les raies fines qui divisent les cheveux lisses, et l'étoile de sang frais qui décore l'un des champions — le blond, le plus jeune — au front, entre les yeux, juste à la place où la Belle Ferronnière attachait une pierre précieuse. Ce joyau rouge ne dépare pas la jeune figure du boxeur, encore intacte, car le match vient de commencer ; la bouche fraîche et fermée, qui discipline son souffle, ne porte point de meurtrissure, non plus que la face prudente, courte, un peu doguine, du champion américain.

Je ne m'applique pas à compter les coups qu'ils échangent. Cette chorégraphie redoutable, qui les lance d'une corde à l'autre, je laisse un aréopage l'évaluer en points et en chiffres. Ma place est dans cette foule passionnée, assez ignorante pour retenir d'un « oh ! » angoissé à chaque claqué, bruyante et inoffensive, du gant contre le gant, assez sensible pour s'émouvoir d'une maternité patriotique pour son champion, pour le petit Français blond, et haleter selon qu'il s'essouffle.

Ma place est bonne, parmi les tourneurs de « ciné » dont la main moule d'un mouvement invariable, comme animée d'une force autonome, parmi ces

parieurs congestionnés dont l'anxiété se dépense en cris soudains, en exclamations incompréhensibles, en hurlements anglais — près de ce jeune homme muet, nerveux, qui vient de m'empoigner le bras inconsciemment parce que le boxeur blond est tombé sur les genoux... mais il se relève, et la main qui meurtrissait mon bras se desserre, glisse et va, sans que le jeune homme muet ait tourné les yeux vers moi...

...Les minutes, strictement mesurées, de pause et de combat, se succèdent. Des fusées de cris et de sifflets, qui menacent le champion étranger, m'annoncent, sans me l'expliquer, un coup discutable... Le son du gong tantôt livre, inertes, volontairement évanouis, les deux adversaires aux mains de leurs soigneurs, tantôt les ressuscite, mouillés de sueur et d'eau, moins blancs, moins jeunes que tout à l'heure... N'y a-t-il pas, dans l'œil agrandi du Français blond, une fixité tragique et peut-être désespérée ? Non, il a toujours sa rapidité qui déjoue et devance la pensée, qui arrache à la foule des exclamations ravies et déconcertées, comme certaines ruses infailibles des animaux véloces... Non, il élargit toujours et bombe son dos étonnant, qui semble le protéger tout entier comme un bouclier de muscles... Mais aussi son rival froid, puissant, est toujours debout.

Je n'entends presque pas le choc mat des poings formidables, mais ils écrivent leur poids sur la chair nue, et tel coup muet, dont je n'ai perçu que le départ rapide, épanouit une large fleur sanguine sur une épaule, sur un sein, ou gonfle une joue couleur de brugnion blet...

Pendant les pauses, le bruit de la foule grandit. On dirait que — presque silencieuse pendant les reprises, au cri ou à l'applaudissement près — elle s'accorde, à l'exemple des combattants, de brèves détentes, des récréations hâtives ; au coup de gong, elle se tait, bridant son émotion, et l'aile des éventails même s'immobilise aux mains des femmes...

C'est alors qu'il faut observer, sous les grands chapeaux, sous les turbans de perles, les changeants visages féminins ! Est-ce pour le jeune champion blond, ou pour l'argent du pari, ou dans l'espoir d'un mortel *knock out* qu'elles se passionnent ? L'issue du combat est proche, et l'angoisse de ces dernières minutes frémit sur les paupières soulignées de bleu, sur les lèvres assombries de fard... A qui celle-ci montra-t-elle jamais ce masque figé, bouche ouverte et mâchoire tombée, ces yeux béants, ce visage quasi mort à force d'attention... Une autre se contracte toute en une grimace amère ; une autre encore compte les coups par autant de tics mala-

difs... Un vieillissement subit les châtie et leur inflige les visages qu'elles retrouveront seulement l'hiver prochain, autour des tables vertes de Monte-Carlo.

Fièvre du jeu, sadisme qui s'ignore, excitation sportive — il y a aussi de tout cela, certes, sur les physionomies masculines ; mais une autre émotion fait de beaucoup d'hommes, ici, autant de champions immobiles, enchaînés à leur stalle, anxieux — car le boxeur français faiblit — sévères — car ils le glorifiaient comme une œuvre de leur pays — et tendres — car leur plus noble orgueil, leur fierté la plus désintéressée tient à sa victoire. Il est leur délégué, leur incarnation florissante, leur espoir... Va-t-il périr ?

... Le vingtième et dernier *round* jette l'un sur l'autre, chancelants, les deux adversaires. Comme à bout d'équilibre, la foule, debout derrière moi, ondule en rangs rompus ; devant moi, des bras, des têtes se lèvent irrésistiblement... Un grondement singulier vient de naître, si profond qu'il semble sourdre de l'édifice même — prélude d'une clameur folle ; je m'aide à grand'peine de la lorgnette pour voir, sur le ring blafard, la mêlée de deux corps trébuchants, les poings gantés du Français blond qui frappent et refrappent, non plus avec la sûreté impérieuse de tout à l'heure, mais avec un redoublement aveugle, fourbu, comme puéril...

Puis plus rien — que des cris. Des cris souverains, délivrés, triomphants, parfois fondus dans le tonnerre des battements de mains, puis qui reprennent, dominés par une aiguë et sauvage voix de femme ; des cris qui s'unissent un instant pour clamer trois syllabes rythmées : le nom du vainqueur... Des cris qui gagnent comme une flamme courante, auxquels je réponds malgré moi...

Sur le ring envahi, il n'y a plus de boxeurs. Où donc le groupe herculéen et le vainqueur laborieux de cette soirée ? Sur le ring, il y a, porté et promené en rond sur des épaules, un grand enfant blond, enveloppé dans un peignoir de bain ; il a les joues et la bouche enflées comme s'il venait de pleurer beaucoup ; il tient d'une main un petit bouquet de roses et l'agite vers la foule fanatique, d'un geste tremblant et vague, avec un sourire tout plein de faiblesse convalescente...

Colette journaliste, Seuil, 2010.

COLETTE JOURNALISTE

« Nous ne faisons que commencer. Car nous envoyons aussi, tant que nous trouvons de l'argent et des gîtes, les mères qui allaitent ou qui ont des enfants trop petits. »

« Tous les dons envoyés à *L'Éclair* seront distribués en oxygène et transformés en beaux globules rouges. Les lecteurs et abonnés de *L'Éclair* peuvent être tranquilles. »

Ces notes, toutes chaudes d'amour, d'envie de servir et de donner la vie, Mme le docteur Mulon me priait d'habiller de littérature leur lumineuse nudité, qu'elle estimait « peu convenable ». J'ai comme une idée que nos lecteurs les trouveront « convenables », et qu'ils ajouteront même un adjectif de plus.

Seins

La Vie parisienne, 3 août 1918

AUX ENVIRONS DE PARIS, sur une terrasse longue, sous un « couvert » de tilleul qu'eût envié le mail d'une vieille ville de province, quatre jeunes femmes se reposaient, après le déjeuner. Deux artistes lyriques, une bleue et une rose ; l'amie d'un financier, blanche, et une danseuse, couleur de route brûlée dans une robe de shantung kaki.

Elles avaient parlé guerre, citations, Américains, bombardements, récoltes, conserves de fraises et farine de riz, d'abord ; puis théâtre, naturellement, et eaux thermales dont le soufre éclaircit la voix, et plages inabordables... Le chapitre des toilettes fut vivement expédié : un bref hommage au costume en tricot, à la laine grattée et au bas de fil blanc conduisit la chanteuse rose à dire :

« La mode est bien plus agréable depuis la suppression des tailles serrées !

– Moi, je ne peux rien supporter en fait de corset, dit la bleue ; tout au plus une ceinture...

– Une ceinture ! C'est encore trop pour moi... Je ne veux rien qui me gêne ! »

La chanteuse rose se pencha en avant pour attester la liberté de son corps, et découvrit, dans un corsage ouvert en pointe, la plus

belle gorge, lourde et fraîche à la fois, une gorge à n'accepter en effet nulle contrainte. Elle vit nos regards, se redressa vite, rougit sous sa poudre et murmura, les mains sur sa poitrine :

« Oh ! que c'est ennuyeux !... Je ne sais qu'en faire... »

– Et moi, et moi ! s'écria la danseuse kaki. Croyez-vous que ce soit commode, des seins, pour danser ?

– À qui le dites-vous ! renchérit la chanteuse bleue. Moi, j'ai tout essayé. J'ai consulté des médecins, j'ai fait tous les instituts de beauté. J'en suis au même point, vous voyez ! »

Et elle frappait, comme pour les punir, les fruits qui enflaient juste assez, et point trop, sa tunique bleue.

« Ah ! oui, gémit la dame blanche, ce que la vie serait belle si on n'avait pas ça... Allez donc suivre la mode, avec ça... La mode n'en finit pas de demander des femmes sans avantages. Les robes, on les coupe sans devant ni derrière. Je me demande comment font les mannequins. Il y a un mannequin, chez Pears... »

– Oui, oui, nous la connaissons : c'est Fernande ! Elle n'en a pas, mais pas ! Mon mari en a plus qu'elle. Elle est merveilleuse ! Ce qu'elle a de la chance !...

– On m'avait bien parlé d'une recette, soupira la chanteuse rose. Vous prenez un bon kilo de camphre, vous l'écrasez en poudre tout le long d'une petite nappe pliée en huit, de manière que ça fasse une bande haute comme trois mains, et...

– Je la connais, cette recette-là, interrompit la danseuse désabusée. Avant que le camphre vous ait fait passer les seins, vous mourez asphyxiée. Ah ! mon Dieu... Comme si une danseuse avait besoin de seins ! Vous savez que je connais une personne qui a offert deux cent mille francs à un chirurgien s'il voulait l'amputer des seins ?

– Eh bien ? Eh bien ?

– Eh bien ! il a refusé. Et il a dit que si elle insistait il la ferait enfermer comme folle.

– Naturellement. Les hommes en parlent à leur aise.

– C'est comme le persil haché, reprit la danseuse kaki. J'en ai usé pour soixante-quinze francs, de persil, moi qui vous parle. C'est comme les feuilles de laurier et l'infusion de ciguë. Tout ça... »

Elle se leva, et son gracieux corps, durci, affiné par une gymnastique quotidienne, montra sous sa robe des jambes nobles, des genoux effacés, des reins creux et cabrés... Mais ce ne fut qu'un moment : elle se souvint aussitôt qu'il faut, sous la robe-chemise ou le sarreau à l'enfant, un dos rond, le séant rentré, le ventre offert, et une veulerie d'attitude qui ravale et descend et escamote les coupables, – les seins.

Cela est étrange. Comme elle est tenace, l'aberration qui autorise depuis quelques années la femme à paraître enceinte – même si elle l'est, – mais non à sembler mamelue... J'assistais, il y a un mois, aux concours du Conservatoire, où les niaiseries de la mode vont jusqu'à fausser un style et la composition de certains personnages. Froufrou¹ a le buste découvert, Francillon² marche en roulant les épaules. Des reines de tragédie ou d'opéra, respectueuses de la mode plus que de la tradition, laissent pendre leurs bras en tendant le cou comme les sultanes désossées de quelque couturier. Où donc est l'insolence corporelle des soubrettes, où leur port de tête impertinent, bien d'aplomb sur les épaules, où leur cambrure « agaçante » et leur corsage en corbeille ?

Seins de la femme, vous qui fûtes jadis chantés, baignés d'essences et de lait, moulés en « coupes arrondies et ombiliquées »,

Seins élastiques et légers,
Seins de la belle sans rivale³...

Vous que l'on égala à la pomme vermeille, à la pêche de velours, à l'astre, n'avez-vous connu tant de juste gloire que pour qu'un petit aréopage imbécile de tailleurs d'étoffes vous supprime, et qu'une sottise, riche d'un trésor dont elle n'est point digne, parle de vous faire « passer » comme une maladie !...

1. *Froufrou* (1869), pièce de Meilhac et Halévy.

2. *Francillon* (1887), pièce en trois actes d'Alexandre Dumas fils.

3. Deux vers de Catulle Mendès que Colette, décidément, apprécie beaucoup puisqu'elle les cite également dans *L'Étoile Vesper*, dans le passage consacré au graphologue André Lecerf et dans *Belles Saisons* (texte « Esthétiques »).

Col He , Chéri, 1920

« LÉA ! Donne-le-moi, ton collier de perles ! Tu m'entends, Léa ? Donne-moi ton collier ! »

Aucune réponse ne vint du grand lit de fer forgé et de cuivre ciselé, qui brillait dans l'ombre comme une armure.

« Pourquoi ne me le donnerais-tu pas, ton collier ? Il me va aussi bien qu'à toi, et même mieux ! »

Au claquement du fermoir, les dentelles du lit s'agitèrent, deux bras nus, magnifiques, fins au poignet, élevèrent deux belles mains paresseuses.

« Laisse ça, Chéri, tu as assez joué avec ce collier.

— Je m'amuse... Tu as peur que je te le vole ? »

Devant les rideaux roses traversés de soleil, il dansait, tout noir, comme un gracieux diable sur fond de fournaise. Mais quand il recula vers le lit, il redevint tout blanc, du pyjama de soie aux babouches de daim.

« Je n'ai pas peur, répondit du lit la voix douce et basse. Mais tu fatigues le fil du collier. Les perles sont lourdes.

— Elles le sont, dit Chéri avec considération. Il ne s'est pas moqué de toi, celui qui t'a donné ce meuble. »

Il se tenait devant un miroir long, appliqué au mur entre deux fenêtres, et contemplait son image de très beau et très jeune homme, ni grand ni petit, le cheveu bleuté comme un plumage de merle. Il ouvrit son vêtement de nuit sur une poitrine mate et dure, bombée en bouclier, et la même étincelle rose joua sur ses dents, sur le blanc de ses yeux sombres et sur les perles du collier.

« Ote ce collier, insista la voix féminine. Tu entends ce que je te dis ? »

Immuable devant son image, le jeune homme riait tout bas :

« Oui, oui, j'entends. Je sais si bien que tu as peur que je te le prenne ! »

— Non. Mais si je te le donnais, tu serais capable de l'accepter. »

Il courut au lit, s'y jeta en boule :

« Et comment ! Je suis au-dessus des conventions, moi. Moi, je trouve idiot qu'un homme puisse accepter d'une femme une perle en épingle, ou deux pour des boutons, et se croie déshonoré si elle lui en donne cinquante. »

— Quarante-neuf.

— Quarante-neuf, je connais le chiffre. Dis-le donc que ça me va mal ? Dis-le donc que je suis laid ? »

Il penchait sur la femme couchée un rire provocant qui montrait des dents toutes petites et l'envers mouillé de ses lèvres. Léa s'assit sur le lit :

« Non, je ne le dirai pas. D'abord parce que tu ne le croirais pas. Mais tu ne peux donc pas rire

sans froncer ton nez comme ça ? Tu seras bien content quand tu auras trois rides dans le coin du nez, n'est-ce pas ? »

Il cessa de rire immédiatement, tendit la peau de son front, ravala le dessous de son menton avec une habileté de vieille coquette. Ils se regardaient d'un air hostile ; elle, accoudée parmi ses lingeeries et ses dentelles, lui, assis en amazone au bord du lit. Il pensait : « Ça lui va bien de me parler des rides que j'aurai. » Et elle : « Pourquoi est-il laid quand il rit, lui qui est la beauté même ? » Elle réfléchit un instant et acheva tout haut sa pensée :

« C'est que tu as l'air si mauvais quand tu es gai... Tu ne ris que par méchanceté ou par moquerie. Ça te rend laid. Tu es souvent laid. »

— Ce n'est pas vrai ! » cria Chéri, irrité.

La colère nouait ses sourcils à la racine du nez, agrandissait les yeux pleins d'une lumière insolente, armés de cils, entr'ouvrait l'arc dédaigneux et chaste de la bouche. Léa sourit de le voir tel qu'elle l'aimait, révolté puis soumis, mal enchaîné, incapable d'être libre ; — elle posa une main sur la jeune tête qui secoua impatiemment le joug. Elle murmura, comme on calme une bête :

« Là... là... Qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que c'est donc... »

Il s'abattit sur la belle épaule large, poussant du front, du nez, creusant sa place familière, fermant déjà les yeux et cherchant son somme protégé des longs matins, mais Léa le repoussa :

« Pas de ça, Chéri ! Tu déjeunes chez notre Harpie nationale et il est midi moins vingt. »

— Non ? je déjeune chez la patronne ? Toi aussi ? »

Léa glissa paresseusement au fond du lit.

« Pas moi, j'ai vacances. J'irai prendre le café à deux heures et demie — ou le thé à six heures — ou une cigarette à huit heures moins le quart... Ne t'inquiète pas, elle me verra toujours assez... Et puis, elle ne m'a pas invitée. »

Chéri, qui boudait debout, s'illumina de malice :

« Je sais, je sais pourquoi ! Nous avons du monde bien ! Nous avons la belle Marie-Laure et sa poison d'enfant ! »

Les grands yeux bleus de Léa, qui erraient, se fixèrent :

« Ah ! oui ! Charmante, la petite. Moins que sa mère, mais charmante... Ote donc ce collier, à la fin.

— Dommage, soupira Chéri en le dégrafant. Il ferait bien dans la corbeille. »

Léa se souleva sur un coude :

« Quelle corbeille ?

— La mienne, dit Chéri avec une importance bouffonne. MA corbeille de MES bijoux de MON mariage... »

Il bondit, retomba sur ses pieds après un correct entrechat-six, enfonça la portière d'un coup de tête et disparut en criant :

« Mon bain, Rose ! Tant que ça peut ! Je déjeune chez la patronne !

— C'est ça, songea Léa. Un lac dans la salle de bains, huit serviettes à la nage, et des raclures de rasoir dans la cuvette. Si j'avais deux salles de bains... »

Mais elle s'avisa, comme les autres fois, qu'il eût fallu supprimer une penderie, rogner sur le boudoir à coiffer, et conclut comme les autres fois :

« Je patienterai bien jusqu'au mariage de Chéri. »

Elle se recoucha sur le dos et constata que Chéri avait jeté, la veille, ses chaussettes sur la cheminée, son petit caleçon sur le bonheur-du-jour, sa cravate au cou d'un buste de Léa. Elle sourit malgré elle à ce chaud désordre masculin et referma à demi ses grands yeux tranquilles, d'un bleu jeune et qui avaient gardé tous leurs cils châtains. A quarante-neuf ans, Léonie Vallon, dite Léa de Lonval, finissait une carrière heureuse de courtisane bien rentée, et de bonne fille à qui la vie a épargné les catastrophes flatteuses et les nobles chagrins. Elle cachait la date de sa naissance ; mais elle avouait volontiers, en laissant tomber sur Chéri un regard de condescendance voluptueuse, qu'elle atteignait l'âge de s'accorder quelques petites douceurs. Elle aimait l'ordre, le beau linge, les vins mûris, la cuisine réfléchie. Sa jeunesse de blonde adulée, puis sa maturité de demi-mondaine riche n'avaient accepté ni l'éclat fâcheux, ni l'équivoque, et ses amis se souvenaient d'une journée de Drags, vers 1895, où Léa répondit au secrétaire du *Gil Blas* qui la traitait de « chère artiste » :

« Artiste ? Oh ! vraiment, cher ami, mes amants sont bien bavards... »

Ses contemporaines jalousaient sa santé imperturbable, les jeunes femmes, que la mode de 1912 bombait déjà du dos et du ventre, raillaient le poitrail avantageux de Léa — celles-ci et celles-là lui enviaient également Chéri.

« Eh, mon Dieu ! disait Léa, il n'y a pas de quoi. Qu'elles le prennent. Je ne l'attache pas, et il sort tout seul. »

En quoi elle mentait à demi, orgueilleuse d'une liaison — elle disait quelquefois : adoption, par

penchant à la sincérité — qui durait depuis six ans.

« La corbeille... reedit Léa. Marier Chéri... Ce n'est pas possible — ce n'est pas... humain... Donner une jeune fille à Chéri — pourquoi pas jeter une biche aux chiens ? Les gens ne savent pas ce que c'est que Chéri. »

Elle roulait entre ses doigts, comme un rosaire, son collier jeté sur le lit. Elle le quittait la nuit, à présent, car Chéri, amoureux des belles perles et qui les caressait le matin, eût remarqué trop souvent que le cou de Léa, épaissi, perdait sa blancheur et montrait, sous la peau, des muscles détendus. Elle l'agrafa sur sa nuque sans se lever et prit un miroir sur la console de chevet.

« J'ai l'air d'une jardinière, jugea-t-elle sans ménagement. Une maraîchère. Une maraîchère normande qui s'en irait aux champs de patates avec un collier. Cela me va comme une plume d'autruche dans le nez — et je suis polie. »

Elle haussa les épaules, sévère à tout ce qu'elle n'aimait plus en elle : un teint vif, sain, un peu rouge, un teint de plein air, propre à enrichir la franche couleur des prunelles bleues cerclées de bleu plus sombre. Le nez fier trouvait grâce encore devant Léa ; « le nez de Marie-Antoinette ! » affirmait la mère de Chéri, qui n'oubliait jamais d'ajouter : « ... et dans deux ans, cette bonne Léa aura le menton de Louis XVI » La bouche aux dents serrées, qui n'éclatait presque jamais de rire, souriait souvent, d'accord avec les grands yeux aux cils lents et rares, sourire cent fois loué, chanté, photographié, sourire profond et confiant qui ne pouvait lasser.

Pour le corps, « on sait bien », disait Léa, « qu'un corps de bonne qualité dure longtemps ». Elle pouvait le montrer encore, ce grand corps blanc teinté de rose, doté des longues jambes, du dos plat qu'on voit aux nymphes des fontaines d'Italie ; la fesse à fossette, le sein haut suspendu pouvaient tenir, disait Léa, « jusque bien après le mariage de Chéri ».

Elle se leva, s'enveloppa d'un saut-de-lit et ouvrit elle-même les rideaux. Le soleil de midi entra dans la chambre rose, gaie, trop parée et d'un luxe qui datait, dentelles doubles aux fenêtres, faille feuille-de-rose aux murs, bois dorés, lumières électriques voilées de rose et de blanc, et meubles anciens tendus de soies modernes. Léa ne renonçait pas à cette chambre douillette ni à son lit, chef-d'œuvre considérable, indestructible, de cuivre, d'acier forgé, sévère à l'œil et cruel aux tibias.

« Mais non, mais non, protestait la mère de Chéri, ce n'est pas si laid que cela. Je l'aime, moi, cette chambre. C'est une époque, ça a son chic. Ça fait Paiva. »

Léa souriait à ce souvenir de la « Harpie nationale » tout en relevant ses cheveux épars. Elle se poudra hâtivement le visage en entendant deux portes claquer et le choc d'un pied chaussé contre un meuble délicat. Chéri revenait en pantalon et chemise, sans faux col, les oreilles blanches de talc et l'humeur agressive.

« Où est mon épingle ? boîte de malheur ! On barbote les bijoux à présent ?

— C'est Marcel qui l'a mise à sa cravate pour aller faire le marché », dit Léa gravement.

Chéri, dénué d'humour, butait sur la plaisanterie comme une fourmi sur un morceau de charbon. Il

arrêta sa promenade menaçante et ne trouva à répondre que :

« C'est charmant !... et mes bottines ?

— Lesquelles ?

— De daim ! »

Léa, assise à sa coiffeuse, leva des yeux trop doux :
« Je ne te le fais pas dire, insinua-t-elle d'une voix caressante.

— Le jour où une femme m'aimera pour mon intelligence, je serai bien fichu, riposta Chéri. En attendant, je veux mon épingle et mes bottines.

— Pourquoi faire ? On ne met pas d'épingle avec un veston, et tu es déjà chaussé. »

« J'en ai assez, personne ne s'occupe de moi, ici ! J'en ai assez ! »

Léa posa son peigne.

« Eh bien ! va-t'en. »

Il haussa les épaules, grossier :

« On dit ça !

— Va-t'en. J'ai toujours eu horreur des invités qui bêchent la cuisine et qui collent le fromage à la crème contre les glaces. Va chez ta sainte mère, mon enfant, et restes-y. »

Il ne soutint pas le regard de Léa, baissa les yeux, protesta en écolier :

« Enfin, quoi, je ne peux rien dire ? Au moins, tu me prêtes l'auto pour aller à Neuilly ?

— Non.

— Parce que ?

— Parce que je sors à deux heures et que Philibert déjeune.

— Où vas-tu, à deux heures ?

— Remplir mes devoirs religieux. Mais si tu veux trois francs pour un taxi ? ... Imbécile, reprit-elle

doucement, je vais peut-être prendre le café chez Madame Mère, à deux heures. Tu n'es pas content ? »

Il secouait le front comme un petit bœuf.

« On me bourre, on me refuse tout, on me cache mes affaires, on me...

— Tu ne sauras donc jamais t'habiller tout seul ? »

Elle prit des mains de Chéri le faux col qu'elle boutonna, la cravate qu'elle noua.

« Là !... Oh ! cette cravate violette... Au fait, c'est bien bon pour la belle Marie-Laure et sa famille... Et tu voulais encore une perle, là-dessus ? Petit rasta... Pourquoi pas des pendants d'oreilles ?... »

Il se laissait faire, béat, mou, vacillant, repris d'une paresse et d'un plaisir qui lui fermaient les yeux...

« Nounoune chérie... » murmura-t-il.

Elle lui brossa les oreilles, rectifia la raie, fine et bleuâtre, qui divisait les cheveux noirs de Chéri, lui toucha les tempes d'un doigt mouillé de parfum et baisa rapidement, parce qu'elle ne put s'en défendre, la bouche tentante qui respirait si près d'elle. Chéri ouvrit les yeux, les lèvres, tendit les mains... Elle l'écarta :

« Non ! une heure moins le quart ! File et que je ne te revoie plus !

— Jamais ?

— Jamais ! » lui jeta-t-elle en riant avec une tendresse emportée.

Seule, elle sourit orgueilleusement, fit un soupir saccadé de convoitise matée, et écouta les pas de Chéri dans la cour de l'hôtel. Elle le vit ouvrir et refermer la grille, s'éloigner de son pas ailé, tout de

suite salué par l'extase de trois trottins qui marchaient bras sur bras :

« Ah ! maman !... c'est pas possible, il est en toc !... On demande à toucher ? »

Mais Chéri, blasé, ne se retourna même pas.

« **M**ON bain, Rose ! La manucure peut s'en aller ; il est trop tard. Le costume tailleur bleu, le nouveau, le chapeau bleu, celui qui est doublé de blanc, et les petits souliers à pattes... non, attends... »

Léa, les jambes croisées, tâta sa cheville nue et hocha la tête :

« Non, les bottines lacées en chevreau bleu. J'ai les jambes un peu enflées aujourd'hui. C'est la chaleur. »

La femme de chambre, âgée, coiffée de tulle, leva sur Léa un regard entendu :

« C'est... c'est la chaleur », répéta-t-elle docilement, en haussant les épaules, comme pour dire : « Nous savons... Il faut bien que tout s'use... »

Chéri parti, Léa redevint vive, précise, allégée. En moins d'une heure, elle fut baignée, frottée d'alcool parfumé au santal, coiffée, chaussée. Pendant que le fer à friser chauffait, elle trouva le temps d'éplucher le livre de comptes du maître d'hôtel, d'appeler le valet de chambre Émile pour lui montrer, sur un miroir, une buée bleue. Elle darda

Collette, [la partie de cartes], Chéri, 1920

84

CHÉRI

M^{me} Peloux avait dû parler beaucoup et longtemps, avant l'entrée de Léa. Le feu de ses pommettes ajoutait à l'éclat de ses grands yeux qui n'exprimaient jamais que le guet, l'attention indiscreète et impénétrable. Elle portait ce dimanche-là une robe d'après-midi noire à jupe très étroite, et personne ne pouvait ignorer que ses pieds étaient très petits ni qu'elle avait le ventre remonté dans l'estomac. Elle s'arrêta de parler, but une gorgée dans le calice mince qui tiédissait dans sa paume et pencha la tête vers Léa avec une langueur heureuse.

— Crois-tu qu'il fait beau ? Ce temps ! ce temps ! Dirait-on qu'on est en octobre ?

CHÉRI

85

— Ah ! non ?... Pour sûr que non ! répondirent deux voix serviles.

Un fleuve de sauges rouges tournait mollement le long de l'allée, entre des rives d'asters d'un mauve presque gris. Des papillons souci volaient comme en été, mais l'odeur des chrysanthèmes chauffés au soleil entraînait dans le hall ouvert. Un bouleau jaune tremblait au vent, au-dessus d'une roseraie de bengale qui retenait les dernières abeilles.

— Et qu'est-ce que c'est, clama M^{me} Peloux soudain lyrique, qu'est-ce que c'est que ce temps, à côté de celui qu'ils doivent avoir en Italie !

— Le fait est... Vous pensez !... répondirent les voix serviles.

Léa tourna la tête vers les voix en fronçant les sourcils :

— Si au moins elles ne parlaient pas, murmura-t-elle.

Assises à une table de jeu, la baronne de la Berche et M^{me} Aldonza jouaient au piquet. M^{me} Aldonza, une très vieille danseuse, aux jambes emmaillottées, souffrait de rhumatisme déformant, et portait de travers sa

perruque d'un noir laqué. En face d'elle et la dominant d'une tête et demie, la baronne de la Berche carrait d'inflexibles épaules de curé paysan, un grand visage que la vieille virilisait à faire peur. Elle n'était que poils dans les oreilles, buissons dans le nez et sur la lèvre, phalanges velues...

— Baronne, vous ne coupez pas à mon quatre-vingt-dix, chevrota M^{me} Aldonza.

— Marquez, marquez, ma bonne amie. Ce que je veux, moi, c'est que tout le monde soit content.

Elle bénissait sans trêve et cachait une cruauté sauvage. Léa la considéra comme pour la première fois, avec dégoût, et ramena son regard vers M^{me} Peloux.

« Au moins, Charlotte a une apparence humaine, elle...

— Qu'est-ce que tu as, ma Léa ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette ? interrogea tendrement M^{me} Peloux.

Léa cambra sa belle taille et répondit :

— Mais si, ma Lolotte... Il fait si bon chez toi que je me laisse vivre... » tout en songeant : « Attention... la férocité est là

aussi... » et elle mit sur son visage une impression de bien-être complaisant, de rêverie repue, qu'elle souligna en soupirant :

— J'ai trop mangé... je veux maigrir, là ! Demain, je commence un régime.

M^{me} Peloux battit l'air et minaуда :

— Le chagrin ne te suffit donc pas ?

— Ah ! Ah ! Ah ! s'esclaffèrent M^{me} Aldonza et la baronne de la Berche. Ah ! Ah ! Ah !

Léa se leva, grande dans sa robe d'automne d'un vert sourd, belle sous son chapeau de satin bordé de loutre, jeune parmi ces décombres qu'elle parcourut d'un œil doux :

— Ah ! là là, mes enfants... donnez-m'en douze, de ces chagrins-là, que je perde un kilo !

— T'es épatante, Léa, lui jeta la baronne dans une bouffée de fumée.

— Madame Léa, après vous ce chapeau-là, quand vous le jetterez ? mendia la vieille Aldonza. Madame Charlotte, vous vous souvenez, votre bleu ? Il m'a fait deux ans. Baronne, quand vous aurez fini de faire de

l'œil à Madame Léa, vous me donnerez des cartes ?

— Voilà, ma mignonne, en vous les souhaitant heureuses !

Léa se tint un moment sur le seuil du hall, puis descendit dans le jardin. Elle cueillit une rose de Bengale qui s'effeuilla, écouta le vent dans le bouleau, les tramways de l'avenue, le sifflet d'un train de Ceinture. Le banc où elle s'assit était tiède et elle ferma les yeux, laissant le soleil lui chauffer les épaules. Quand elle rouvrit les yeux, elle tourna la tête précipitamment vers la maison, avec la certitude qu'elle allait voir Chéri debout sur le seuil du hall, appuyé de l'épaule à la porte...

« Qu'est-ce que j'ai ? se demanda-t-elle.

Des éclats de rire aigus, un petit brouhaha d'accueil dans le hall, la mirent debout, un peu tremblante.

« Est-ce que je deviendrais nerveuse ? »

— Ah ! les voilà, les voilà, trompétait M^{me} Peloux.

Et la forte voix de basse de la baronne scandait :

— Le p'tit ménage ! Le p'tit ménage !

Léa frémit, courut au seuil et s'arrêta : elle avait, devant elle, la vieille Lili et son amant adolescent, le prince Ceste, qui venaient d'arriver.

Peut-être soixante-dix ans, un embonpoint d'eunuque corseté, — on avait coutume de dire de la vieille Lili qu' « elle passait les bornes » sans préciser de quelles bornes il s'agissait. Une éternelle gaité enfantine éclairait son visage, rond, rose, fardé, où les gros yeux et la très petite bouche, fine et rentrée, coquetaient sans honte. La vieille Lili suivait la mode, scandaleusement. Une jupe à raies, bleu révolution et blanc, contenait le bas de son corps, un petit spencer bleu béait sur un poitrail nu, à peau gaufrée de dindon coriace ; un renard argenté ne cachait pas le cou nu, en pot de fleurs, un cou large comme un ventre et qui avait aspiré le menton...

— C'est effroyable, pensa Léa. Elle ne pouvait détacher son regard de quelque détail particulièrement sinistre, le « breton » de feutre blanc, par exemple, gaminement

posé en arrière sur la perruque de cheveux courts châtain rosé, ou bien le collier de perles, tantôt visible et tantôt enseveli dans une profonde ravine qui s'était autrefois nommée « collier de Vénus »...

— Léa, Léa, ma petite copine! s'écria la vieille Lili en se hâtant vers Léa. Elle marchait difficilement sur des pieds tout ronds et enflés, ligotés de cothurnes et de barrettes à boucles de pierreries, et s'en congratula la première.

— Je marche comme un petit canard! c'est un genre bien à moi! Guido, ma folie, tu reconnais Madame de Lonval? Ne la reconnais pas trop, ou je te saute aux yeux...

Un enfant mince à figure italienne, vastes yeux vides, menton effacé et faible, baisa vite la main de Léa et rentra dans l'ombre, sans mot dire. Lili le happa au passage et lui plaqua la tête contre son poitrail grenu, en prenant l'assistance à témoin.

— Savez-vous ce que c'est, Madame, savez-vous ce que c'est? C'est mon grand amour, ça, Mesdames!

— Tiens-toi, Lili, conseilla la voix mâle de M^{me} de la Berche.

— Pourquoi donc? Pourquoi donc? dit Charlotte Peloux.

— Par propreté, dit la baronne.

— Baronne, tu n'es pas aimable! Sont-ils gentils, tous les deux! Ah! soupira-t-elle, ils me rappellent mes enfants.

— J'y pensais, dit Lili avec un rire ravi. C'est notre lune de miel aussi, à nous deux Guido! On vient pour savoir des nouvelles de l'autre jeune ménage! On vient pour se faire raconter tout.

M^{me} Peloux devint sévère :

— Lili, tu ne comptes pas sur moi pour te raconter des grivoiseries, n'est-ce pas?

— Si, si, si, s'écria Lili en battant des mains. Elle essaya de sautiller, mais parvint seulement à soulever un peu ses épaules et ses hanches. C'est comme ça qu'on m'a, c'est comme ça qu'on me prend! Le péché de l'oreille! On ne me corrigera pas. Cette petite canaille-là en sait quelque chose!

L'adolescent muet, mis en cause, n'ouvrit pas les lèvres. Ses prunelles noires allaient

et venaient sur le blanc de ses yeux comme des insectes effarés. Léa, figée, regardait.

— Madame Charlotte nous a raconté la cérémonie, bêla M^{me} Aldonza. Sous la fleur d'oranger, la jeune dame Peloux était un rêve.

— Une madone! Une madone! rectifia Charlotte Peloux de tous ses poumons, soulevée par un saint délire. Jamais, jamais on n'avait vu un spectacle pareil! Mon fils marchait sur des nuées! Sur des nuées!... Quel couple! Quel couple!

— Sous la fleur d'oranger... tu entends, ma folie? murmura Lili... Dis donc, Charlotte, et notre belle-mère? Marie-Laure?

L'œil impitoyable de M^{me} Peloux étincela.

— Oh! elle... Déplacée, absolument déplacée... Tout en noir collant, comme une anguille qui sort de l'eau; les seins, le ventre, on lui voyait tout! tout!

— Mâtin! grommela la baronne de la Berche avec une furie militaire.

— Et cet air de se moquer du monde, cet air d'avoir tout le temps du cyanure dans sa poche et un demi-setier de chloroforme dans son réticule! Enfin, déplacée,

voilà le mot! Elle a donné l'impression de n'avoir que cinq minutes à elle — à peine la bouche essuyée: « Au revoir, Edmée, au revoir, Fred » et la voilà partie!

La vieille Lili haletait, assise sur le bord d'un fauteuil, sa petite bouche d'aïeule, aux coins plissés, entr'ouverte:

— Et les conseils? jeta-t-elle.

— Quels conseils?

— Les conseils, — ô ma folie, tiens-moi la main! — les conseils à la jeune mariée? Qui les lui a donnés?

Charlotte Peloux la toisa d'un air offensé.

— Ça se faisait peut-être de ton temps, mais c'est un usage tombé.

Gaillarde, la vieille se mit les poings sur les hanches:

— Tombé? tombé ou non, qu'est-ce que t'en peux savoir, ma pauvre Charlotte? On se marie si peu, dans ta famille!

— Ah! Ah! Ah! s'esclaffèrent imprudemment les deux ilotes...

Mais un seul regard de M^{me} Peloux les consterna.

— La paix, la paix, mes petits anges!

Vous avez chacune votre paradis sur la terre, que voulez-vous de plus ?

Et M^{me} de la Berche étendit une forte main de gendarme pacificateur entre les têtes congestionnées de ces dames. Mais Charlotte Peloux flairait la bataille comme un cheval de sang :

— Tu me cherches, Lili, tu n'auras pas de mal à me trouver ! Je te dois le respect et pour cause, sans quoi...

Lili tremblait de rire du menton aux cuisses :

— Sans quoi, tu te marierais rien que pour me donner un démenti ? C'est pas difficile de se marier, va ! Moi, j'épouserais bien Guido, s'il était majeur !

— Non ? fit Charlotte qui en oublia sa colère.

— Mais !... Princesse Ceste, ma chère ! la *piccola principessa* ! *Piccola principessa* ! c'est comme ça qu'il m'appelle, mon petit prince !

Elle pinçait sa jupe et tournait, découvrant une gourmette d'or à la place probable de sa cheville.

— Seulement, poursuivit-elle mystérieusement, son père...

Elle s'essouffait, et appela du geste l'enfant muet qui parla bas et précipitamment, comme s'il récitait :

— Mon père, le duc de Parese, veut me mettre au couvent si j'épouse Lili...

— Au couvent ! glapit Charlotte Peloux. Au couvent, un homme !

— Un homme au couvent ! hennit en basse profonde M^{me} de la Berche. Sacrebleu, que c'est excitant !

— C'est des sauvages, lamenta Aldonza en joignant ses mains informes.

Léa se leva si brusquement qu'elle fit tomber un verre plein.

— C'est du verre blanc, constata M^{me} Peloux avec satisfaction. Tu vas porter bonheur à mon jeune ménage. Où cours-tu ? il y a le feu chez toi ?

Léa eut la force d'esquisser un petit rire cachotier :

— Le feu, peut-être... Chut ! pas de questions ! mystère...

— Non ? du nouveau ? pas possible !

Charlotte Peloux piaulait de convoitise :

— Aussi, je te trouvais un drôle d'air...

— Oui, oui! dites tout! jappèrent les trois vieilles.

Les paumes à bourrelets de Lili, les moignons déformés de la mère Aldonza, les doigts durs de Charlotte Peloux avaient saisi ses mains, ses manches, son sac de mailles d'or. Elle s'arracha à toutes ces pattes et réussit à rire encore avec un air taquin :

— Non, c'est trop tôt, ça gâterait tout! c'est mon secret!...

Et elle s'élança dans le vestibule. Mais la porte s'ouvrit devant elle et un ancêtre desséché, une sorte de momie badine la prit dans ses bras :

— Léa, ma belle, embrasse ton petit Berthelley, ou tu ne passeras pas!

Elle cria de peur et d'impatience, souffletta les os gantés qui la tenaient, et s'enfuit.

Ni dans les avenues de Neuilly, ni dans les allées du Bois, bleues sous un rapide crépuscule, elle ne s'accorda le loisir de penser. Elle grelottait légèrement et remonta la glace de l'automobile. La vue de sa maison nette, de sa chambre rose et de son boudoir, trop meublé et fleuri, la réconfortèrent :

— Vite, Rose, une flambee dans ma chambre!

— Le calo est pourtant à soixante-dix comme en hiver : Madame a eu tort de ne prendre qu'une bête de cou. Les soirées sont traitres.

— La boule dans le lit tout de suite, et pour dîner une grande tasse de chocolat bien réduit, un jaune d'œuf battu dedans, et des rôties, du raisin... Vite, mon petit, je gèle. J'ai pris froid dans ce bazar de Neuilly...

Couchée, elle serra les dents et les empêcha de claquer. La chaleur du lit détendit ses muscles contractés, mais elle ne s'abandonna point encore et le livre de comptes du chauffeur Philibert l'occupa jusqu'au chocolat, qu'elle but bouillant et mousseux.

Celette, La Chambre éclairée, 1921

« Un timbre à 0 fr. 60, s.v.p. ! »

Je connais une aimable dame âgée, qu'une pension civile, modeste, met pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Je ne vous raconte pas cela uniquement pour me vanter de mes belles relations. Mais je veux jeter quelque lumière sur la vie, accidentée et mal connue, des pensionnés civils.

La dame âgée s'en va, il y a une quinzaine de jours, au ministère des Finances pour toucher son trimestre, comme d'habitude. Comme d'habitude ? non point. Le génie de l'Aventure veillait. Il veillait ce jour-là dans la salle des caisses, et voltigeait au-dessus du guichet 75, où une préposée prit des mains de la dame âgée son titre de pension et un certificat de vie ; puis elle chercha, trouva une fiche, la joignit aux titre et certificat, et passa le tout à une deuxième préposée. Celle-ci, à la hâte et comme craignant les responsabilités, confia le tout à un petit jeune homme songeur, qui disparut. Toujours songeur, mais hiérarchique, il reparut bientôt et se délesta des

mêmes paperasses au bénéfice de la deuxième préposée, qui les restitua à la première, et c'est de la première que la dame âgée recueillit ces précieuses paroles :

« Madame, vous me redeviez soixante centimes sur le dernier trimestre ; le notaire vous a délivré par erreur un certificat de vie pour pension militaire, et vous êtes pensionnée civile... Voulez-vous aller chercher, au guichet 29, un timbre à 0 fr. 60. Je m'excuse de vous déranger, mais il n'y a pas de ma faute.

– C'est trop juste », répliqua la dame âgée, déjà en route pour le guichet 29.

Au guichet 29, un suppôt, mâle, du génie de l'Aventure, repoussa les douze sous de la dame :

« Mais, expliqua-t-elle, je vous demande un timbre de soixante cen...

– Impossible.

– Pourquoi ?

– *Parce que, dit le suppôt, je n'en délivre qu'aux ecclésiastiques.* »

Un moment sidérée, la dame âgée réfléchit que l'humour peut se faire une place, même au ministère des Finances, et elle sourit complaisamment. Mais le suppôt demeura de marbre.

« Monsieur, insista la pensionnée, c'est la demoiselle du guichet 75 qui m'envoie ici. Vendez-vous, ou non, des timbres à soixante centimes ?

– Oui. Mais aux ecclésiastiques seuls. C'est le

règlement. Êtes-vous ecclésiastique ? Non. Vous n'aurez donc pas de timbre à 0 fr. 60. »

De retour au guichet 75, la dame âgée dut avouer qu'elle revenait sans timbre. La préposée eut un hochement de tête pessimiste :

« Ah ! là là... Eh bien, cela ne va pas aller tout seul !... Écoutez, madame, voulez-vous un conseil ? Voyez au guichet 34. Il vend des timbres.

– Il vend des timbres ? Alors je suis sauvée ! » s'écria la vieille dame.

L'employée versa, sur tant de candeur, un regard de pitoyable ironie :

« Il vend des timbres, mais... Enfin, n'anticipons pas... » Soutenue par l'illusion, la dame âgée traversa encore une fois la salle et demanda :

« Un timbre à douze sous, s'il vous plaît ?

– Ce serait pour moi, répondit galamment le guichet 34, un vrai plaisir, si... si j'en avais. Mais... je n'en ai pas. Bah ! à la guerre comme à la... Je veux dire : aux Finances comme aux Finances ; voici un timbre à 0 fr. 50 et un autre à 0 fr. 10.

– Hurrah ! s'écria à peu près la dame âgée, déposant son butin au guichet 75.

– C'est ça, demanda la préposée, que vous appelez un timbre à soixante ?

– Dame, 0 fr. 50 plus 0 fr. 10... C'est la même chose...

– Vous trouvez ? railla la sceptique jeune femme. Vous croyez qu'ici cinquante centimes et

dix centimes ça fait soixante centimes ? Vous êtes jeune, vous savez !

– Hélas, non... dit la dame. Et je suis bien fatiguée... »

Elle se tut et s'assit, laissant paraître son âge et son découragement. L'employée du guichet 75 la regardait, et son visage annonçait un grand combat intérieur.

« Tant pis ! s'écria-t-elle soudain. Et même, flûte ! Madame, je m'en vais faire pour vous quelque chose qui ne s'est jamais vu ! Quelque chose que vous ne reverrez jamais au ministère des Finances ! Et peut-être même dans aucun autre ministère ! Regardez, de tous vos yeux, regardez ! »

Et saisissant les deux timbres humectés, elle les colla sur la feuille en attente, écrasant, d'un coup de son petit poing conscient et énergique, tout un édifice de décrets poussiéreux.

Attendons l'écho, qui ne pourra manquer d'être formidable, et prolongé, de son geste...

Mais ma vieille amie a perdu sa quiétude de pensionnée civile, et je vois bien qu'elle songe – pour pouvoir affronter victorieusement, dans trois mois, le mystérieux guichet 29 dévoué aux seuls ecclésiastiques –, je vois bien qu'elle songe à entrer dans les ordres...

Le « maître »

« Ici ? Oui, ici, nous avons un trou évidemment un trou... Un moellon arraché à un mur, hé ? » Le couturier quête, de mon côté, un regard approbateur. Saluerai-je l'image, l'image neuve et hardie ? Je suis lâche : je lui glisse un sourire bien confraternel. Il me fait un peu peur – mais moins qu'à mon amie Valentine, debout et fervente devant lui. Et puis, il ne m'habille pas, moi. Je n'ai pas besoin de prendre cet air inquiet et abandonné, cet air de victime voluptueuse...

Elle me révolte, mon amie Valentine. Elle laisse pendre ses bras nus, et quand l'index despotique du « maître » pointe vers elle, elle serre imperceptiblement ses coudes contre sa taille. J'ai envie de dire à mon amie : « Tenez-vous, voyons, c'est votre couturier ! » Mais elle me répondrait, encore plus vaincue : « Justement ! »

Le « maître » montre, d'ailleurs, une discrétion presque exagérée, j'allais écrire : dégoûtée. C'est

Collette, La Maison de Claudine, 1922

LE CURE SUR LE MUR

A quoi penses-tu, Bel-Gazou ?

— A rien, maman.

C'est bien répondu. Je ne répondais pas autrement quand j'avais son âge, et que je m'appelais comme s'appelle ma fille dans l'intimité, Bel-Gazou. D'où vient ce nom, et pourquoi mon père me le donna-t-il autrefois ? Il est sans doute patois et provençal — beau gazouillis, beau langage — mais il ne déparerait pas le héros ou l'héroïne d'un conte persan...

« A rien, maman. » Il n'est pas mauvais que les enfants remettent de temps en temps, avec politesse, les parents à leur place. Tout temple est sacré. Comme je dois lui paraître indiscreète et lourde, à ma Bel-Gazou d'à présent ! Ma question tombe comme un caillou et fêle le miroir magique qui reflète, entourée de ses fantômes favoris, une image d'enfant que je ne connaîtrai jamais. Je sais que pour son père, ma fille est une sorte de petit paladin femelle qui règne sur sa terre, brandit une

lance de noisetier, pourfend les meules de paille et pousse devant elle le troupeau comme si elle le menait en croisade. Je sais qu'un sourire d'elle l'enchanté, et que, lorsqu'il dit tout bas : « Elle est ravissante en ce moment », c'est que ce moment-là, pose, sur un tendre visage de petite fille, le double saisissant d'un visage d'homme...

Je sais que pour sa nurse fière, ma Bel-Gazou est tour à tour le centre du monde, un chef-d'œuvre accompli, le monstre possédé d'où il faut à chaque heure extirper le démon, une championne à la course, un vertigineux abîme de perversité, une *dear little one*, et un petit lapin... Mais qui me dira ce qu'est ma fille devant elle-même ?

A son âge — pas tout à fait huit ans — j'étais curé sur un mur, — le mur, épais et haut qui séparait le jardin de la basse-cour, et dont le faite, large comme un trottoir, dallé à plat, me servait de piste et de terrasse, inaccessible au commun des mortels. Eh oui, curé sur un mur. Qu'y a-t-il là d'incroyable ? J'étais curé sans obligation liturgique ni prêche, sans travestissement irrévérencieux, mais, à l'insu de tous, curé. Curé comme vous êtes chauve, monsieur, ou vous, madame, arthritique.

Le mot « presbytère » venait de tomber, cette année-là, dans mon oreille sensible, et d'y faire des ravages.

Loin de moi l'idée de demander à l'un de mes parents : « Qu'est-ce que c'est, un presbytère ? » J'avais recueilli en moi le mot mystérieux comme brodé d'un relief rêche en son commencement,

achevé en une longue et rêveuse syllabe... Enrichie d'un secret et d'un doute, je dormais avec le mot et je l'emportais sur mon mur. « Presbytère ! » Je le jetais, par-dessus le toit du poulailler et le jardin de Miton, vers l'horizon toujours brumeux de Moutiers. Du haut de mon mur, le mot sonnait en anathème : « Allez ! vous êtes tous des presbytères ! » criais-je à des bannis invisibles.

Un peu plus tard, le mot perdit de son venin, et je m'avisai que le « presbytère » pouvait bien être le nom scientifique du petit escargot rayé jaune et noir... Une imprudence perdit tout, pendant une de ces minutes où une enfant, si grave, si chimérique qu'elle soit, ressemble passagèrement à l'idée que s'en font les grandes personnes...

— Maman ! regarde le joli petit presbytère que j'ai trouvé !

— Le joli petit... quoi ?

— Le joli petit presb...

Je me tus. Trop tard. Il me fallut apprendre — « Je me demande si cette enfant a tout son bon sens... » — ce que je tenais tant à ignorer, et appeler « les choses par leur nom... »

— Un presbytère, voyons, c'est la maison du curé.

— La maison du curé... Alors M. le curé Millot habite dans un presbytère ?

— Naturellement... Ferme ta bouche, respire par le nez... Naturellement, voyons...

J'essayai encore de réagir... Je luttais contre l'effraction, je serrai contre moi les lambeaux de mon extravagance, je voulus obliger M. Millot à

habiter, le temps qu'il lui plairait, dans la coquille vide du petit escargot nommé « presbytère »...

— Veux-tu prendre l'habitude de fermer la bouche quand tu ne parles pas ? A quoi penses-tu ?

— A rien, maman...

... Et puis, je cédaï. Je fus lâche, et je composai avec ma déception. Rejetant les débris du petit escargot écrasé, je ramassai le beau mot, je remontai jusqu'à mon étroite terrasse ombragée de vieux lilas, décorée de cailloux polis et de verroteries comme le nid d'une pie voleuse, je le baptisai « Presbytère », et je me fis curé sur le mur.

Collette, La Maison de
Claudine, 1922

LA PETITE BOUILLOUX

Cette petite Bouilloux était si jolie que nous nous en apercevions. Il n'est pas ordinaire que des fillettes reconnaissent en l'une d'elles la beauté et lui rendent hommage. Mais l'incontestée petite Bouilloux nous désarmait. Quand ma mère la rencontra dans la rue, elle arrêta la petite Bouilloux et se pencha sur elle, comme elle faisait pour sa rose safranée, pour son cactus à fleur pourpre, pour son papillon du pin, endormi et confiant sur l'écorce écailleuse. Elle touchait les cheveux frisés, dorés comme la châtaigne mi-mûre, la joue transparente et rose de la petite Bouilloux, regardait battre les cils démesurés sur l'humide et vaste prunelle sombre, les dents briller sous une lèvre sans pareille, et laissait partir l'enfant, qu'elle suivait des yeux, en soupirant :

— C'est prodigieux !...

Quelques années passèrent, ajoutant des grâces à la petite Bouilloux. Il y eut des dates que notre admiration commémorait : une distribution de prix où la petite Bouilloux, timide et récitant tout

bas une fable inintelligible, resplendit sous ses larmes comme une pêche sous l'averse... La première communion de la petite Bouilloux fit scandale : elle alla boire chopine après les vêpres, avec son père le scieur de long, au café du Commerce, et dansa le soir, féminine déjà et coquette, balancée sur ses souliers blancs, au bal public.

D'un air orgueilleux, auquel elle nous avait habituées, elle nous avertit après, à l'école, qu'elle entrait en apprentissage.

— Ah !... Chez qui ?

— Chez M^{me} Adolphe.

— Ah !... Tu vas gagner tout de suite ?

— Non, je n'ai que treize ans, je gagnerai l'an prochain.

Elle nous quitta sans effusion et nous la laissâmes froidement aller. Déjà sa beauté l'isolait, et elle ne comptait point d'amies, dans l'école où elle apprenait peu. Ses dimanches et ses jeudis, au lieu de la rapprocher de nous, appartenaient à une famille « mal vue », à des cousines de dix-huit ans, effrontées sur le pas de la porte, à des frères, apprentis charrons, qui « portaient cravate » à quatorze ans et fumaient, leur sœur au bras, entre le « Tir parisien » de la foire et le gai « Débit » que la veuve à Pimolle achalandait si bien.

Dès le lendemain, je vis la petite Bouilloux, car elle montait vers son atelier de couture, et je descendais à l'école. De stupeur, d'admiration jalouse, je restai plantée, du côté de la rue des Sœurs, regardant Nana Bouilloux qui s'éloignait. Elle avait troqué son sarrau noir, sa courte robe

de petite fille contre une jupe longue, contre un corsage de satinette rose à plis plats. Un tablier de mohair noir paraît le devant de sa jupe, et ses bondissants cheveux, disciplinés, tordus en « huit », casquaient étroitement la forme charmante et nouvelle d'une tête ronde, impérieuse, qui n'avait plus d'enfantin que sa fraîcheur et son imprudence, pas encore mesurée, de petite dévergondée villageoise.

Le cours supérieur bourdonna, ce matin-là.

— J'ai vu Nana Bouilloux ! En « long », ma chère, en long qu'elle est habillée ! En chignon ! Et une paire de ciseaux pendante !

Je rentraï, haletante, à midi, pressée de crier :

— Maman ! j'ai vu Nana Bouilloux ! Elle passait devant la porte ! En long, maman, en long, qu'elle est habillée ! Et en chignon ! Et des talons hauts, et une paire de...

— Mange, Minet-Chéri, mange, ta côtelette sera froide.

— Et un tablier, maman, oh ! un si joli tablier, en mohair, comme de la soie !... Est-ce que je ne pourrais pas...

— Non, Minet-Chéri, tu ne pourrais pas.

— Mais puisque Nana Bouilloux peut bien...

— Oui, elle peut, et même elle doit, à treize ans, porter chignon, tablier court, jupe longue, — c'est l'uniforme de toutes les petites Bouilloux du monde, à treize ans, — malheureusement.

— Mais...

— Oui, tu voudrais un uniforme complet de petite Bouilloux. Ça se compose de tout ce que tu as vu, plus : une lettre bien cachée dans la

poche du tablier, un amoureux qui sent le vin et le cigare à un sou ; deux amoureux, trois amoureux... et un peu plus tard... beaucoup de larmes... un enfant malingre et caché que le busc du corset a écrasé pendant des mois... C'est ça, Minet-Chéri, l'uniforme complet des petites Bouilloux. Tu le veux ?

— Mais non, maman... Je voulais essayer si le chignon...

Ma mère secouait la tête avec une malice grave.

— Ah ! non. Tu ne peux pas avoir le chignon sans le tablier, le tablier sans la lettre, la lettre sans les souliers à talons, ni les souliers sans... le reste ! C'est à choisir !

Ma convoitise se lassa vite. La radieuse petite Bouilloux ne fut plus qu'une passante quotidienne, que je regardais à peine. Tête nue l'hiver et l'été, elle changeait chaque semaine la couleur vive de ses blouses. Par grand froid, elle serrait sur ses minces épaules élégantes un petit fichu inutile. Droite, éclatante comme une rose épineuse, les cils abattus sur la joue ou dévoilant l'œil humide et sombre, elle méritait, chaque jour davantage, de régner sur les foules, d'être contemplée, parée, chargée de bijoux. La crépeline domptée de ses cheveux châtons se révélait quand même, en petites ondes qui accrochaient la lumière, en vapeur dorée sur la nuque et près des oreilles. Elle avait un air toujours vaguement offensé, des narines courtes et veloutées qui faisaient penser à une biche.

Elle eut quinze ans, seize — moi aussi. Sauf

qu'elle riait beaucoup le dimanche, au bras de ses cousines et de ses frères, pour montrer ses dents, Nana Bouilloux se tenait assez bien.

— Pour une petite Bouilloux, ma foi, il n'y a rien à dire ! reconnaissait la voix publique.

Elle eut dix-sept ans, dix-huit ans, un teint comme un fruit abrité du vent, des yeux qui faisaient baisser les regards, une démarche apprise on ne sait où. Elle se mit à fréquenter les « parquets » aux foires et aux fêtes, à danser furieusement, à se promener très tard, dans le chemin de ronde, un bras d'homme autour de la taille. Toujours méchante, mais riieuse, et poussant à la hardiesse ceux qui se seraient contentés de l'aimer.

Un soir de Saint-Jean, elle dansait au parquet installé place du Grand-Jeu, sous la triste lumière et l'odeur des lampes à pétrole. Les souliers à clous levaient la poussière de la place, entre les planches du « parquet ». Tous les garçons gardaient en dansant le chapeau sur la tête, comme il se doit. Des filles blondes devenaient lie-de-vin dans leurs corsages collés, des brunes, venues des champs et brûlées, semblaient noires. Mais, dans une bande d'ouvrières dédaigneuses, Nana Bouilloux, en robe d'été à petites fleurs, buvait de la limonade au vin rouge quand les Parisiens entrèrent dans le bal.

Deux Parisiens comme on en voit l'été à la campagne, des amis d'un châtelain voisin qui s'enuyaient : des Parisiens en serge blanche et en tussor qui venaient se moquer, un moment, d'une Saint-Jean de village... Ils cessèrent de rire en

apercevant Nana Bouilloux et s'assirent à la buvette pour la voir de plus près. Ils échangèrent à mi-voix des paroles qu'elle feignait de ne pas entendre. Car sa fierté de belle créature lui défendait de tourner les yeux vers eux et de pouffer comme ses compagnes. Elle entendit : « Cygne parmi les oies... Un Greuze !... crime de laisser s'enterrer ici une merveille... » Quand le Parisien en serge blanche invita la petite Bouilloux à valser, elle se leva sans étonnement, et dansa, muette, sérieuse : ses cils plus beaux qu'un regard touchaient, parfois, le pinceau d'une moustache blonde.

Après la valse, les Parisiens s'en allèrent, et Nana Bouilloux s'assit à la buvette en s'éventant. Le fils Leriche l'y vint chercher, et Houette, et même Honce, le pharmacien, et même Possy, l'ébéniste, grisonnant mais fin danseur. A tous, elle répondit : « Merci bien, je suis fatiguée », et elle quitta le bal à dix heures et demie.

Et puis, il n'arriva rien à la petite Bouilloux. Les Parisiens ne revinrent pas, ni ceux-là, ni d'autres. Houette, Honce, le fils Leriche, les commis voyageurs au ventre baré d'or, les soldats permissionnaires et les clerks d'huissier gravirent en vain notre rue escarpée aux heures où descendait l'ouvrière bien coiffée, qui passait raide avec un signe de tête. Ils l'espérèrent aux bals, où elle but de la limonade d'un air distingué et répondit à tous : « Merci bien, je ne danse pas, je suis fatiguée. » Blessés, ils ricanaient, après quelques jours : « Elle a attrapé une fatigue de

trente-six semaines, oui ! » et ils épièrent sa taille... Mais rien n'arriva à la petite Bouilloux, ni cela ni autre chose. Elle attendait, simplement. Elle attendait, touchée d'une foi orgueilleuse, consciente de ce qui lui devait un hasard qui l'avait trop bien armée. Elle attendait... ce Parisien de serge blanche ? Non. L'étranger, le ravisseur. L'attente orgueilleuse la fit pure, silencieuse ; elle dédaigna, avec un petit sourire étonné, Honce, qui voulut l'élever au rang de pharmacienne légitime, et le premier clerc de l'huissier. Sans plus déchoir, et reprenant en une fois ce qu'elle avait jeté — rires, regards, duvet lumineux de la joue, courte lèvre enfantine et rouge, gorge qu'une ombre bleue divise à peine — à des manants, elle attendit son règne, et le prince qui n'avait pas de nom.

Je n'ai pas revu, en passant une fois dans mon pays natal, l'ombre de celle qui me refusa si tendrement ce qu'elle appelait « l'uniforme des petites Bouilloux ». Mais comme l'automobile qui m'amenait montait lentement — pas assez lentement, jamais assez lentement — une rue où je n'ai plus de raison de m'arrêter, une passante se rangea pour éviter la roue. Une femme mince, bien coiffée, les cheveux en casque à la mode d'autrefois, des ciseaux de couturière pendus à une « châtelaine » d'acier, sur son tablier noir. De grands yeux vindicatifs, une bouche serrée qui devait se taire longuement, la joue et la tempe jaunies de celles qui travaillent à la lampe ; une femme de quarante-cinq à... Mais non, mais non ; une femme de trente-huit ans, une femme de mon

âge, je n'en pouvais pas douter... Dès que ma voiture lui laissa le passage, la « petite Bouilloux » descendit la rue, droite, indifférente, après qu'un coup d'œil âpre et anxieux, lui eut révélé que la voiture s'en allait, vide du ravisseur attendu.

1922

MA MÈRE ET LE FRUIT DEFENDU

Vint un temps où ses forces l'abandonnèrent. Elle en était dans un étonnement sans bornes, et n'y voulait pas croire. Quand je venais de Paris la voir, elle avait toujours, quand nous demeurions seules l'après-midi dans sa petite maison, quelque péché à m'avouer. Une fois, elle retroussa le bord de sa robe, baissa son bas sur son tibia, montrant une meurtrissure violette, la peau presque fendue.

— Regarde-moi ça!

— Qu'est-ce que tu t'es encore fait, maman?

Elle ouvrait de grands yeux, pleins d'innocence et de confusion.

— Tu ne le croirais pas : je suis tombée dans l'escalier!

— Comment, tombée?

— Mais justement, comme rien! Je descendais l'escalier et je suis tombée. C'est inexplicable.

— Tu descendais trop vite?...

— Trop vite? Qu'appelles-tu trop vite? Je descendais vite. Ai-je le temps de descendre un escalier à l'allure du Roi-Soleil? Et si c'était tout... Mais regarde!

Sur son joli bras, si frais encore auprès de la main fanée, une brûlure enflait sa cloque d'eau.

— Oh! qu'est-ce que c'est encore?

— Ma bouillotte chaude.

— La vieille bouilloire en cuivre rouge? Celle qui tient cinq litres?

— Elle-même. A qui se fier? Elle qui me connaît depuis quarante ans! Je ne sais pas ce qui lui a pris, elle bouillait à gros bouillons, j'ai voulu la retirer du feu, crac, quelque chose m'a tourné dans le poignet.. Encore heureux que je n'aie que cette cloque... Mais quelle histoire! Aussi j'ai laissé l'armoire tranquille...

Elle rougit vivement et n'acheva pas.

— Quelle armoire? demandai-je d'un ton sévère.

Ma mère se débattit, secouant la tête comme si je voulais la mettre en laisse.

— Rien! aucune armoire!

— Maman! Je vais me fâcher!

— Puisque je dis : « J'ai laissé l'armoire tranquille », fais-en autant pour moi. Elle n'a pas bougé de sa place, l'armoire, n'est-ce pas? Fichez-moi tous la paix, donc!

L'armoire... un édifice de vieux noyer, presque aussi large que haut, sans autre ciselure que la trace toute ronde d'une balle prussienne, entrée par le battant de droite et sortie par le panneau du fond... Hum!...

— Tu voudrais qu'on la mit ailleurs que sur le palier, maman?

Elle eut un regard de jeune chatte, faux et brillant dans sa figure ridée :

— Moi? je la trouve bien là : qu'elle y reste!

Nous convînmes quand même, mon frère le médecin et moi, qu'il fallait se méfier. Il voyait ma mère, chaque jour, puisqu'elle l'avait suivi et habitait le même village; il la soignait avec une passion dissimulée. Elle luttait contre tous ses maux avec une élasticité surprenante, les oubliait, les déjouait, remportait sur eux des victoires passagères et éclatantes, rappelait à elle, pour des jours entiers, ses forces évanouies, et le bruit de ses combats, quand je passais quelques jours chez elle, s'entendait dans toute la petite maison, où je songeais alors au fox réduisant le rat...

A cinq heures du matin, en face de ma chambre, le son de cloche du seau plein posé sur l'évier de la cuisine m'éveillait...

— Que fais-tu avec le seau, maman? Tu ne peux pas attendre que Joséphine arrive?

Et j'accourais. Mais le feu flambait déjà, nourri de fagot sec. Le lait bouillait, sur le

fourneau à braise pavé de faïence bleue. D'autre part fondait, dans un doigt d'eau, une tablette de chocolat pour mon déjeuner. Carrée dans son fauteuil de paille, ma mère moulait le café embaumé, qu'elle torréfiait elle-même. Les heures du matin lui furent toujours clémentes; elle portait sur ses joues leurs couleurs vermeilles. Fardée d'un bref regain de santé, face au soleil levant, elle se réjouissait, tandis que tintait à l'église la première messe, d'avoir déjà goûté, pendant que nous dormions, à tant de fruits défendus.

Les fruits défendus, c'étaient le seau trop lourd tiré du puits, le fagot débité à la serpette sur une bille de chêne, la bêche, la pioche, et surtout l'échelle double, accotée à la lucarne du bûcher. C'étaient la treille grimpante dont elle rattachait les sarments à la lucarne du grenier, les hampes fleuries du lilas trop haut, la chatte prise de vertige et qu'il fallait cueillir sur le faite du toit... Tous les complices de sa vie de petite femme rondelette et vigoureuse, toutes les rustiques divinités subalternes qui lui obéissaient et la rendaient si glorieuse de se passer de serviteurs prenaient maintenant figure et position d'adversaires. Mais ils comptaient sans le plaisir de lutter, qui ne devait quitter ma mère qu'avec la vie. A soixante et onze ans, l'aube la vit encore triomphante, non sans dommages. Brûlée au

feu, coupée à la serpette, trempée de neige fondue ou d'eau renversée, elle trouvait le moyen d'avoir déjà vécu son meilleur temps d'indépendance avant que les plus matineux aient poussé leurs persiennes, et pouvait nous conter l'éveil des chats, le travail des nids, les nouvelles que lui laissaient, avec la mesure de lait et le rouleau de pain chaud, la laitière et la porteuse de pain, la chronique enfin de la naissance du jour.

C'est seulement une fois que je vis, un matin, la cuisine froide, la casserole d'émail bleu pendue au mur, que je sentis proche la fin de ma mère. Son mal connut maintes rémissions, pendant lesquelles la flamme de nouveau jaillit de l'âtre, et l'odeur de pain frais et de chocolat fondu passa sous la porte avec la patte impatiente de la chatte. Ces rémissions furent le temps d'alertes inattendues. On trouva ma mère et la grosse armoire de noyer chues toutes deux en bas de l'escalier, celle-là ayant prétendu transférer celle-ci, en secret, de l'unique étage au rez-de-chaussée. Sur quoi mon frère aîné exigea que ma mère se tînt en repos et qu'une vieille domestique couchât dans la petite maison. Mais que pouvait une vieille servante contre une force de vie jeune et malicieuse, telle qu'elle parvenait à séduire et entraîner un corps déjà à demi enchaîné par la mort? Mon frère, revenant avant le soleil

d'assister un malade dans la campagne, surprit un jour ma mère en flagrant délit de perversion. Vêtue pour la nuit, mais chaussée de gros sabots de jardinier, sa petite natte grise de septuagénaire retroussée en queue de scorpion sur sa nuque, un pied sur l'X de hêtre, le dos bombé dans l'attitude du tâcheron exercé, rajeunie par un air de délectation et de culpabilité indicibles, ma mère, au mépris de tous ses serments et de l'aiguail glacé, sciait des bûches dans sa cour.

LE MANTEAU DE SPAHI

Le manteau de spahi, le burnous noir lamé d'or, la chéchia, la « parure » composée de trois miniatures ovales — un médaillon, deux boucles d'oreilles — entourées d'une guirlande de petites pierres fines, le morceau de « véritable peau d'Espagne » indélébilement parfumé... Autant de trésors auxquels s'attachait autrefois ma révérence, en quoi je ne faisais qu'imiter ma mère.

— Ce ne sont pas des jouets, déclarait-elle gravement, et d'un tel air que je pensais justement à des jouets, mais pour les grandes personnes...

Elle s'amusait, parfois, à draper sur moi le burnous noir léger, rayé de lames d'or, à me coiffer du capuchon à gland; alors elle s'aplaudissait de m'avoir mise au monde.

— Tu le garderas pour sortir du bal, quand tu seras mariée, disait-elle. Rien n'est plus seyant, et au moins c'est un vêtement qui ne

passe pas de mode. Ton père l'a rapporté de sa campagne d'Afrique, avec le manteau de spahi.

Le manteau de spahi, rouge, et de drap fin, dormait plié dans un drap usé, et ma mère avait glissé dans ses plis un cigare coupé en quatre et une pipe d'écume culottée, « contre les mites ». Les mites se blasèrent-elles, ou le culot de pipe perdit-il, en vieillissant, sa vertu insecticide? Au cours d'une de ces débâcles ménagères qu'on nomme nettoyages à fond, et qui rompent dans les armoires, comme les fleuves leurs glaces, les scellés de linge, de papier et de ficelles, ma mère, en dépliant le manteau de spahi, jeta le grand cri lamentable :

— Il est mangé!

Comme autour d'une desserte d'anthropophages, la famille accourut, se pencha sur le manteau où le jour brillait par cent trous, aussi ronds que si l'on eût mitraillé, à la cendrée, le drap fin.

— Mangé! répéta ma mère. Et ma fourrure de renard doré, à côté, intacte.

— Mangé! dit mon père avec calme. Eh bien! voilà, il est mangé.

Ma mère se dressa devant lui comme une furie économe.

— Tu en prends bien vite ton parti!

— Oh! oui, dit mon père. J'y suis déjà habitué.

— D'abord, les hommes...

— Je sais. Que voulais-tu donc faire de ce manteau?

Elle perdit d'un coup son assurance et montra une perplexité de chatte à qui l'on verse du lait dans une bouteille au goulot étroit.

— Mais... je le conservais! Depuis quinze ans il est dans le même drap. Deux fois par an je le dépliais, je le secouais et je le repliais...

— Te voilà délivrée de ce souci. Reporte-le sur le tartan vert, puisqu'il est entendu que ta famille a le droit de se servir du tartan rouge à carreaux blancs, mais que personne ne doit toucher au tartan vert à carreaux bleus et jaunes.

— Le tartan vert, je le mets sur les jambes de la petite quand elle est malade.

— Ce n'est pas vrai.

— Comment? à qui parles-tu?

— Ce n'est pas vrai, puisqu'elle n'est jamais malade.

Une main rapide couvrit ma tête comme si les tuiles allaient tomber du toit.

— Ne déplace pas la question. Que vais-je faire de ce manteau mangé? Un si grand manteau! Cinq mètres au moins!

— Mon Dieu, ma chère âme, si tu en as tant d'ennuis, replie-le, épingle sur lui son petit linceul, et remets-le dans l'armoire — comme s'il n'était pas mangé!

Le sang prompt de ma mère fleurit ses joues encore si fraîches.

— Oh! tu n'y penses pas! Ce n'est pas la même chose! Je ne pourrais pas. Il y a là presque une question de...

— Alors, ma chère âme, donne-moi ce manteau. J'ai une idée.

— Qu'en vas-tu faire?

— Laisse. Puisque j'ai une idée.

Elle lui donna le manteau, avec toute sa confiance, lisible dans ses yeux gris. Ne lui avait-il pas affirmé successivement qu'il savait la manière de faire certains caramels au chocolat, d'économiser la moitié des bouchons au moment de la mise en bouteille d'une pièce de bordeaux, et de tuer les courtilières qui dévastaient nos laitues? Que le vin mal bouché se fût gâté en six mois, que la confection des caramels eût entraîné l'incendie d'un mètre de parquet et la cristallisation, dans le sucre bouillant, d'un vêtement entier; que les laitues, intoxiquées d'acide mystérieux, eussent précédé dans la tombe les courtilières, cela ne signifiait pas que mon père se fût trompé...

Elle lui donna le manteau de spahi, qu'il jeta sur son épaule, et qu'il emporta dans son antre, nommé aussi bibliothèque. Je suivis dans l'escalier son pas rapide d'amputé, ce saut de corbeau qui le hissait de marche en marche. Mais dans la bibliothèque il s'assit, réclama

brèvement que je misse à sa portée la règle à calcul, la colle, les grands ciseaux, le compas, les épingles, m'envoya promener et s'enferma au verrou.

— Qu'est-ce qu'il fait? Va voir un peu ce qu'il fait! demandait ma mère.

Mais nous n'en sûmes rien jusqu'au soir. Enfin, le vigoureux appel de mon père retentit jusqu'en bas et nous montâmes.

— Eh bien! dit ma mère en entrant, tu as réussi?

— Regarde!

Triomphant, il lui offrait sur le plat de la main — découpé en dents de loup, feuilleté comme une galette et pas plus grand qu'une rose — tout ce qui restait du manteau de spahi : un ravissant essuie-plumes.

L'AMI

Le jour où l'Opéra-Comique brûla, mon frère aîné, accompagné d'un autre étudiant, son ami préféré, voulait louer deux places. Mais d'autres mélomanes pauvres, habitués des places à trois francs, n'avaient rien laissé. Les deux étudiants déçus dînèrent à la terrasse d'un petit restaurant du quartier : une heure plus tard, à deux cents mètres d'eux, l'Opéra-Comique brûlait. Avant de courir l'un au télégraphe pour rassurer ma mère, l'autre à sa famille parisienne, ils se serrèrent la main et se regardèrent, avec cet embarras, cette mauvaise grâce sous laquelle les très jeunes hommes déguisent leurs émotions pures. Aucun d'eux ne parla de hasard providentiel, ni de la protection mystérieuse étendue sur leurs deux têtes. Mais quand vinrent les grandes vacances, pour la première fois Maurice — admettez qu'il s'appelait Maurice — accompagna mon frère et vint passer deux mois chez nous.

L'ENLÈVEMENT

— Je ne peux plus vivre comme ça, me dit ma mère. J'ai encore rêvé qu'on t'enlevait cette nuit. Trois fois je suis montée jusqu'à ta porte. Et je n'ai pas dormi.

Je la regardai avec commisération, car elle avait l'air fatigué et inquiet. Et je me tus, car je ne connaissais pas de remède à son souci.

— C'est tout ce que ça te fait, petite monstresse?

— Dame, maman... Qu'est-ce que tu veux que je dise? Tu as l'air de m'en vouloir que ce ne soit qu'un rêve.

Elle leva les bras au ciel, courut vers la porte, accrocha en passant le cordon de son pince-nez à une clef de tiroir, puis le jaseron de son face-à-main au loquet de la porte, entraîna dans les mailles de son fichu le dossier pointu et gothique d'une chaise second Empire, retint la moitié d'une imprécation et disparut après un regard indigné, en murmurant :

— Neuf ans!... Et me répondre de cette façon quand je parle de choses graves!

Le mariage de ma demi-sœur venait de me livrer sa chambre, la chambre du premier étage, étoilée de bleuets sur un fond blanc gris.

Quittant ma tanière enfantine — une ancienne logette de portier à grosses poutres, carrelée, suspendue au-dessus de l'entrée cochère et commandée par la chambre à coucher de ma mère — je dormais, depuis un mois, dans ce lit que je n'avais osé convoiter, ce lit dont les rosaces de fonte argentée retenaient dans leur chute des rideaux de guipure blanche, doublés d'un bleu impitoyable. Ce placard-cabinet de toilette m'appartenait, et j'accouçais à l'une ou l'autre fenêtre une mélancolie, un dédain tous deux feints, à l'heure où les petits Blancvillain et les Trinitet passaient, mordant leur tartine de quatre heures, épaissie de haricots rouges figés dans une sauce au vin. Je disais, à tout propos :

— Je monte à ma chambre... Céline a laissé les persiennes de ma chambre ouvertes...

Bonheur menacé : ma mère, inquiète, rôdait. Depuis le mariage de ma sœur, elle n'avait plus son compte d'enfants. Et puis, je ne sais quelle histoire de jeune fille enlevée, séquestrée, illustrait la première page des journaux. Un cheminéau, éconduit à la nuit tombante par notre

cuisinière, refusait de s'éloigner, glissait son gourdin entre les battants de la porte d'entrée, jusqu'à l'arrivée de mon père... Enfin, des romanichels, rencontrés sur la route, m'avaient offert, avec d'étincelants sourires et des regards de haine, de m'acheter mes cheveux, et M. Demange, ce vieux monsieur qui ne parlait à personne, s'était permis de m'offrir des bonbons dans sa tabatière.

— Tout ça n'est pas bien grave, assurait mon père.

— Oh! toi... Pourvu qu'on ne trouble pas ta cigarette d'après-déjeuner et ta partie de dominos... Tu ne songes même pas qu'à présent la petite couche en haut, et qu'un étage, la salle à manger, le corridor, le salon, la séparent de ma chambre. J'en ai assez de trembler tout le temps pour mes filles. Déjà l'aînée qui est partie avec ce monsieur...

— Comment, partie?

— Oui, enfin, mariée. Mariée ou pas mariée, elle est tout de même partie avec un monsieur qu'elle connaît à peine.

Elle regardait mon père avec une suspicion tendre.

— Car, enfin, toi, qu'est-ce que tu es pour moi? Tu n'es même pas mon parent...

Je me délectais, aux repas, de récits à mots couverts, de ce langage, employé par les parents, où le vocable hermétique remplace le

terme vulgaire, où la moue significative et le « hum! » théâtral appellent et soutiennent l'attention des enfants.

— A Gand, dans ma jeunesse, racontait mère, une de mes amies, qui n'avait que seize ans, a été enlevée... Mais parfaitement! Et dans une voiture à deux chevaux encore. Le lendemain... hum!... Naturellement. Il ne pouvait plus être question de la rendre à sa famille. Il y a des... comment dirai-je? des effractions que... Enfin ils se sont mariés. Il fallait bien en venir là.

« Il fallait bien en venir là! »

Imprudente parole... Une petite gravure ancienne, dans l'ombre du corridor, m'intéressa soudain. Elle représentait une chaise de poste, attelée de deux chevaux étranges à cous de chimères. Devant la portière béante, un jeune homme habillé de taffetas portait, d'un seul bras, avec la plus grande facilité, une jeune fille renversée dont la petite bouche ouverte en O, les jupes en corolle chiffonnée autour de deux jambes aimables, s'efforçaient d'exprimer l'épouvante. « *L'Enlèvement!* » Ma songerie, innocente, caressa le mot et l'image...

Une nuit de vent, pendant que battaient les portillons mal attachés de la basse-cour, que ronflait au-dessus de moi le grenier, balayé d'ouest en est par les rafales qui, courant sous les bords des ardoises mal jointes, jouaient des

airs cristallins d'harmonica, je dormais, bien rompue par un jeudi passé aux champs à gauler les châtaignes et fêter le cidre nouveau. Rêvai-je que ma porte grinçait? Tant de gonds, tant de girouettes gémissaient alentour... Deux bras, singulièrement experts à soulever un corps endormi, ceignirent ici mes reins, ici ma nuque, pressant en même temps autour de moi la couverture et le drap. Ma joue perçut l'air plus froid de l'escalier; un pas assourdi, lourd, descendit lentement, et chaque pas me berçait d'une secousse molle. M'éveillai-je tout à fait? J'en doute. Le songe seul peut, emportant d'un coup d'aile une petite fille par delà son enfance, la déposer, ni surprise, ni révoltée, en pleine adolescence hypocrite et aventureuse. Le songe seul épanouit dans une enfant tendre l'ingrate qu'elle sera demain, la fourbe complice du passant, l'oublieuse qui quittera la maison maternelle sans tourner la tête... Telle je partais, pour le pays où la chaise de poste, sonnante de grelots de bronze, arrête devant l'église un jeune homme de taffetas et une jeune fille pareille, dans le désordre de ses jupes, à une rose au pillage... Je ne criai pas. Les deux bras m'étaient si doux, soucieux de m'étreindre assez, de garer, au passage des portes, mes pieds ballants... Un rythme familier, vraiment, m'endormait entre ces bras ravisseurs...

Au jour levé, je ne reconnus pas ma soupenle ancienne, encombrée maintenant d'échelles et de meubles boiteux, où ma mère en peine m'avait portée, nuitamment, comme une mère chatte qui déplace en secret le gîte de son petit. Fatiguée, elle dormait, et ne s'éveilla que quand je jetai, aux murs de ma logette oubliée, mon cri perçant :

— Maman! viens vite! Je suis enlevée!

Colette, Le Blé en herbe, 1923 [les chardons]

92

LE BLÉ EN HERBE

— Ce que j'ai fait? Mais tout, voyons! J'ai été attaqué à un tournant, enfermé dans une cave, abreuvé de narcotiques puissants, lié tout nu à un poteau, fustigé, mis à la question...

Vinca riait, appuyée à son épaule, tandis que Philippe secouait la tête pour détacher de ses cils deux larmes d'énervement, et qu'il pensait :

« Si elle savait que c'est la vérité, ce que je lui raconte... »

IX

Depuis que Mme Dalleray lui avait offert un verre d'orangeade, Phil sentait sur ses lèvres et contre ses amygdales le choc, la brûlure de la boisson glacée. Il s'imaginait aussi qu'il n'avait bu de sa vie, ni ne boirait désormais une orangeade aussi amère.

« Et pourtant, au moment où je l'ai bue, je n'en ai pas senti le goût... C'est après... longtemps après... » Cette visite, qu'il cachait à Vinca, formait dans sa mémoire un point battant et sensible, dont il précipitait ou calmait à son gré la fièvre bénigne.

La vie de Philippe appartenait toujours à Vinca, à la petite amie de son cœur, née tout près de lui, douze mois après lui, attachée à lui comme une jumelle à son frère jumeau, anxieuse comme une amante qui doit demain perdre son amant. Mais le rêve, ni le cauchemar ne dépendent de la vie réelle. Un mauvais rêve, riche d'ombre glaciale, de rouge sourd, de velours noir et or, empiétait sur la vie de Phil, diminuait, en segment d'éclipse, les heures normales du jour, depuis que dans le salon de *Ker-Anna*, par un après-midi torride, il avait bu le verre d'orangeade versé par l'impérieuse et grave dame en blanc. Le feu du diamant au bord du verre... le dé de glace, étincelant entre trois doigts pâles... L'ara bleu et rouge, muet sur son perchoir, et son aile doublée d'un plumage blanc, rosé comme la chair des pêches... L'adolescent doutait de

sa mémoire en ressassant ces images d'un coloris brûlant et faux, décor créé peut-être par le sommeil qui force jusqu'au bleu le vert des feuillages et donne à certaines nuances l'accent d'un sentiment...

Il n'avait rapporté, de sa visite, aucun plaisir. Le souvenir même du parfum qui fumait dans une coupe paralysait, un temps, son appétit, lui infligeait des aberrations nerveuses :

— Tu ne trouves pas, Vinca, que les crevettes sentent le benjoin, aujourd'hui ?

Plaisir, l'entrée dans le salon fermé, le tâtonnement contre des obstacles mous et veloutés ? Plaisir, l'évasion maladroite, le soleil en chape soudaine sur les épaules ? Non, non, rien de tout cela ne ressemblait au plaisir, mais plutôt au malaise, au tourment d'une dette...

« Je lui dois une politesse, se dit Philippe

un matin. Rien ne m'oblige à passer pour un mufle. Il faut que je dépose des fleurs à sa porte, et après je n'y penserai plus. Mais quelles fleurs ? »

Les reine-marguerites du potager et les muflers de velours lui parurent méprisables. Août finissant défleurissait les chèvrefeuilles sauvages et les Dorothy-Perkins enroulées au tronc des trembles. Mais un creux de dune entre la villa et la mer, empli jusqu'aux bords de chardons des sables, bleus dans leur fleur, mauves au long de leur tige cassante, méritait de s'appeler « le miroir des yeux de Vinca ».

« Des chardons bleus... j'en ai vu dans un vase de cuivre, chez Mme Dalleray... Offret-on des chardons bleus ? Je les accrocherai à la grille... Je n'entrerai pas... »

Il attendit, avec la sagacité de ses seize ans, le jour où Vinca, fatiguée, un peu malade,

languissante et hérissée, une marge mauve sous ses yeux bleus, s'étendit à l'ombre, refusa le bain et la promenade. Il coupa et bottela secrètement les plus beaux chardons, en se blessant furieusement les mains à leur feuillage de fer. Il partit sur sa bicyclette, par un beau temps breton qui voilait de brume la terre et mêlait à la mer un lait immatériel. Il roula, gêné par un pantalon de toile blanche et son plus beau veston de gros jersey, jusqu'aux murs de *Ker-Anna*, marcha courbé vers la grille et voulut jeter dans le jardin sa botte de chardons, comme il se fût délivré d'une pièce à conviction. Il médita son geste; repéra l'endroit où le mur d'enceinte touchait presque la villa, fit tourner son bras en fronde et le bouquet vola dans l'air. Philippe entendit un cri, des pas sur le gravier, et une voix étouffée de colère, qu'il reconnut cependant :

— Si je tenais l'idiot qui a fait ça...

Se sentant insulté, il renonça à la fuite, et la dame en blanc, irritée, le trouva près de la grille. Elle changea de figure en le voyant, dénoua ses sourcils joints, haussa les épaules :

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle. Ce n'est pas très malin.

Elle attendit une excuse qui ne vint pas, car Phil, occupé à la regarder, la remerciait vaguement en lui-même d'être encore une fois vêtue de blanc, et le visage rehaussé discrètement de rouge aux lèvres, de bistre en halo autour des yeux. Elle porta une main à sa joue :

— Tenez, je saigne !

— Moi aussi, dit Philippe roidement.

Et il tendit ses mains blessées. Elle se pencha, écrasa sous son doigt une petite perle de sang sur la paume de Phil.

— Vous les avez cueillis pour moi ? demanda-t-elle avec nonchalance.

Il ne répondit que d'un signe, se gourmandant de manifester, à une femme aimable et bien élevée, des façons de rustre. Mais elle n'en paraissait pas fâchée, ni surprise.

— Vous voulez entrer un moment ?

Il répondit de la même manière, et sa muette protestation fit voler ses cheveux autour de son visage, embelli d'une sévérité étrange et privé de toute autre expression.

— Ils sont d'un bleu... un bleu indicible... Je les planterai dans mon brasero de cuivre...

Le visage de Phil se détendit un peu :

— Je le pensais, dit-il. Ou bien dans un pot de grès gris.

— Oui, si vous le voulez... Dans un pot de grès gris.

Une sorte de docilité, dans la voix de

Mme Dalleray, émerveilla Philippe. Elle s'en aperçut, le regarda dans les yeux, reprit son sourire aisé et presque masculin, et changea de ton :

— Dites-moi, monsieur Phil... Une question... Une simple question... Ces beaux chardons bleus, vous les avez cueillis pour moi, pour me faire plaisir ?

— Oui...

— C'est charmant. Pour me faire plaisir. Mais avez-vous pensé plus vivement à mon plaisir de les recevoir — comprenez-moi bien ! — qu'à *votre* plaisir de les cueillir pour moi et de me les offrir ?

Il l'écoutait mal, et la regardait parler comme un sourd-muet, l'esprit attaché à la forme de sa bouche et au battement de ses cils. Il ne comprit pas, et répondit au hasard :

— J'ai pensé que ça vous serait agréable... Et puis vous m'aviez offert de l'orangeade...

Elle retira sa main, qu'elle avait posée sur le bras de Phil, et rouvrit tout grand le battant à demi-fermé de la grille.

— Bien. Mon petit, il faut vous en aller, et ne plus revenir ici.

— Comment ?...

— Personne ne vous a demandé de m'être agréable. Quittez donc l'obligeant souci qui vous amène, aujourd'hui, à me bombarder de chardons bleus. Adieu, monsieur Phil. A moins que...

Elle appuyait son front hardi à la grille promptement refermée entre eux et toisait Philippe, immobile sur la petite route.

— A moins qu'un jour je ne vous retrouve à cette place, revenu non pour payer, d'un bouquet épineux, mon orangeade, mais pour une autre raison...

— Une autre raison...

— Comme votre voix ressemble à la

mienne, monsieur Phil ! Cette fois-là nous verrons si mon agrément est en jeu, ou le vôtre. Je n'aime que les mendiants et les affamés, monsieur Phil. Si vous revenez, revenez la main tendue... Allez, allez, monsieur Phil !...

Elle quitta la grille, et Philippe s'en alla. Chassé, et même banni, il n'emportait pourtant qu'une fierté d'homme, et dans son souvenir l'arabesque noire de la grille couronnait, comme une branche de viorne, un visage féminin, tatoué sur la joue d'un signe de sang frais.

X

— Tu vas tomber, Vinca, ton espadrille est défaite. Attends...

Phil se baissa vivement, saisit les deux rubans de laine blanche et les croisa sur une cheville brune, frémissante, sèche, jambe de bête fine, faite pour la course et le saut. Un épiderme durci, des cicatrices nombreuses n'en masquaient pas la grâce. Presque pas de chair sur l'ossature légère, juste assez de muscle pour assurer le galbe ; la jambe de Vinca n'éveillait pas le désir, mais l'espèce d'exaltation que l'on voue à un style pur.

— Attends, je te dis ! Je ne peux pas rattacher tes cordons, si tu marches !

Ayant morigéné l'étrange humeur de Vinca, Philippe garda cette fois son air rogue et reprit le chemin de la villa, en se retenant de courir. Goûterait-il dans une heure à *Ker-Anna*, comme Mme Dalleray l'en avait prié ? Prié... celle-là ne savait qu'ordonner, et conduire avec une dureté dissimulée celui qu'elle élevait au rang de mendiant et d'affamé. Mendiant rebelle à l'humilité et qui pouvait, loin d'elle, songer sans gratitude à la verseuse de boisson fraîche, à la peuleuse de fruits dont les mains blanches servaient et soignaient le petit passant novice et bien tourné. Mais faut-il nommer novice l'adolescent que l'amour a, dès l'enfance, sacré homme et gardé pur ? Où elle eût trouvé une victime facile, enchantée de se soumettre, Mme Dalleray rencontrait un antagoniste ébloui et circonspect. La bouche altérée et les mains tendues, le mendiant ne prenait pas figure de vaincu.

« Il se défendra », conjecturait-elle. « Il se garde... » Elle n'en était pas encore au point de dire : « *Elle* le garde. »

Philippe put crier de la maison, à Vinca restée sur le pré sableux :

— Je vais chercher le second courrier ! Tu n'a pas de commissions ?

Un signe de refus tendit autour de la tête de Vinca ses cheveux égaux en roue ensoleillée et Philippe se jeta sur sa bicyclette.

Mme Dalleray ne semblait pas l'attendre et lisait. Mais l'ombre étudiée du salon, la table presque invisible d'où montaient les odeurs de la pêche tardive, du melon rouge de Chypre coupé en croissants d'astre et du café noir versé sur la glace pilée le renseignèrent.

Mme Dalleray laissa son livre et lui tendit une main sans se lever. Il voyait dans l'ombre la robe blanche, la main blanche : les yeux

noirs, isolés dans leur halo de bistre, bougeaient avec une lenteur inaccoutumée.

— Peut-être que vous dormiez, dit Phil, en se forçant à une obligeance mondaine.

— Non... Certainement non. Il fait chaud ? Vous avez faim ?

— Je ne sais pas...

Il soupira, sincèrement indécis, pris, dès l'entrée à *Ker-Anna*, d'une sorte de soif, et d'une sensibilité aux odeurs comestibles qui eût ressemblé à l'appétit si une anxiété sans nom n'eût en même temps serré sa gorge. Son hôtesse le servit pourtant, et il huma, sur une petite pelle d'argent, la chair rouge du melon poudré de sucre, imprégnée d'un alcool léger, à goût d'anis.

— Vos parents vont bien, monsieur Phil ?

Il la regarda, surpris. Elle paraissait distraite et ne semblait pas avoir entendu sa propre voix. Du bord de sa manche, il accrocha une

cuiller, qui tomba avec un son de clochette faible sur le tapis.

— Maladroit... Attendez...

D'une main elle lui saisit le poignet, de l'autre main elle releva, jusqu'au coude, la manche de Phil et garda fermement, dans sa main chaude, le bras nu.

— Laissez-moi ! cria Phil très haut.

Il fit un violent mouvement du bras. Une soucoupe se brisa à ses pieds. Dans le bourdonnement de ses oreilles tintait l'écho du cri de Vinca : « Laisse !... » et il tourna vers Mme Dalleray un regard plein de courroux et de questions. Elle n'avait pas bougé et la main qu'il avait rejetée gisait ouverte sur ses genoux comme une conque creuse. Philippe mesura longuement cette immobilité significative. Il baissa la tête, vit passer devant lui deux ou trois images incohérentes, inéluctables, de vol comme l'on vole en songe, de

chute comme l'on choit en plongeant, à l'instant où les plis de l'onde vont joindre le visage renversé — puis, sans élan, avec une lenteur réfléchie, avec un courage calculé, il remit son bras nu dans la main ouverte.

XI

Quand Philippe sortit de chez la Dame en blanc, il pouvait être une heure et demie du matin.

Il avait dû attendre, pour quitter la villa familiale, que tous les bruits et les lumières y fussent éteints. Une porte vitrée, fermée au loquet, une barrière de bois que son propre poids rabattait, — au delà, la route, la liberté... La liberté ? Il avait marché vers *Ker-Anna* chargé d'entraves, parfois s'arrêtant pour aspirer l'air, la main gauche posée sur

Colette, La Femme cachée, 1924

La femme cachée

Il regardait depuis longtemps le remous des masques devant lui, souffrant vaguement du mélange de leurs couleurs et du synchronisme de deux orchestres, trop voisins. Sa cagoule lui étreignait les tempes ; une douleur nerveuse naissait à la racine du nez. Mais il savourait, sans impatience, un état de malaise et de plaisir qui autorisait la fuite insensible des heures. Il avait erré dans tous les couloirs de l'Opéra, bu la poussière argentée du parquet de danse, reconnu des amis ennuyés et noué à son cou les bras indifférents d'une fille très

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

Copyright 1924

by ERNEST FLAMMARION

grasse, déguisée comme par humour en sylphide. Embarrassé de son domino, trébuchant à la manière des hommes enjuponnés, ce médecin en cagoule n'osait pourtant retirer ni domino, ni capuchon, à cause de son mensonge de collégien :

— Je passerai la nuit prochaine à Nogent, avait-il dit à sa femme, la veille. On vient de me téléphoner, et j'ai bien peur que ma cliente, tu sais, la pauvre vieille dame... l'avais une envie enfantine de ce bal, figure-toi. C'est ridicule; n'est-ce pas, un homme de mon âge qui n'est jamais allé au bal de l'Opéra ?

— Très, mon chéri, très ridicule ! Si je l'avais su, je ne t'aurais peut-être pas épousée...

Elle riait, et il admirait son étroite figure, rose, mate et allongée comme une dragée fine.

— Tu... tu ne veux pas y aller, toi, au

bal vert et violet ? Même sans moi, si ça t'amuse, chérie...

Elle avait frémi d'un de ces longs frissons dégoûtés dont tremblaient ses cheveux, ses mains délicates, sa gorge dans sa robe blanche, à la vue d'une limace ou d'un passant très sale :

— Oh ! moi... Tu me vois dans une foule, et livrée à toutes ces mains... Qu'est-ce que tu veux, je ne suis pas bégueule, je suis... je suis hérissée ! Il n'y a rien à y faire !

Accoté à la balustrade de la loggia, au-dessus du grand escalier, il songeait à cette biche frémissante, en contemplant devant lui, sur le dos nu d'une sultane, l'étreinte de deux mains énormes, carrées, onglées de noir. Jaillies des manches passémentées d'un seigneur vénitien, elles creusaient la blanche chair féminine comme une pâte... Parce qu'il songeait à elle, il

tressaillit vivement d'entendre, à côté de lui, un petit « ha-ham », un toussotement familier à sa femme... Il se détourna et vit, assis en amazone sur la balustrade, un long et impénétrable travesti, Pierrot par la souquenille à vastes manches, le flottant pantalon, le serre-tête, le blanc de plâtre qui enduisait le peu de peau visible au delà du masque barbu de dentelle. L'étoffe fluide du costume et du serre-tête, tissée de violet sombre et d'argent, brillait comme l'anguille marine qu'on pêche, la nuit, au croc de fer, dans les barques à fanal de résine. Saisi d'étonnement, il attendit le retour du petit « ha-ham » qui ne revint pas. Le Pierrot-anguille, assis, insouciant, battait d'un talon pendant les balustres de marbre, et ne montrait de lui que deux souliers de satin, une main gantée de noir, pliée sur une hanche. Les deux fentes obliques du loup,

soigneusement grillagées de tulle, ne laissaient passer qu'un feu étouffé d'une couleur indistincte.

Il faillit appeler :

— Irène !...

Et se retint, se souvenant de son propre mensonge. Malhabile aux comédies, il renonça aussi à déguiser sa voix. Le Pierrot se gratta la cuisse, d'un mouvement libre et populacier, et le mari inquiet respira.

— Ah !... Ce n'est pas elle.

Mais le Pierrot tira d'une poche une boîte d'or plate, l'ouvrit pour y prendre un bâton de rouge, et le mari inquiet reconnut une tabatière ancienne, ornée d'un miroir intérieur, le dernier cadeau d'anniversaire... Il posa, d'un geste si brusque et si involontairement théâtral, sa main gauche sur la région douloureuse du cœur, que le Pierrot-anguille l'aperçut.

— C'est une déclaration, Domino violet ?

Il ne répondit pas, à demi étouffé de surprise, d'attente, de mauvais rêve, et écouta un long moment la voix à peine déguisée — la voix de sa femme. L'Anguille le regardait, cavalièrement assise, la tête penchée comme un oiseau; elle haussa les épaules, sauta à terre et s'éloigna. Son mouvement libéra le mari inquiet, qui, rendu à une jalousie active et normale, recommença de penser, et se leva sans précipitation pour suivre sa femme.

— Elle est ici pour quelqu'un, avec quelqu'un. Dans moins d'une heure, je saurai tout.

Cent cagoules, violettes ou vertes, lui garantissaient qu'il ne serait ni remarqué ni reconnu. Irène marcha devant lui, nonchalante, il s'étonna de constater qu'elle roulait mollement des hanches et traînait

un peu les pieds comme si elle portait des babouches. Un byzantin, d'émeraude et d'or brodé, la saisit au passage, et elle plia, amincie, dans ses bras, comme si l'étreinte allait la couper en deux. Le mari fit quelques pas en courant, et atteignit le couple au moment où Irène criait flatteusement :

— Grande brute !...

Elle s'éloigna, du même pas veule et tranquille, s'arrêtant souvent, musant aux portes des loges ouvertes, ne se retournant presque jamais. Elle hésita au pied d'un escalier, bifurqua, revint vers l'entrée des fauteuils d'orchestre, s'inséra dans un groupe bruyant et serré avec une adresse glissante, avec le mouvement juste d'une lame qui remplit son étui. Dix bras l'emprisonnèrent, un lutteur presque nu la plaqua durement contre le rebord des loges du rez-de-chaussée et l'y retint. Elle cédait

sous le poids de l'homme nu, renversait la tête pour un rire que les autres rires couvraient, et l'homme à la cagoule violette vit briller ses dents sous la barbe du loup. Puis elle s'échappa facilement et s'assit sur les degrés qui conduisaient au parquet de danse. Debout derrière elle, à deux pas, son mari la regardait. Elle rajusta son masque, sa souquenille froissée, resserra l'enroulement du serre-tête. Elle semblait aussi tranquille que si elle eût été seule, et repartit après quelques minutes de repos. Elle descendit, mit ses bras sur les épaules d'un guerrier qui la priait, sans paroles, de danser, et dansa, collée à lui.

— C'est lui, se dit le mari.

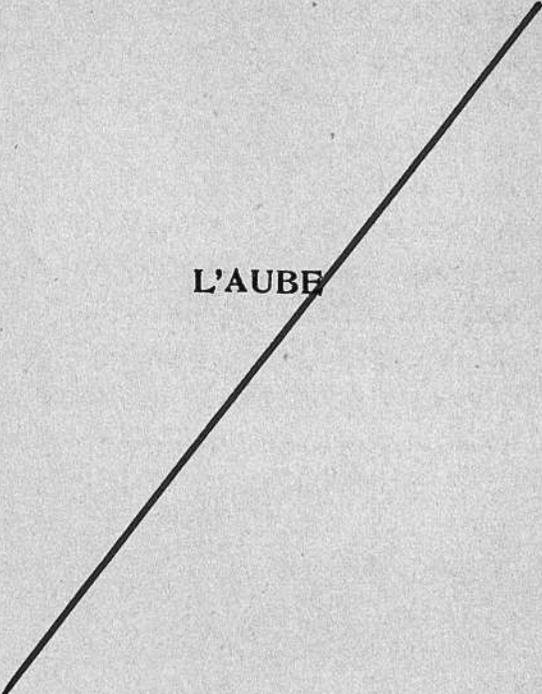
Mais elle ne dit pas un mot au danseur bardé de fer et de peau moite, et le quitta paisiblement, après la danse. Elle s'en fut boire une coupe de champagne au buffet, une seconde coupe, paya, assista immo-

bile et curieuse à un commencement de rixe entre deux hommes, parmi des femmes hurlantes. Elle s'amusa aussi à poser ses petites mains sataniques, toutes noires, sur la gorge blanche d'une hollandaise coiffée d'or, qui cria nerveusement.

Enfin l'homme inquiet qui la suivait la vit s'arrêter, comme heurtée au passage, contre un jeune homme qui, affalé sur une banquette, hors de souffle, s'éventait de son masque. Elle se pencha, prit dédaigneusement par le menton un beau visage brutal et frais, et baisa une bouche hale-tante, entr'ouverte...

Mais son mari, au lieu de s'élaner et d'arracher l'une à l'autre les deux bouches jointes, s'effaça dans la foule. Conterné, il ne craignait plus, il n'espérait plus la trahison. Il était sûr à présent qu'Irène ne connaissait pas l'adolescent, ivre de danse, qu'elle embrassait, ni l'hercule, il

était sûr qu'elle n'attendait ni ne cherchait personne et qu'abandonnant comme un raisin vide les lèvres qu'elle tenait sous les siennes, elle allait repartir l'instant d'après, errer encore, cueillir quelque autre passant, l'oublier, et goûter seulement, jusqu'à l'heure de se sentir lasse et de rentrer chez elle, le monstrueux plaisir d'être seule, libre, véridique dans sa brutalité native, d'être l'inconnue, à jamais solitaire et sans vergogne, qu'un petit masque et un costume hermétique ont rendue à sa solitude irrémédiable et à sa déshonnête innocence.



L'AUBE

Collette, La Femme cachée, 1924

L'AUTRE FEMME

— Deux couverts ? Par ici, monsieur et madame, il y a encore une table contre la baie, si madame et monsieur veulent profiter de la vue.

Alice suivit le maître d'hôtel.

— Oh ! oui, viens, Marc, on aura l'air de déjeuner sur la mer dans un bateau...

Son mari la retint d'un bras passé sous le sien.

— Nous serons mieux là.

— Là ? Au milieu de tout ce monde ? J'aime bien mieux...

— Je t'en prie, Alice.

Il resserra son étreinte d'une manière

tellement significative qu'elle se retourna ;

— Qu'est-ce que tu as ?

Il fit « ch...tt » tout bas, en la regardant fixement, et l'entraîna vers la table du milieu.

— Qu'est-ce qu'il y a, Marc ?

— Je vais te dire, chérie. Laisse-moi commander le déjeuner. Veux-tu des crevettes ? ou des œufs en gelée ?

— Ce que tu voudras, tu sais bien.

Ils se sourirent, gaspillant les précieux moments d'un maître d'hôtel surmené, atteint d'une sorte de danse nerveuse, qui transpirait près d'eux.

— Les crevettes, commanda Marc. Et puis les œufs bacon. Et du poulet froid avec une salade de romaine. Fromage à la crème ? Spécialité de la maison ? Va pour la spécialité. Deux très bons cafés. Qu'on fasse déjeuner mon chauffeur, nous repar-

tons à deux heures. Du cidre ? Je me méfie... Du champagne sec.

Il soupira comme s'il avait déménagé une armoire, contempla la mer décolorée de midi, le ciel presque blanc, puis sa femme qu'il trouva jolie sous un petit chapeau de Mercure à grand voile pendant.

— Tu as bonne mine, chérie. Et tout ce bleu de mer te fait les yeux verts, figure-toi ! Et puis tu engraisse, en voyage... C'est agréable, à un point, mais à un point !...

Elle tendit orgueilleusement sa gorge ronde, en se penchant au-dessus de la table :

— Pourquoi m'as-tu empêchée de prendre cette place contre la baie ?

Marc Séguy ne songea pas à mentir.

— Parce que tu allais t'asseoir à côté de quelqu'un que je connais.

— Et que je ne connais pas ?

— Mon ex-femme.

Elle ne trouva pas un mot à dire et ouvrit plus grands ses yeux bleus.

— Quoi donc, chérie ? Ça arrivera encore. C'est sans importance.

Alice, retrouvant la parole, lança dans leur ordre logique les questions inévitables :

— Elle t'a vu ? Elle a vu que tu l'avais vue ? Montre-la moi ?

— Ne te retourne pas tout de suite, je t'en prie, elle doit nous surveiller... Une dame brune, tête nue, elle doit habiter cet hôtel... Toute seule, derrière ces enfants en rouge...

— Oui. Je vois.

Abrütée derrière des chapeaux de plage à grandes ailes, Alice put regarder celle qui était encore, quinze mois auparavant, la femme de son mari. « Incompatibilité ».

lui racontait Marc. « Oh ! mais, là... incompatibilité totale ! Nous avons divorcé en gens bien élevés, presque en amis, tranquillement, rapidement. Et je me suis mis à t'aimer, et tu as bien voulu être heureuse avec moi. Quelle chance qu'il n'y ait, dans notre bonheur, ni coupables, ni victimes ! »

La femme en blanc, casquée de cheveux plats et lustrés où la lumière de la mer miroitait en plaques d'azur, fumait une cigarette en fermant à demi les yeux. Alice se retourna vers son mari, prit des crevettes et du beurre, mangea posément. Au bout d'un moment de silence :

— Pourquoi ne m'avais-tu jamais dit qu'elle avait aussi les yeux bleus ?

— Mais je n'y ai pas pensé !

Il baisa la main qu'elle étendait vers la corbeille à pain et elle rougit de plaisir. Brune et grasse, on l'eût trouvée un peu bestiale, mais le bleu changeant de ses

yeux, et ses cheveux d'or ondé, la déguisaient en blonde frêle et sentimentale. Elle vouait à son mari une gratitude éclatante. Immodeste sans le savoir, elle portait sur toute sa personne les marques trop visibles d'une extrême félicité.

Ils mangèrent et burent de bon appétit, et chacun d'eux crut que l'autre oubliait la femme en blanc. Pourtant, Alice riait parfois trop haut, et Marc soignait sa silhouette, élargissant les épaules et redressant la nuque. Ils attendirent le café assez longtemps, en silence. Une rivière incandescente, reflet étiré du soleil haut et invisible, se déplaçait lentement sur la mer, et brillait d'un feu insoutenable.

— Elle est toujours là, tu sais, chuchota brusquement Alice.

— Elle te gêne ? Tu veux prendre le café ailleurs ?

— Mais pas du tout ! C'est plutôt elle

qui devrait être gênée ! D'ailleurs, elle n'a pas l'air de s'amuser follement, si tu la voyais...

— Pas besoin. Je lui connais cet air-là.

— Ah ! oui, c'était son genre ?

Il souffla de la fumée par les narines et fronça les sourcils :

— Un genre... Non. A te parler franchement, elle n'était pas heureuse avec moi.

— Ça, par exemple !..

— Tu es d'une indulgence délicieuse, chérie, une indulgence folle... Tu es un amour, toi... Tu m'aimes... Je suis si fier, quand je te vois ces yeux... oui, ces yeux-là... Elle... Je n'ai sans doute pas su la rendre heureuse. Voilà, je n'ai pas su.

— Elle est difficile !

Alice s'éventait avec irritation, et jetait de brefs regards sur la femme en blanc qui fumait, la tête appuyée au dossier de rotin,

et fermait les yeux avec un air de lassitude satisfaite.

Marc haussa les épaules modestement :

— C'est le mot, avoua-t-il. Que veux-tu ?
Il faut plaindre ceux qui ne sont jamais contents. Nous, nous sommes si contents...
N'est-ce pas, chérie ?

Elle ne répondit pas. Elle donnait une attention furtive au visage de son mari, coloré, régulier, à ses cheveux drus, faufilés çà et là de soie blanche, à ses mains courtes et soignées. Dubitative pour la première fois, elle s'interrogea :

« Qu'est-ce qu'elle voulait donc de mieux, elle ? »

Et jusqu'au départ, pendant que Marc payait l'addition, s'enquérissait du chauffeur, de la route, elle ne cessa plus de regarder avec une curiosité envieuse la dame en blanc, cette mécontente, cette difficile, cette supérieure...

MONSIEUR MAURICE

Colette, La Femme cachée, 1924

LA MAIN

Il s'était endormi sur l'épaule de sa jeune femme, et elle supportait orgueilleusement le poids de cette tête d'homme, blonde, sanguine, aux yeux clos. Il avait glissé son grand bras sous le torse léger, sous les reins adolescents, et sa forte main reposait à plat sur le drap, à côté du coude droit de la jeune femme. Elle sourit de voir cette main d'homme qui surgissait là, toute seule et éloignée de son maître. Puis elle laissa errer ses regards dans la chambre à demi-éclairée. Une conque voilée versait sur le lit une lumière couleur de pervenche.

« Trop heureuse pour dormir », pensa-t-elle.

Trop émue aussi, et souvent étonnée de sa condition nouvelle. Depuis quinze jours seulement, elle menait la scandaleuse vie des jeunes mariées, qui goûtent la joie d'habiter avec un inconnu dont elles sont amoureuses. Rencontrer un beau garçon blond, jeune veuf, entraîné au tennis et à l'aviron, l'épouser un mois après : son aventure conjugale n'enviait presque rien à un enlèvement. Elle en était encore, lorsqu'elle veillait auprès de son mari, comme cette nuit, à fermer les yeux longuement, puis les rouvrir pour savourer, étonnée, la couleur bleue des tentures toutes neuves, au lieu du rose abricot qui filtrait le jour naissant dans sa chambre de jeune fille.

Un tressaillement parcourut le corps endormi qui reposait près d'elle, et elle resserra son bras gauche autour du cou de

son mari, avec l'autorité charmante des êtres faibles. Il ne s'éveilla pas.

« Comme il a les cils longs », se dit-elle.

Elle loua aussi en elle-même la bouche, lourde et gracieuse, le teint de brique rose, et jusqu'au front, ni noble ni vaste, mais encore pur de rides.

La main droite de son mari, à côté d'elle, tressaillit à son tour, et elle sentit vivre, sous la cambrure de ses reins, le bras droit sur lequel elle pesait tout entière.

« Je suis lourde... Je voudrais me soulever et éteindre cette lumière. Mais il dort si bien... »

Le bras se tordit encore, faiblement, et elle creusa les reins pour se faire plus légère.

« C'est comme si j'étais couchée sur une bête », songea-t-elle.

Elle tourna un peu la tête sur l'oreiller, regarda la main posée à côté d'elle.

« Comme elle est grande ! C'est vrai qu'il me dépasse de toute la tête ».

La lumière, glissant sous les bords d'une ombelle de cristal bleuâtre, butait contre cette main et rendait sensibles les moindres reliefs de la peau, exagérait les nœuds puissants des phalanges, et les veines que la compression du bras engorgeait. Quelques poils roux, à la base des doigts, se courbaient tous dans le même sens, comme des épis sous le vent, et les ongles plats, dont le polissoir n'effaçait pas les cannelures, brillaient, enduits de vernis rosé.

« Je lui dirai qu'il ne mette pas de vernis à ses ongles, pensa la jeune femme. Le vernis, le carmin, cela ne va pas à une main si... une main tellement... »

Une secousse électrique traversa cette main et dispensa la jeune femme de chercher un qualificatif. Le pouce se raidit, affreusement long, spatulé, et s'appliqua

étroitement contre l'index. Ainsi la main prit soudain une expression simiesque et crapuleuse.

— Oh ! fit tout bas la jeune femme, comme devant une inconvenance.

Le sifflet d'une automobile qui passait perça le silence d'une clameur si aiguë qu'elle semblait lumineuse. Le dormeur ne s'éveilla pas, mais la main, offensée, se souleva, se crispa en forme de crabe et attendit, prête au combat. Le son déchirant décrut et la main, détendue peu à peu, laissa retomber ses pincées, devint une bête molle, pliée de travers, agitée de sursauts faibles qui ressemblaient à une agonie. L'ongle plat et cruel du pouce trop long brillait. Une déviation du petit doigt, que la jeune femme n'avait jamais remarquée, apparut, et la main vautrée montra, comme un ventre rougeâtre, sa paume charnue.

— Et j'ai baisé cette main!... Quelle horreur ! Je ne l'avais donc jamais regardée ?

La main, qu'un mauvais rêve émut, eut l'air de répondre à ce sursaut, à ce dégoût. Elle réunit ses forces, s'ouvrit toute grande, étala ses tendons, ses nœuds et son pelage roux, comme une parure de guerre. Puis repliée lentement, elle saisit une poignée de drap, y enfonça ses doigts recourbés, serra, serra avec un plaisir méthodique d'étrangleuse...

— Ah ! cria la jeune femme.

La main disparut, le grand bras, arraché à son fardeau, se fit en un moment ceinture protectrice, chaud rempart contre toutes les terreurs nocturnes. Mais le lendemain matin, à l'heure du plateau sur le lit, du chocolat mousseux et des rôties, elle revit la main, rousse et rouge, et le pouce abominable arc-bouté sur le manche d'un couteau.

— Tu veux cette tartine, chérie ? Je la prépare pour toi.

Elle tressaillit et sentit sa chair se hérissier, en haut des bras et le long du dos.

— Oh ! non... non...

Puis elle cacha sa peur, se dompta courageusement, et commençant sa vie de duplicité, de résignation, de diplomatie vile et délicate, elle se pencha, et baisa humblement la main monstrueuse.

vers la chambre qui n'entendrait ni reproches, ni baisers, il se sentit pénétré de honte, et il rougit de leur bonne entente monstrueuse.

Entre Chéri et sa femme, le malentendu s'accroît. Ou plutôt, il n'y a pas malentendu ; mais impossibilité d'entente :

« Je peux tout lui faire, pensait-il (Chéri) en suivant Edmée des yeux. Elle ne se plaindra pas, elle ne divorcera pas, je n'ai rien à craindre d'elle, même pas l'amour. Il ne tiendrait vraiment qu'à moi d'être bien tranquille. »

Alors, sa seule ressource est de fréquenter la Copine. Dans le salon de son petit appartement, il passe avec elle des après-midi entières, à remuer des souvenirs sur Léa.

Son dégoût de la vie s'accroît. Une après-midi, il se rend seul chez la Copine, qui a dû quitter Paris pour quelques jours.

L'énorme clef barrait sa poche. « Je n'irai pas, je n'irai pas... » A la cadence d'un tel refrain, ressassé, détergé de tout sens, il parvint sans peine à l'avenue de Villiers. Sa maladresse à tâtonner autour de la serrure, le grincement de la clef, accélérèrent un moment son cœur, mais une vivante tiédeur, dans le vestibule, apaisa tous ses nerfs.

Il avançait avec précaution, maître de cet empire de quelques pieds carrés qu'il possédait et ne connaissait pas. La femme de ménage stylée avait préparé, sur la table, l'inutile arsenal quotidien, et

la braise mourait sous un velours de cendres chaudes, autour d'une cafetière de terre brune. Méthodiquement, Chéri retira de ses poches et rangea l'étui à cigarettes, la grosse clef, la petite clef, le revolver plat, le porte-billets, le mouchoir et la montre. Mais vêtu de la robe japonaise il ne s'étendit pas sur le divan. Il ouvrit des portes, scruta des placards, avec une curiosité silencieuse de chat. Un cabinet de toilette sommaire, féminin quand même, fit reculer sa singulière pruderie. La chambre à coucher, meublée surtout d'un lit, et tendue elle aussi de ce rouge triste qui s'installe autour des existences déclinantes, sentait le vieux garçon et l'eau de Cologne, et Chéri revint au salon. Il alluma les deux appliques, le lustre à nœuds de ruban. Il écoutait les bruits faibles, expérimentait sur lui-même, seul pour la première fois dans le bas logis, le pouvoir de ceux, défunts ou passants, qui l'avaient peuplé. Il crut entendre et reconnaître un pas familier, son bruit de savates ou de pattes d'animal âgé, puis secoua la tête.

« Ce n'est pas elle. Elle ne sera là que dans huit jours. Et quand elle sera revenue, qu'aurai-je de plus dans ce monde ?... J'aurai... »

Il prêta mentalement l'oreille à la voix de la Copine, la voix usée de couche dehors... « Et donc que je te finisse l'histoire de l'engueulade aux courses, entre Léa et le père Mortier. Le père Mortier croyait qu'avec de la publicité dans le *Gil Blas*, il aurait tout ce qu'il voudrait de Léa. Ah ! la la, mes enfants, quel bec de gaz !... Elle s'amène à Longchamp, bleue comme un rêve, posée comme

une image dans sa victoria attelée de deux chevaux pie... »

Il releva la tête vers la paroi où, devant lui, souriaient tant d'yeux bleus, se rengorgeaient tant de cous moelleux au-dessus de seins impassibles :

« J'aurai cela. J'aurai seulement cela. Il est vrai que c'est peut-être beaucoup. C'est une grande chance que je l'aie retrouvée, elle, sur ce mur. Mais après l'avoir retrouvée, je ne peux plus que la perdre. Je suis encore accroché, comme elle, à ces quelques clous rouillés, à ces épingles fichées de travers. Combien de temps cela tiendra-t-il ? Pas longtemps. Et puis, je me connais, je redoute une exigence plus grande. Je peux tout d'un coup crier : « Je la veux ! il me la faut ! tout de suite ! Alors, que ferai-je ?... »

Il poussa le divan vers le mur illustré et s'y coucha. Ainsi couché, celles des Léa qui avaient les yeux baissés semblaient s'occuper de lui. « Mais ce n'est qu'un air qu'elles ont, je le sais bien. Qu'est-ce que tu comptais donc me laisser après toi, ma Nounoune, quand tu m'as renvoyé ? Tu as fait de la grandeur d'âme à bon compte, tu savais ce que c'était qu'un Chéri, tu ne risquais pas grand'chose. Mais, toi de naître si longtemps avant moi, moi de t'aimer au-dessus des autres femmes, nous en avons été bien punis : te voilà finie et consolée que c'en est une honte, et moi... Moi, tandis que les gens disent : Il y a eu la guerre, je peux dire : il y a eu Léa. Léa, la guerre... Je croyais que je ne songeais pas plus à l'une qu'à l'autre, c'est l'une et l'autre pourtant

qui m'ont poussé hors de ce temps-ci. Désormais, je n'occuperai partout que la moitié d'une place... »

Il attira à lui la table, pour consulter sa montre.

« Cinq heures et demie. La vieille ne sera là que dans huit jours... Et c'est le premier jour. Et si elle mourait en route ?... »

Il s'agita un peu sur son divan, fuma, se versa une tasse de café tiède.

« Huit jours. Il ne faudrait tout de même pas trop m'en demander. Dans huit jours... quelle histoire me racontera-t-elle ? Je sais par cœur celle des Drags, celle de l'engueulade à Longchamp, celle de la rupture, — et quand je les aurai toutes entendues, tellement et tellement, qu'est-ce qui viendra après ?... Plus rien. Dans huit jours, cette vieille que j'attends déjà comme si elle devait me faire une piqûre, cette vieille sera là, et... et elle ne m'apportera rien. »

Il tourna vers le portrait préféré un mendiant regard. Déjà la ressemblante image ne lui inspirait plus qu'une rancune, une extase, une palpitation diminuées. Il se tournait de côté et d'autre sur le sommier de moquette, et il imitait, malgré lui, les contractions musculaires de l'homme qui veut sauter de haut et n'ose.

Il s'excita à gémir tout haut et à répéter : « Nounoune... Ma Nounoune... » pour se faire croire qu'il était exalté. Mais il se tut, honteux, car il savait bien qu'il n'avait pas besoin d'exaltation pour prendre le petit revolver plat sur la table. Sans se lever, il chercha une attitude favorable, finit par s'étendre sur son bras droit replié qui

tenait l'arme, colla son oreille sur le canon enfoncé dans les coussins. Son bras commença tout de suite de s'engourdir et il sut que s'il ne se hâtait pas, ses doigts fourmillants lui refuseraient l'obéissance. Il se hâta donc, poussa quelques plaintes étouffées de geindre à l'ouvrage, parce que son avant-bras droit, écrasé sous son corps, le gênait, et il ne connut plus rien de la vie au delà d'un effort de l'index sur une petite saillie d'acier fleté.

LA MAISON DE CLAUDINE

(1921)

C'est à dessein que nous n'avons pas rangé ce volume dans la série des Claudine.

Publié dix-huit ans après les autres, ce livre est écrit dans une langue plus belle et plus grave, avec une émotion et une sérénité nouvelles dans l'œuvre de M^{me} Colette.

Nous en détachons ces chapitres :

OU SONT LES ENFANTS ?

La maison était grande, coiffée d'un grenier haut. La pente raide de la rue obligeait les écuries et les remises, les poulaillers, la buanderie, la laiterie à se blottir en contre-bas, tout autour d'une cour fermée.

Accoudée au mur du jardin, je pouvais gratter

Cole He , Voyage égoïste, 1928

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : QUARANTE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 1 à 40; CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 41 à 160; DEUX CENT QUINZE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 161 à 376; TROIS CENT QUATRE-VINGT DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BIBLIOPHILE, NUMÉROTÉS DE 376 à 765 MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR ALFA D'ÉCOSSE, NUMÉROTÉS DE 766 à 2.265.

Il a été tiré en outre :

CINQ EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS H. C. DE 1 à 5 ; DIX EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS H. C. DE 6 à 15 ; DIX EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS H. C. DE 16 à 25 ; DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BIBLIOPHILE HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS H. C. DE 26 à 35, RÉSERVÉS À L'AUTEUR ; ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR ALFA D'ÉCOSSE HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS H. C. DE 36 à 335, RÉSERVÉS À LA PRESSE.

Exemplaire N° 1185

Copyright by J. FERENCZI ET FILS 1928.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

DIMANCHE

Qu'est-ce que tu as?... Ne prends pas la peine, en me répondant : « Rien », de remonter courageusement tous les traits de ton visage; l'instant d'après, les coins de ta bouche retombent, tes sourcils pèsent sur tes yeux et ton menton me fait pitié. Je le sais, moi, ce que tu as.

Tu as que c'est dimanche et qu'il pleut. Si tu étais une femme, tu fondrais en larmes, parce qu'il pleut et que c'est dimanche, mais tu es un homme, et tu n'oses pas. Tu tends l'oreille vers le bruit de la pluie fine — un bruit fourmillant de sable qui boit — tu regardes malgré toi

la rue miroitante et les funèbres magasins fermés, et tu raidis tes pauvres nerfs d'homme, tu fredonnes un petit air, tu allumes une cigarette que tu oublies et qui refroidit entre tes doigts pendants...

J'ai bien envie d'attendre que tu n'en puisses plus, et que tu quêtes mon secours... Je suis méchante, dis? Non, mais c'est que j'aime tant ton geste enfantin de jeter les bras vers moi et de laisser rouler ta tête sur mon épaule, comme si tu me la donnais une fois pour toutes. Mais aujourd'hui il pleut si noir, et c'est tellement dimanche que je fais, avant que tu l'aies demandé, les trois signes magiques : clore les rideaux — allumer la lampe — disposer, sur le divan, parmi les coussins que tu préfères, mon épaule creusée pour ta joue, et mon bras prêt à se refermer sur ta nuque...

Est-ce bien ainsi? Pas encore? Ne dis rien, attends que notre chaleur de bêtes fraternelles ait gagné les coussins. Lentement, lentement, la soie tiédit sous ma

joue, sous mes reins, et ta tête s'abandonne peu à peu à mon épaule, et tout ton corps, à mon côté, se fait lourd et souple et répandu comme si tu fondais...

Ne parle pas : j'entends, mieux que tes paroles, tes grands soupirs tremblants... Tu retiens ton souffle, tu crains d'achever le soupir en sanglot. Ah! si tu osais...

Va, j'ai jeté sur la lampe mon écharpe bleutée; tu vois à peine, à travers les tiges d'un haut bouquet de chrysanthèmes, le feu dansant; reste là, dans l'ombre, oublie que je suis ton amie, oublie ton âge et même que je suis une femme, savoure l'humiliation et la douceur de redevenir, parce que c'est un désolant dimanche de novembre, parce qu'il fait froid et qu'il pleut noir, un enfant nerveux qui retourne invinciblement, innocemment, à la féminine chaleur, qui ne souhaite rien, hormis l'abri vivant et l'immobile carresse de deux bras refermés.

Reste là. Tu as retrouvé le berceau ; il te manque la chanson ou le conte mer-

veilleux... Je ne sais pas de contes. Et je n'inventerai même pas pour toi l'histoire heureuse d'une princesse fée qui aime un prince magicien. Car il n'y a pas de place pour l'amour dans ton cœur d'aujourd'hui, dans ton cœur d'orphelin.

Je ne sais pas de contes... Te suffira-t-il, mon chuchotement contre ton oreille? Donne ta main, serre bien la mienne : elle te mène, sans bouger, vers les dimanches humbles que j'ai tant aimés. Tu nous vois, la main dans la main et toujours plus petits, sur la route couleur de fer bleu, pailletée de silex métallique — c'est une route de mon pays...

Je te conduis doucement, parce que tu n'es qu'un joli enfant parisien, et je regarde, en marchant, ta main blanche dans ma petite patte hâlée, sèche de froid et rougie au bout des doigts. Elle a l'air, ma petite patte paysanne, d'une des feuilles qui demeurent aux haies, enluminées par l'automne...

La route couleur de fer tourne ici, si

court qu'on s'arrête surpris, devant un village imprévu... Mon Dieu, je t'emmène religieusement vers ma maison d'autrefois, petit enfant policé et qui ne t'étonnes guère, et peut-être que tu dis, pendant que je tremble sur le seuil retrouvé : « Ce n'est qu'une vieille maison... »

Entre. Je vais t'expliquer. D'abord, tu comprends que c'est dimanche à cause du parfum de chocolat qui dilate les narines, qui sucre la gorge délicieusement... Quand on s'éveille, voyons, et qu'on respire la chaude odeur du chocolat bouillant, on sait que c'est dimanche. On sait qu'il y a, à dix heures, des tasses roses, fêlées, sur la table, et des galettes feuilletées — ici, tiens, dans la salle à manger — et qu'on a la permission de supprimer le grand déjeuner de midi... Pourquoi? Je ne saurais te dire... C'est une mode de mon enfance.

Ne lève pas des yeux craintifs vers le plafond noir. Tout est tutélaire dans cette maison ancienne. Elle contient tant de

merveilles! Ce pot bleu chinois, par exemple, et la profonde embrasure de cette fenêtre où le rideau, en retombant, me cache toute...

Tu ne dis rien? Oh! petit garçon, je te montre un vase enchanté, dont la panse gronde de rêves captifs, la grotte mystérieuse où je m'enferme avec mes fantômes favoris, et tu restes froid, déçu, et ta main ne frémit pas dans la mienne? Je n'ose plus, maintenant, te mener dans ma chambre à dormir, où la glace est tendue d'une dentelle grise, plus fine qu'un voile de cheveux, qu'a tissée une grosse araignée des jardins, frileuse.

Elle veille au milieu de sa toile, et je ne veux pas que tu l'inquiètes. Penche-toi sur le miroir; nos deux visages d'enfants, le tien pâle, le mien vermeil, rient derrière le double tulle... Ne t'arrête pas au banal petit lit blanc, mais plutôt au judas de bois qui perce la cloison: c'est par là que pénètre, à l'aube, la chatte vagabonde; elle choit sur mon lit, froide, blanche et

légère comme une brassée de neige, et s'endort sur mes pieds...

Tu ne ris pas, petit compagnon blasé. Mais j'ai gardé, pour te conquérir, le jardin. Dès que j'ouvre la porte usée, dès que les deux marches branlantes ont remué sous nos pieds, ne sens-tu pas cette odeur de terre, de feuilles de noyer, de chrysanthèmes et de fumée? Tu flaires comme un chien novice, tu frissonnes... L'odeur amère d'un jardin de novembre, le saisissant silence dominical des bois d'où se sont retirés le bûcheron et la charrette, la route forestière détrempée où roule mollement une vague de brouillard, tout cela est à nous jusqu'au soir, si tu veux, puisque c'est dimanche.

Mais peut-être préféreras-tu mon dernier royaume et le plus hanté: l'antique fenil, voûté comme une église. Respire avec moi la poussière flottante du vieux foin, encore embaumée, excitante comme un tabac fin. Nos éternuements aigus vont émouvoir un peuple argenté de rats,

de chats minces à demi sauvages ; des chauves-souris vont voler, un instant, dans le rayon de jour bleu qui fend, du plafond au sol, l'ombre veloutée... C'est à présent qu'il faut serrer ma main et réfugier, sous mes longs cheveux, ta tête lisse et noire de chaton bien léché...

Tu m'entends encore? Non, tu dors. Je veux bien garder ta lourde tête sur mon bras et t'écouter dormir. Mais je suis un peu jalouse. Parce qu'il me semble, à te voir insensible et les yeux clos, que tu es resté là-bas, dans un très vieux jardin de mon pays, et que ta main serre la rude petite main d'une enfant qui me ressemble...

J'AI CHAUD

Ne me touche pas! j'ai chaud... Ecarte-toi de moi! Mais ne reste pas ainsi debout sur le seuil : tu arrêtes, tu me voles le faible souffle qui bat de la fenêtre à la porte, comme un lourd oiseau prisonnier...

J'ai chaud... Je ne dors pas. Je regarde l'air noir de ma chambre close, où chemine un râteau d'or, aux dents égales, qui peigne lentement, lentement, l'herbe rase du tapis. Quand l'ombre rayée de la persienne atteindra le lit, je me lèverai — peut-être... Jusqu'à cette heure-là, j'ai chaud.

J'ai chaud. La chaleur m'occupe comme

Collette, Voyage égoïste, 1928

REPIT

« On t'a dit qu'en ton absence je vivais seule, farouche et fidèle, avec un air d'impatience et d'attente?... Ne le crois pas. Je ne suis ni seule, ni fidèle. Et ce n'est pas toi que j'attends.

« Ne t'irrite pas! Lis cette lettre jusqu'au bout. J'aime te braver quand tu es loin, quand tu ne peux rien contre moi, que serrer tes poings et briser un vase... J'aime te braver sans péril, et te voir à travers la distance, tout petit, courroucé et inoffensif : tu es le dogue, et moi le chat en haut de l'arbre...

« Je ne t'attends pas. On t'a dit que

J'ouvrais hâtivement ma fenêtre, dès le lever du soleil, comme au jour où tu marchais dans l'allée, chassant devant toi, jusqu'à mon balcon, ton ombre longue? On t'a menti. Si j'ai quitté mon lit, pâle, un peu égarée de sommeil, ce n'est pas que l'écho de ton pas m'appelât... Qu'elle est belle, l'allée blonde et vide! Nulle branche morte, nul fétu n'arrête mon regard qui s'y élance, et la barre bleue de ton ombre ne chemine plus sur le sable pur, qu'ont seules gaufré les petites serres des oiseaux.

« J'attendais seulement... cette heure-là, la première du jour, la mienne, celle que je ne partage avec personne. Je t'y laissais mordre juste le temps de t'accueillir, de te reprendre la fraîcheur, la rosée de ta course à trayers les champs, et de refermer sur nous mes persiennes... Maintenant, l'aube est à moi seule, et seule je la savoure rose, emperlée, comme un fruit intact qu'ont dédaigné les hommes. C'est pour elle que je quitte mon sommeil, et mon rêve qui parfois t'appartient... Tu

vois? Eveillée à peine, je te quitte, et pour te trahir...

« T'a-t-on redit aussi que je descendais pieds nus, vers midi, jusqu'à la mer? On m'a épiée, n'est-ce pas? On t'a vanté ma solitude hostile, et la muette promenade sans but de mes pas sur la plage; on a plaint mon visage penché, puis soudain guetteur, tendu vers... vers quoi? Vers qui?... Oh! si tu avais pu entendre! Je viens de rire, de rire comme jamais tu ne m'entends rire! C'est qu'il n'y a plus, sur la plage lissée par la vague, la moindre trace de tes jeux, de tes bonds, de ta jeune violence, il n'y a plus tes cris dans le vent, et ton élan de nageur ne brise plus la volute harmonieuse de la lame qui se dresse, s'incline, s'enroule comme une verte feuille transparente, et fond à mes pieds...

« T'attendre, te chercher? Pas ici, où rien ne se souvient de toi. La mer ne berce point de barque; la mouette qui pêchait, agrippée au flot et battant des ailes, s'est

envolée. Le rocher rougeâtre, en forme de lion, se prolonge, violet, sous l'eau qui l'assaille. Se peut-il que tu aies dompté, sous ton talon nu, ce lion taciturne? Ce sable, qui craque en séchant comme une soie échauffée, tu l'as foulé, fouillé; il a bu sur toi ton parfum et le sel de la mer? Je me répète tout cela, en marchant à midi sur la plage et je penche la tête, incrédule. Mais, parfois, je me retourne aussi, et je guette — comme les enfants qui s'effraient d'une histoire qu'ils inventent : — non, non, tu n'es pas là, — j'ai eu peur. Je croyais tout à coup te trouver là, avec ton air de vouloir me voler mes pensées... J'ai eu peur.

« Il n'y a rien — rien que la plage lisse qui grésille comme sous une flamme invisible, rien que les équilles de nacre qui percent le sable, sautent, repiquent du nez, ressortent, et cousent la grève de mille lacets étincelants et rompus... Il n'est que midi. Je n'ai pas fini de t'offenser, absent! Je cours vers la salle sombre,

où le jour bleu se mire dans la table cirée, dans l'armoire à panse brune; sa fraîcheur sent la cave et le fruitier, à cause du cidre qui mousse dans la cruche et d'une poignée de fraises au creux d'une feuille de chou...

« Un seul couvert. L'autre côté de la table, en face de moi, luit comme une flaque. Je n'y jetterai pas la rose, tu sais? que tu trouvais chaque matin, tiède, dans ton assiette. Je l'épingle à mon corsage, très haut, près de l'épaule, et je n'ai qu'à tourner un peu la tête pour m'y caresser les lèvres... Comme la fenêtre est large! Tu me la masquais à demi, et je n'avais jamais vu, jusqu'à présent, l'envers mauve, presque blanc, des fleurs de clématite, pendantes...

« Je chantonne tout doucement, tout doucement, pour moi seule... La plus grosse fraise, la plus noire cerise, ce n'est pas dans ta bouche, mais dans la mienne qu'elles fondent, délicieuses... Tu les convoitais si fort que je te les offrais, non

par tendresse, mais par une sorte de pudeur civilisée...

« Tout l'après-midi est devant moi comme une terrasse inclinée, rayonnante en haut et qui plonge, là-bas, dans le soir indistinct, couleur d'étang. C'est l'heure, te l'a-t-on dit? où je m'enferme. Réclusion jalouse, n'est-ce pas? Méditation voluptueuse et triste d'une amante solitaire?... Qu'en sais-tu? Quels noms donner aux fantômes que je choie, quels conseillers me pressent, et pourrais-tu jurer que mon rêve a les traits de ton visage?... Doute de moi! Doute de moi, toi qui as pu surprendre mes pleurs, et mon rire, toi que je frustre à tout moment, toi que je baise en te nommant tout bas : « Etranger... »

« Jusqu'au soir, je te trahis! Mais, à la nuit, je te donne rendez-vous, et la pleine lune me retrouve au pied de l'arbre où délirait un rossignol, si enivré de son chant qu'il n'entendit ni nos pas, ni nos souffles, ni nos paroles mêlées... Aucun

de mes jours ne ressemble au jour d'avant, mais une nuit de pleine lune est divinement pareille à une autre nuit de pleine lune...

« À travers l'espace, par-dessus la mer et les montagnes, ton esprit vole-t-il au rendez-vous que je lui donne, auprès de l'arbre? J'y reviens, comme je l'ai promis, chancelante, car ma tête renversée cherche en vain le bras qui la soutenait... Je t'appelle — parce que je sais que tu ne viendras pas. Sous mes paupières fermées, je joue avec ton image, j'adoucis la couleur de ton regard, le son de ta voix, je taille à mon gré ta chevelure, et j'affine ta bouche, et je t'invente subtil, enjoué, indulgent et tendre — je te change, je te corrige...

« Je te change... Peu à peu, et tout entier, et jusqu'au nom que tu portes... Et puis je m'en vais, furtive, honteuse, légère, comme si, entrée avec toi sous l'ombre de l'arbre, j'en sortais avec un inconnu... »

“SIDO”

continuait « Sido », la chatte se roule en turban, le nez contre la naissance de la queue. Pour un grand froid, elle gare la plante de ses pattes de devant et les roule en manchon.

Sur des gradins de bois peints en vert, elle entretenait toute l'année des reposoirs de plantes en pots, géraniums rares, rosiers nains, reines-des-prés aux panaches de brume blanche et rose, quelques « plantes grasses » poilues et trapues comme des crabes, des cactus meurtriers... Un angle de murs chauds gardait des vents sévères son musée d'essais, des godets d'argile rouge où je ne voyais que terre meuble et dormante.

— Ne touche pas!

— Mais rien ne pousse!

— Et qu'en sais-tu? Est-ce toi qui en décides? Lis, sur les fiches de bois

“SIDO”

qui sont plantées dans les pots! Ici, graines de lupin bleu; là, un bulbe de narcisse qui vient de Hollande; là, graines de physalis; là, une bouture d'hibiscus — mais non, ce n'est pas une branche mortel — et là, des semences de pois de senteur dont les fleurs ont des oreilles comme des petits lièvres. Et là... Et là...

— Et là?...

Ma mère rejetait son chapeau en arrière, mordillait la chaîne de son lorgnon, m'interrogeait avec ingénuité :

— Je suis bien ennuyée... je ne sais plus si c'est une famille de bulbes de crocus, que j'ai enterrés, ou bien une chrysalide de paon-de-nuit...

— Il n'y a qu'à gratter, pour voir...

Une main preste arrêta la mienne — que n'a-t-on moulé, peint, ciselé

cette main de « Sido », brunie, fût gravée de rides par les travaux ménagers, le jardinage, l'eau froide et le soleil, ses doigts longs bien façonnés en pointe, ses beaux ongles ovales et bombés...

— A aucun prix! Si c'est la chrysalide, elle mourra au contact de l'air; si c'est le crocus, la lumière flétrira son petit rejet blanc, — et tout sera à recommencer! Tu m'entends bien? Tu n'y toucheras pas?

— Non, maman...

A ce moment, son visage, enflammé de foi, de curiosité universelle, disparaissait sous un autre visage plus âgé, résigné et doux. Elle savait que je ne résisterais pas, moi non plus, au désir de savoir, et qu'à son exemple je fouillerais, jusqu'à son secret, la terre du pot à fleurs. Elle savait que j'étais sa

filie, moi qui ne pensais pas à notre ressemblance, et que déjà je cherchais, enfant, ce choc, ce battement accéléré du cœur, cet arrêt du souffle : la solitaire ivresse du chercheur de trésor. Un trésor, ce n'est pas seulement ce que couvent la terre, le roc ou la vague. La chimère de l'or et de la gemme n'est qu'un informe mirage : il importe seulement que je dénude et hisse au jour ce que l'œil humain n'a pas, avant le mien, touché...

J'allais donc, grattant à la dérobée le jardin d'essai, surprendre la griffe ascendante du cotylédon, le viril surgeon que le printemps chassait de sa gaine.. Je contrariais l'aveugle dessein que poursuit la chrysalide d'un noir-brun bilieux et la précipitais d'une mort passagère au néant définitif.

— Tu ne comprends pas... Tu ne

peux pas comprendre... Tu n'es qu'une petite meurtrière de huit ans... de dix ans... Tu ne comprends rien encore à ce qui veut vivre...

Je ne recevais pas, en paiement de mes méfaits, d'autre punition. Celle-là m'était d'ailleurs assez dure.

« Sido » répugnait à toute hécatombe de fleurs. Elle qui ne savait que donner, je l'ai pourtant vue refuser les fleurs qu'on venait parfois quêter pour parer un corbillard ou une tombe. Elle se faisait dure, fronçait les sourcils et répondait « non » d'un air vindicatif.

— Mais c'est pour le pauvre M. Enfert, qui est mort hier à la nuit! La pauvre Mme Enfert fait peine, elle dit qu'elle voudrait voir partir son mari sous les fleurs, que ce serait sa consolation! Vous qui avez de si bel-

les roses-mousse, madame Colette...

— Mes roses-moussel! Quelle horreur! Sur un mort!

Après ce cri, elle se reprenait et répétait :

— Non. Personne n'a condamné mes roses à mourir en même temps que M. Enfert.

Mais elle sacrifiait volontiers une très belle fleur à un enfant très petit, un enfant encore sans parole, comme le petit qu'une mitoyenne de l'Est lui apporta par orgueil, un jour, dans notre jardin. Ma mère blâma le maillot trop serré du nourrisson, dénoua le bonnet à trois pièces, l'inutile fichu de laine, et contempla à l'aise les cheveux en anneaux de bronze, les joues, les yeux noirs sévères et vastes d'un garçon de dix mois, plus beau vraiment que tous les autres

Celste , Sido , 1930

"SIDO"

cusât sa fleur, veinée de rouge sur pulpe rose, de lui rappeler un mou de veau frais... A contre-cœur elle faisait pacte avec l'Est : « Je m'arrange avec lui », disait-elle. Mais elle demeurait pleine de suspicion et surveillait, entre tous les cardinaux et collatéraux, ce point glacé, traître, aux jeux meurtriers. Elle lui confiait des bulbes de muguet, quelques bégonias, et des crocus mauves, veilleuses des froids crépuscules.

U Hors une corne de terre, hors un bosquet de lauriers-cerises dominés par un junko-biloba — je donnais ses feuilles, en forme de raie, à mes camarades d'école, qui les séchaient entre les pages de l'atlas — tout le chaud jardin se nourrissait d'une lumière jaune, à tremblements rouges et violets, mais je ne pourrais

"SIDO"

dire si ce rouge, ce violet dépendaient, dépendent encore d'un sentimental bonheur ou d'un éblouissement optique. Étés réverbérés par le gravier jaune et chaud, étés traversant le jonc tressé de mes grands chapeaux, étés presque sans nuits... Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.

A trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse

bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles, et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps... J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or »; elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre, — « chef-d'œuvre », disait-elle. J'étais peut-être jolie; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord... Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la ver-

sure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis.

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révèrais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne,

"SIDO"

la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parler d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire...

Entre les points cardinaux auxquels ma mère dédiait des appels directs, des répliques qui ressemblaient, ouïes du salon, à de brefs soliloques inspirés, et les manifestations, généralement botaniques, de sa courtoisie; — entre Cèbe et la rue des Vignes, entre la mère Adolphe et M^e de Fourolles, une zone de points collatéraux, moins précise et moins proche, prenait con-

"SIDO"

tact avec nous par des sons et des signaux étouffés. Mon imagination, mon orgueil enfantins situaient notre maison au centre d'une rose de jardins, de vents, de rayons, dont aucun secteur n'échappait tout à fait à l'influence de ma mère.

Bien que ma liberté, à toute heure, dépendît d'une escalade facile — une grille, un mur, un « toiton » incliné — l'illusion et la foi me revenaient dès que j'atterrissais, au retour, sur le gravier du jardin. Car, après la question : « D'où viens-tu ?... » et le rituel froncement de sourcils, ma mère reprenait son tranquille, son glorieux visage de jardin, beaucoup plus beau que son soucieux visage de maison. De par sa suzeraineté et sa sollicitude, les murs grandissaient, des terres in-

Cole He . [Jalousie] , Duo , 1932

« ~~Mais tu m'as fait peur, Michel!~~ » dit-elle plaintivement.

Il la contemplait avec l'anxieux et sévère amour que beaucoup d'hommes légers dédient, en secret, à une fidèle compagne, et déjà il soupirait d'aise en la voyant si pareille à elle-même, la bouche à peine rougie, la lèvre d'en bas large et souvent gercée, la lèvre d'en haut courte et tirée par le nez – ce petit nez un peu plat, un peu écrasé, laid, cambodgien, inimitable – et ces yeux surtout, allongés comme la feuille, mêlés de vert et de gris, clairs le soir aux lampes, plus foncés le matin...

Elle ne bougeait, ni ne détournait son regard. Mais Michel vit que sous la frange épaisse des cheveux un des sourcils d'Alice dansait imperceptiblement, au gré d'une petite convulsion nerveuse. En même temps parvint à ses narines l'odeur qui révélait l'émotion, la sueur arrachée cruellement aux pores par la peur, par l'angoisse, l'odeur qui caricaturait le parfum du santal, du buis échauffé, le parfum réservé aux heures de l'amour et aux longs jours du plein été. Il

dénoua les deux bras miséricordieux, se tourna à demi et ouvrit le tiroir du bureau.

Au rayon de soleil qui le toucha, le buvard de maroquin resplendit, et le premier mouvement de Michel fut celui d'une puérole victoire :

« Tu vois, hein ? »

Parce qu'il souriait, en répétant : « Hein ?... Hein ?... » Alice s'avisa de sourire aussi. Elle ne pensait presque à rien, et ne s'appliquait qu'à rester immobile. « Si je ne bouge pas, il ne bougera pas non plus... » Mais dès qu'elle sourit il changea de visage, et elle vit bien que le sourire de Michel n'était qu'un accident sans signification. Elle se servit misérablement de ce qui était à sa portée, et dit :

« Le premier coup est sonné. »

Il se tourna machinalement du côté de la porte-fenêtre, en pliant le cou, comme pour voir la petite cloche noire que le rosier de mai et le jasmin jaune bâillonnaient à demi, et Alice espéra qu'il allait se reprendre, se lever, soucieux de Maria la fine mouche et du déjeuner retardé, qu'il remettrait à plus tard ce qu'il avait à connaître, ce qu'il avait à dire,

à faire... « Plus tard, se dit-elle, j'aurai tout arrangé. Ou bien nous serons morts. »

Elle risqua une demi-volte vers la porte, mais Michel lui tenait le poignet.

« Attends ! dit-il. Ce n'est pas fini. »

Elle fut déloyale, gémit assez haut, s'efforça aux pleurs :

« Tu me fais mal ! Lâche-moi !... »

Elle secoua son poignet dans la main qui s'ouvrit aussitôt, et elle perdit l'espoir d'être brutalisée, car Michel gardait son sang-froid d'une manière insane, comme les naufragés qui se répètent, déjà gorgés de vague salée : « Quel dommage, je n'avais mis que deux fois ces boutons de manchettes ! » Il lui montrait un visage attentif, éveillé, car il n'était au vrai qu'éveillé et attentif, encore animé d'espoir autant qu'elle l'était elle-même ; il luttait pour elle et non contre elle... Un moment, il se fit, comme elle disait, « gentil », la tête de côté, un demi-sourire assez déconfit dans ses yeux couleur de tabac. Elle se sentit vieillir en peu d'instant : « Je ne pourrai pas le sauver de ce qu'il craint », pensa-t-elle, et découragée elle se prit à l'exécrer. Elle mollit, se reposa sur une seule jambe, en se rendant compte que

son mouvement constituait une sorte de reddition.

Pourtant il n'ouvrit pas encore le buvard pourpre, et Alice eut le temps de lire, en Michel, un lâche souhait tout pareil à son propre souhait, celui de fermer le tiroir, de courir et de rattraper un instant qui fuyait et les laissait figés, oubliés, immobiles, l'instant où Michel avait parlé du reflet pourpre sur la joue d'Alice. « Je vais lui crier : "C'est un jeu !" je vais prendre le buvard, me sauver, il courra après moi, et... »

Michel, la tête toute proche du sein échauffé d'Alice, interrogea peureusement :

« Qu'est-ce qu'il y a, dedans ? »

Elle secoua faiblement les épaules, se pencha vers lui comme pour lui dire adieu.

« Rien. Plus rien. »

Il se jeta avec rage sur les deux derniers mots :

« Tu as eu le temps de tout déménager, alors ? »

Elle se redressa, aspira l'air avec force en gonflant ses narines cambodgiennes, lécha sa large lèvre gercée, et son visage rajeunit. Enfin

il fallait discuter, se défendre, avouer diplomatiquement, blesser Michel pour l'occuper, pour qu'il ne se meurtrît pas trop lui-même...
« Réparer ce que j'ai fait... Qu'est-ce qui m'a pris, de lui dire qu'il n'y avait pas de buvard pourpre ? Mon pauvre, pauvre Michel... »

Elle retint des larmes qui donnèrent un éclat extrême à ses yeux, et le sang monta à ses joues. Elle serra pudiquement ses coudes contre son corps, à cause de la tache humide qui s'élargissait sous ses bras et noircissait sa robe bleue.

« Écoute, Michel... Tu vas comprendre... »

Il rit de travers, en levant une main :

« Oh ! ma foi... Oh ! non... Ça m'étonnerait... »

Elle lui avait vu souvent cette fausse aisance, ce rire de côté, lorsqu'en affaires il croyait tout perdu.

« Michel, si tu veux ne pas ouvrir ce buvard, tu feras bien, il n'y a plus rien dedans, pour toi ni pour moi. Si tu l'ouvres, la... le papier que tu y trouveras, dis-toi bien que ce n'est rien, que ce n'est plus rien. Un... une cendre, ce qui reste de quelque chose

d'anéanti, de fini... Enfin, rien, tu entends, rien... »

Il écoutait étonné, en levant haut ses sourcils, et tirait entre deux doigts sa petite jugulaire de barbe neuve, d'un air incrédule. Il entendit pourtant l'essentiel :

« De fini, tu dis ? Ah ! bon... Bien... »

Il saisit le buvard de maroquin glacé, qui reçut le soleil comme un miroir. Une tache de pourpre sauta au plafond, trébucha entre les poutrelles brunes. Quand Michel ouvrit le sous-main, un petit papier léger descendit en planant obliquement jusqu'au parquet, entre les pieds du bureau. Alice posa sa main sur la manche de Michel :

« Tu ne veux vraiment pas le laisser là ? Je le jetterais, je le brûlerais, et... Michel, pense à nous... »

Il se baissa avec un peu d'effort, et lui glissa en se relevant un regard furieux. Il lui en voulait de l'avoir contraint, en montrant trop de trouble, à ramasser cette feuille légère, métallique et bruissante entre ses doigts comme un billet de banque neuf, qu'il palpait machinalement : « C'est du *foreign paper*, le

papier des gens qui s'écrivent des dix, des quinze pages... »

Pourtant, la feuille ne portait que quelques lignes d'écriture très fine :

« Mais c'est l'écriture d'Ambrogio ! »

Alice entendit tout ce que contenait d'espoir un cri aussi naïf, et sentit venir le plus dur moment. Elle gagna le divan et s'assit, non pas comme d'habitude en pliant sous elle ses longues jambes, mais droite, prête à se dresser et à courir. La sagesse, la prévoyance de son corps l'effrayèrent, elle mesura du regard la distance du divan à la porte qui s'ouvrait difficilement, la distance du divan à la fenêtre, et perdit patience : « Quoi ? Il n'a pas encore lu ? Qu'est-ce qu'il attend ? On ne va pas passer la journée à ça... »

« Ambrogio..., répétait Michel. C'est de quand, cette lettre ?

– Novembre 32, dit-elle brièvement.

– Novembre 32 ? Mais j'étais à Saint-Raphaël, en novembre, l'an dernier ? »

Elle haussa les épaules, outrée qu'il écarquillât les yeux et cherchât ses lunettes rondes :

« Sur le classeur ! lui jeta-t-elle de la même voix sèche.

– Quoi ?...

– Sur le classeur, tes lunettes, je te dis ! »

Elle s'exaspérait progressivement, renaissait au goût de critiquer et de combattre : « Dieu, qu'il a l'air bête ! Il le sait, pourtant, qu'il ne peut pas lire l'écriture d'Ambrogio sans lunettes ! Est-ce qu'il faut que je lui fasse la lecture à haute voix ? »

Gauche comme s'il eût été nu, il fut lent à accrocher, derrière ses oreilles, les branches courbes de ses lunettes d'astigmate. Elle le sentait humilié, prêt à entrer dans la fureur pour se donner une contenance, et elle se garda de toute expression. D'ailleurs, il changea dès qu'il eut jeté un regard sur la lettre, qu'Alice lisait dans sa mémoire en même temps que lui.

Vous remercier d'une telle soirée, d'une telle nuit, Alice, je ne l'ose même pas. C'est à peine si j'ose me souvenir du don que vous m'avez fait, et mendier encore. C'est trop beau, c'est trop doux... Je vous serre tout entière dans mes bras.

Elle attendit que Michel relevât les yeux sur elle, et elle pensait à petits coups, d'une manière détachée. « C'est long, il en met un temps. Et cet autre imbécile qui s'en va écrire mon nom dans sa première lettre. Une lettre d'une banalité... C'est vrai que les suivantes étaient mieux. J'aurais dû raconter à Michel n'importe quoi. C'était l'enfance de l'art. L'enfant de l'ance. Juste au moment où j'allais la déchirer, ce n'est pas de veine. Ça m'apprendra. Je jure bien que si tout s'arrange sans catastrophe, je vais me coucher, et je dors jusqu'à demain matin... »

Quand il eut achevé de lire, il replia ses lunettes, et regarda sa femme. Elle éprouva d'abord un grand soulagement qu'il fût redevenu beau, et qu'il eût quitté tout embarras.

« Alors ?... dit Michel d'un ton cassant.

– Alors ?... répéta-t-elle, offensée.

– Eh bien... j'attends que tu t'expliques. »

Elle n'admit pas tout de suite le ton de l'interrogatoire. Par diplomatie, elle se laissa aller à l'irritation. Son petit nez asiatique s'élargit, elle contracta ses sourcils et sa frange épaisse de cheveux descendit jusqu'à ses cils :

« Ça demande une explication ? » dit-elle d'une voix calme.

Il imita inconsciemment le jeu de traits de sa femme. Baissant le sourcil, il rendit à Alice son demi-sourire coléreux, et découvrit ses dents courtes.

« Un supplément d'information seulement. Je vois que tu as le bon goût de ne pas nier... Oh ! je t'en prie, ne fais pas ta gueule de boy annamite qui a trahi, ça ne m'impressionne plus. Nous disons donc : Ambrogio, pendant que je me décarcassais pour le casino de Saint-Raphaël, et que je lui avais confié le ciné de l'Avenue... C'est pas bien vieux, c't'affaire-là. C'est tout frais, il me semble ?

– Non, dit-elle dédaigneusement. Je t'ai dit que ça n'existait plus. Je peux ajouter que ça a si peu existé... »

Il prit un air fin :

« Que tu me dis, que tu me dis ! »

Elle ne répliqua rien. Elle réfléchissait à la mauvaise tournure de leur entretien. Elle avait espéré une rapide lessive de larmes, de reproches, deux mains cruelles autour de ses poignets, le bris d'un vase... Elle prêtait

l'oreille au pas de Maria, pensait à la petite cloche noire... « Quand le second coup va sonner, qu'est-ce qui se passera ? Ah ! si je n'avais pas empêché Michel de venir m'embrasser quand il est rentré, je sais bien où nous serions maintenant... Imbécile que je suis... »

Elle tourna la tête vers la porte du fond, flanquée des deux bibliothèques géantes, vers la chambre aux deux lits jumeaux sous un seul baldaquin à franges torsées, et s'injuria plus fort : « Cette paresse à enlever, à relever une robe !... Ces précautions pour que Maria ne sache pas qu'on a froissé le chintz du lit, et "re-sali" le cabinet de toilette ! À présent... »

Elle attendait que Michel, debout devant la porte-fenêtre que quittait peu à peu le soleil, se retournât. Il se retourna enfin, montra à Alice un visage qu'elle reconnut, son agréable visage de tous les jours, fatigué, encore séduisant, qui savait si mal exprimer la tristesse :

« Ma petite fille, qu'est-ce que tu as été nous faire là ? »

Prise au dépourvu, elle dut lutter contre la montée des larmes, contre la toux des sanglots, la salive salée à goût de sang, l'envie

femelle de s'abîmer, de supplier. Elle bégaya seulement :

- Michel... Je t'assure... Mon petit Michel... »

Au même instant la cloche noire, au-dessus de la fenêtre, secoua ses liens de glycine et de rosier de mai, imposa sa petite voix grêle et frénétique. Alice se leva précipitamment, tira sa robe et lissa ses cheveux. Michel blasphéma à mi-voix, consulta son bracelet-montre...

« C'est le second coup, dit Alice.

- Et en retard, encore..., dit Michel. Ah !... »

Il fit un geste de découragement, et Alice devina qu'il pensait à Maria, au mari de Maria, à Chevestre, au village voisin, à tous ses espions familiers et rusés...

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda-t-elle tout bas. Mais elle le consultait surtout des yeux, le couvrait d'un beau regard d'humble complice. Il roula les épaules, plongea ses mains dans ses poches :

« On va à table, naturellement... »

Il s'effaça pour la laisser passer, l'arrêta, l'observa de près :

« Remets-toi de la poudre... Tu as du noir,

là, sous l'œil. Non, pas avec ton doigt, tu l'étales... Fais attention, bon Dieu ! »

Il lui tendit son mouchoir.

Elle avait imaginé que le déjeuner serait un supplice compliqué, un simulacre de repas tout paralysé de gêne et de fausse insouciance. Mais elle vit, à sa stupeur, que Michel ne s'occupait que d'abuser Maria. En entrant dans la salle à manger, toujours un peu moisie, et qui sentait la cave, il s'écria :

« Oh ! oh ! qu'est-ce que je vois ? Déjà des radis ? Des radis de serre, alors ? »

Alice, assise, le regarda comme s'il eût proféré une inconvenance, mais Maria daigna rire, et Michel continua de chercher, par les mêmes moyens, le même succès. Il interrogea la dure servante sur le potager, apprit, avec un intérêt passionné, qu'un essaim d'abeilles construisait ses rayons sous la vieille tuile du toit, et quand Maria conta la mort d'un chien de berger qu'il avait vu deux fois, il soupira théâtralement : « Mon pauvre vieux bonhomme !... » Entre-temps il versait à sa femme le cidre mousseux, lui passait le pain,

Collec, Prisons et Paradis, 1932

CHANEL

Si chaque visage humain porte la ressemblance d'une bête à bec, à museau, à naseaux, à mufle, à trompe, à crinière, Mademoiselle Chanel est un petit taureau noir. Que vient faire ici la Camargue? L'Auvergne réclame sa pionnière... Il n'importe : de par l'énergie butée, la manière de faire face, d'écouter, par l'esprit de défense qui, parfois, lui barricade le visage, « Chanel » est un taureau noir. La touffe sombre, frisée, apanage des taurillons, retombe sur son front jusqu'à ses sourcils et danse à tout mouvement de sa tête. C'est au secret du travail qu'il convient de regarder cette figure de conquérante réfléchie.

On la dit fort riche. Par chance, elle n'a rien gardé, sur elle-même, du contagieux éclat de l'or, indiscrete lumière qu'exsudent les êtres faibles et comblés de biens.

La voici piétée sur des matériaux bruts, entre des pilastres de jersey, des poutrelles de fou-

lard imprimé, couchés. De longs drains de satin roulé chatoient — chaos de moellons élastiques dont l'éboulement ne s'accompagne d'aucun bruit. Les parois même de la pièce sont enflées de sourds molletons, de duveteux lainages, ici tout est silence. Une figuration, muette au murmure d'acquiescement près, retient son souffle : Mademoiselle Chanel est occupée à sculpter un ange de six pieds. Un ange blond doré, impersonnel, séraphiquement beau si l'on ne prend pas garde à sa rudimentaire ciselure, à l'indigence de sa chair, et morne — un de ces anges à porter le diable en terre.

L'ange, inachevé, chancelle parfois sous les deux bras créateurs, sévères, pétrisseurs, qui le pressent. Chanel travaille des dix doigts, de l'ongle, du tranchant de la main, de la paume, de l'épingle et des ciseaux, à même le vêtement, qui est une vapeur blanche à longs plis, écla-boussée de cristal émietté. Parfois elle tombe à genoux devant son œuvre et l'étreint, non pour la révéler, mais pour la châtier encore, pour resserrer sur les hautes jambes de l'ange son nuage, assagir quelque expansion de tulle... Fougueuse humilité d'un corps devant sa besogne préférée! Chanel est ainsi pareille, les reins tendus, les pieds repliés sous les cuisses, à la lavandière prosternée qui bat le linge, aux dures ménagères, entraînées, jour après jour, et vingt fois le jour, à de prestes genuflexions de nonnes. Cet entraînement professionnel du

corps la laisse mince, un peu creusée par la fatigue. Elle m'offre en ce moment une nuque dévorée de cheveux noirs, qui croissent avec une vigueur végétale. Elle parle en travaillant, bas, d'une voix contenue exprès. Elle parle, elle enseigne et reprend, avec une sorte de patience exaspérée. Je distingue des mots réitérés, chantonnés comme des motifs musicaux essentiels : « J'ai horreur des petits machins... Combien de fois faudra-t-il redire que l'ampleur amincit? Je ne me lasserai pas de redire... Appuyez là, donnez de l'aisance ici... Non, pas de petits machins sur un tissu qui se défend tout seul... Appuyez ici, lâchez à partir de là... Non, n'étriquez pas.. Je ne me lasserai pas de redire... »

Cette douceur, que Chanel exige — et obtient — d'elle-même, me surprend plus que son autorité, car j'ai lu sur son visage ce qui est le plus lisible : deux longs sourcils noirs qu'elle n'épile point, despotiques, aptes à se joindre, se hausser, s'abaisser — surtout s'abaisser! — tressaillant chaque fois que la touffe de cheveux dansante les agace... De ces sourcils l'attention descend à la bouche, mais là je ne décide pas si aisément, car à l'instant de la concentration et du mécontentement le milieu du visage devient, semble-t-il, concave, aspiré du dedans, retiré sous l'auvent du sourcil, sous la volute noire des cheveux. Ce n'est qu'un instant, mais de mutisme total, de retraite fa-

rouche, une pétrification éphémère à laquelle la bouche échappe soudain — lèvres flexueuses, aux coins tristes, impatientes, domptées, punies par des dents coupantes...

L'ange mannequin est parti. Un autre séraphin roux l'a remplacé, et s'en va. Puis c'est une sorte de déité, gominée, si j'ose écrire, tellement qu'elle semble avoir chu du ciel, la tête la première, dans un tonneau de mélasse... A chaque céleste passante Chanel rêve d'attacher quelque séduction terrestre, car j'entends la voix basse et obstinée : « Enlevez ces petits machins. Ne chargez pas ce décolleté... Je veux voir le poignet, le cou... Tenez, regardez ce que je fais... Je ne me lasserai pas de redire... »

Une pause m'éveille. Mademoiselle Chanel se repose debout comme les chevaux de sang, mange de même et goûte d'un petit pain, faisant à coups de dents voler — ainsi disaient nos pères — les miettes au plafond.

Deux sombres feux, sous la touffe drue, vont darder enfin vers moi, je pense, l'humeur gaie du petit taureau noir en récréation... Non. Pas encore. Car Chanel, déposant son pain-flûte, manie amoureuxment un cuir d'antilope, mol et gratté, poncé, fondant, et sa doublure de fourrure plus suave encore :

— C'est pour moi, ça, c'est pour moi! Enfin, un vêtement pour moi! Oh! que ça va être bon d'avoir si chaud! Un bon vêtement fourré bien léger, bien clos...

Elle ferme les yeux et serre contre sa joue, d'un geste exclusivement féminin, la fourrure rase et sa fauve odeur, et j'évoque à voix haute la promenade ralentie en plein air hivernal, le demi-sommeil en voiture, sous le manteau d'antilope. Les paupières fermées dévoilent brusquement deux prunelles couleur de granit pailleté, couleur d'eau montagnarde au creux d'une roche ensoleillée, et Mademoiselle Chanel rembarre net mes suggestions de paresse emmitouflée :

— Ça? C'est pour aller chasser le sanglier.

Collette, Prison et Paradis, 1932

LANDRU

8 novembre 1921.

C'est son entrée, et non celle des robes rouges et noires, qui met un peu de gravité dans cette salle petite, dépourvue de majesté, où l'on parle haut et où on s'ennuie parce que la Cour se fait attendre. C'est lui qui attire et retient tous les regards, lui, cent fois photographié, caricaturé, reconnu de tous et différent pourtant de ce que l'on connaît de lui. Voilà bien la barbe, la calvitie popularisées; le sourcil crêpé, comme postiche. Mais cet homme maigre porte sur son visage quelque chose d'indéfinissable qui nous rend tous circonspects, un peu plus je dirais : déférents.

Pourquoi quitterais-je, en parlant de lui, le ton de la bonne compagnie? Cet homme respire la politesse. Et je n'ai nulle envie de me mettre au diapason d'un acte d'accusation qui, pendant quatre heures d'horloge, a versé sur une tête d'accusé les qualificatifs les moins ambigus : « Assassin... Découpeur de femmes... Si-

nistre fiancé... » Tout cela avant les preuves? A quel vocabulaire recourir si la lumière se fait et accable le polygame, pour le flétrir mieux et plus? Un tel résumé — si j'ose l'appeler ainsi, — tarit d'un coup toutes les ressources du langage injurieux.

Cependant Landru, ni impudent ni accablé, regarde la foule sans insistance, salue le tribunal avant et après qu'il a parlé, use de mots et de gestes contenus, et nous acquérons peu à peu l'impression — renforcée par les menaces empoisonnées de l'avocat général, les coups de gueule de la partie civile, les ricanements insultants de la défense et la rumeur grivoise du public — la scandaleuse impression qu'une seule personne, à l'audience, se soucie des convenances et sait « se tenir » : l'homme assis au banc d'infamie.

Quand c'est la société qui punit, elle manque de chic, et même de décence. Les matins d'exécution, autour de la guillotine, les rires, le pinard, la frénésie des monomanes et des curieux salissent une place, au centre de laquelle un homme, pâle, marche sans plier, et presque toujours meurt convenablement. La grandeur qui fait défaut à nos juges et à nos supplices, il devient facile à un condamné de s'en parer, momentanément. Un peu de tenue, une patience hautaine, quelque politesse obstinée, et le voilà en passe d'être sympathique, par comparaison.

Une femme, tête nue, derrière moi, chuchote :

— Il a vraiment l'air d'un monsieur.

Quel éloge!... Un journaliste affirme que Landru a « une barbe de préparateur en pharmacie ». Un dessinateur dit :

— Il est bien convenable, on jurerait un chef de rayon à la soie.

La foule n'émettra jamais d'opinion unanime sur Landru. L'homme aux cinquante noms, l'homme aux deux cent quatre-vingt-trois aventures féminines, même sans bouger, et avant qu'il ait parlé, est déjà Protée.

Séduisant, ce séducteur? Correct, certainement. Faunesque, verlainien comme on l'a décrit? Non. Ni génial, ni difforme. Au-dessus des vertèbres maigres du cou, le crâne est beau, et peut couvrir l'intelligence, qui sait, l'amour... Pour ce qui est de la face, sa ressemblance évidente avec l'ancien député Ceccaldi, le Ceccaldi de Caillaux, frappe, et gêne un moment, puis on l'oublie. On l'oublie quand on a vu l'œil de Landru.

Je cherche en vain, dans cet œil profondément enchâssé, une cruauté humaine, car il n'est point humain. C'est l'œil de l'oiseau, son brillant particulier, sa longue fixité, quand Landru regarde droit devant lui. Mais s'il abaisse à demi ses paupières, le regard prend cette langueur, ce dédain insondables qu'on voit au fauve encagé.

Je cherche encore, sous les traits de cette tête régulière, le monstre, et ne l'y trouve pas.

Si ce visage effraie, c'est qu'il a l'air, osseux mais normal, d'imiter parfaitement l'humanité, comme ces mannequins immobiles qui présentent les vêtements d'homme, aux vitrines.

A-t-il tué? N'a-t-il pas tué? Nous ne sommes pas près de le savoir. Il écoute, il paraît écouter l'interminable acte d'accusation, débité sur un ton de messe triste, qui fond le courage de tous les auditeurs.

J'observe sa respiration : elle est lente, égale. Il extrait, de son pardessus noisette, des papiers qu'il lit et annote, et dont les feuillets ne tremblent pas dans sa main.

« ... Sinistre fiancé... Spoliée et assassinée... Le meurtrier de Mme Guillin... »

Landru prend des notes, attentif et lointain tout ensemble, ou promène sur la salle, sans bravade, le regard qui fit amoureuses tant de victimes. Il laisse voir que le bruit l'incommode. Il se mouche posément, plie son mouchoir en carré, rabat le petit volet de sa poche extérieure. Qu'il est soigneux!

A-t-il tué? S'il a tué, je jurerais que c'est avec ce soin paperassier, un peu maniaque, admirablement lucide, qu'il apporte au classement de ses notes, à la rédaction de ses dossiers. A-t-il tué? Alors c'est en sifflotant un petit air, et ceint d'un tablier par crainte des

taches. Un fou sadique, Landru? Que non. Il est bien plus impénétrable, du moins pour nous. Nous imaginons à peu près ce que c'est que la fureur, lubrique ou non, mais nous demeurons stupides devant le meurtrier tranquille et doux, qui tient un carnet de victimes et qui peut-être se reposa, dans sa besogne, accoudé à la fenêtre et donnant du pain aux oiseaux.

Je crois que nous ne comprendrons jamais rien à Landru, même s'il n'a pas tué.

Sa sérénité appartient peu au genre humain. Pendant l'essai d'armes, la passe rapide et menaçante entre M^e de Moro-Giafferi, chat-tigre dont la griffe brille, blesse puis se cache, et l'avocat général Godefroy, tout enveloppé de ruse ursine, Landru semblait rêver au-dessus d'eux, retiré de nous, retourné peut-être à un monde très ancien, à une époque où le sang n'était ni plus sacré ni plus horrible que le vin ou le lait, un temps où le sacrificateur, assis sur la pierre ruisselante et tiède, s'oubliait à respirer une fleur...

Coupable, Landru ressemblerait-il à ces asiatiques et suaves bourreaux? J'oubliais la « question d'argent ». Et M^e de Moro-Giafferi n'est pas de mon avis. La lucidité, la mémoire classificatrice et procédurière de son client l'enchantent :

— Qu'on l'acquitte, s'écriait-il hier dans le vestibule, et je le prends comme secrétaire!

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR SIMILI
JAPON DE COULEUR, RÉSERVÉS A
L'AUTEUR ET QUATRE CENTS EXEM-
PLAIRES SUR PAPIER VERT RÉSERVÉS
A LA PRESSE.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by J. FERENCZI et Fils, 1932.

Colthe, Prisons et Paradis, 1932

SERPENTS

Soixante, quatre-vingts kilos de serpent, sur la fourche basse de l'arbre mort. Rien ne semble vivant dans la cage. Est-ce cette branche morte qui va remuer la première? Polie, lustrée, ointe par des générations de reptiles, cylindrique, onduleuse, par places renflée... C'est peut-être elle qui a mangé un lapin la semaine dernière?

Sur la fourche haute, un quintal de python dort, ou paraît dormir. Roulé d'abord en spirale, il a assuré ensuite son équilibre par des « huit » d'écheveaux. Mais que faire des dix pieds qui pendaient encore? Il a relevé ce demeurant au petit bonheur, l'a assujetti en demi-clefs, en nœuds de tisserand, et caché le bout. Deux haillons transparents, deux nasses en gros tulle couleur d'araignée, témoignent que le printemps a dégainé d'eux-mêmes les deux grands serpents. Ils sont neufs. Le ruisseau, l'arme niellée brillent moins qu'eux. Mais où est

le col, le flanc, la tête? Un pavage d'émail habille ces cylindres, par leur propre poids oppressés. Le dos, le flanc, — si c'est le flanc, le dos — arborent le bleu de l'hirondelle, le vert-jaune du saule, deux ou trois bruns de fraîches poteries vernissées, autant de beiges, agencés selon les plus simples mosaïques, et je dis naïvement : « La naïveté de ces dessins... » au moment juste où je m'aperçois qu'en un point les petits quadrangles écailleux ici carrés, là étirés vers le losange, écrasés en trapèze, forment une manière d'œil, un orbe pourvu presque d'un regard mort, et je recule... Cette bête qui cache sa fin et son commencement, qui regarde, épouvantée avec son dos, et moi, nous ne sommes ni du même pays, ni du même ventre...

Reprenons-nous. On respire ici une fadeur de flaques à demi-taries, d'excréments inconnus, un air verdâtre et sucré qui amollit le cœur. N'était l'averse, dehors, qui obscurcit le jour, j'aurais cherché un refuge chez la girafe, ou dans le mondain pavillon des perroquets. Je disais donc que certaines arabesques se lisent comme des caractères d'alphabet — un O, un U, un grand C, un petit G — sur les monstrueux câbles immobiles... A peine j'ai pensé « immobiles » que les parois de la cage, sa mare troublée et le sol qui me porte dérivent ensemble, d'un élan bien lié, pendant quelques secondes, ou le temps d'un songe, — on ne mesure pas la durée des cataclysmes... J'aimerais

quitter ce lieu étouffé, gravir une colline éventée, manger un citron ou quelque crudité au vinaigre. Heureusement tout est redevenu immobile... Arrêtez! De nouveau tout chancelle, glisse affreusement, — je ne sens point de secousse, mais une douceâtre inclinaison accompagnée de déformation convexe... C'est le python qui a bougé, le python que je croyais immobile — méfions-nous de ce mot, méfions-nous; un petit détour, laissons-le là — et qui s'est mis en mouvement, entraînant mes sens surpris, mes yeux bornés et accoutumés à la patte, au saut, gouvernés par la logique du pas...

Il bouge : ainsi la marée avance sur les longs sables, suspendue à la lune. Ainsi le poison se propage dans la veine, ainsi le mal dans l'esprit. J'espérerais encore qu'il ne bouge pas, si la lumière huileuse qui s'attache à lui ne tournait sur ses nœuds avec une harmonie qui consterne. Il remue et ne va nulle part. Il n'a délivré ni sa tête, ni sa queue. Il se fond en lui-même, se recommence, progresse et ne change pas de place, il se résorbe et se dilate sans se dénouer.

Il remue et c'est l'univers solide qui chavire. Se peut-il que sous un poids de serpent, depuis le premier serpent du monde, l'homme fluctue et titube? Il remue, il aggrave la confusion de ses lacs, enfle, déforme ses monogrammes et m'abuse : c'est l'O qui est un C, et le G un Z. Il se liquéfie, coule le long de l'arbre et d'autre

part se rétracte, figé — il s'efforce, il présage je ne sais quelle éclosion — au plus épais des spires qui luttent et se malaxent, bâille enfin un étroit abîme, qui expulse une tête; — une tête petite et plate, comme laminée par son propre effort, et qui n'est même pas hideuse, mais gaie, parée d'yeux d'or invariables, de durs naseaux cornés et d'une bouche horizontale. Je respire : le python n'est qu'une bête, et non une sorte d'enfer concentrique, un nauséux chaos sans commencement ni fin. C'est une bête comme vous et moi. Il a le cou mince, doué de grâce, il le darde vers moi d'un jet, avec une vélocité, une inimitié qui me rassurent. Mais il s'arrête, entravé, et sa tête commence le hochement régulier, la danse latérale commune à tous les fauves, à tous les prisonniers : col délié, langue de flamme, c'est peut-être son châtiment, à cette tête, de traîner derrière elle, à jamais, ces vingt brasses, ces cent kilos de serpent...

LES PAONS

L'oiseau est loin. J'ai de mauvais yeux, et il ne foule la terre que par nécessité. Par chance, la mésange descend jusqu'à moi comme si elle me choisissait, et joue de buisson à buisson, m'apprenant que son aile bleue est secrètement jaune. Elle n'a peur de rien, elle, mais tant d'autres sont timides... J'ai frayé avec l'hirondelle, à l'âge où un enfant des hommes ne s'étonne pas assez d'avoir deux jeunes hirondelles au fond de sa poche, le bec dehors, ou sur sa tête, ou sur son épaule. Une pareille faveur, aujourd'hui, je l'accueillerais respectueuse, à grands frais de oh! et de ah! Quand je n'aurais appris qu'à m'étonner, je me trouverais bien payée de vieillir. Mais, sachant où je vais, et combien le temps m'échappe, il me faut réduire le nombre de mes curiosités et regarder surtout ce que je préfère. Je préfère la bête qui a quatre pieds ou pattes. Cet oiseau, qui a toujours les bras croisés sur le dos, et qui n'en use

Culte, La Chalte, 1933

Un soir de juillet qu'elles attendaient toutes deux le retour d'Alain, Camille et la chatte se reposèrent au même parapet, la chatte couchée sur ses coudes, Camille appuyée sur ses bras croisés. Camille n'aimait pas ce balcon-terrasse réservé à la chatte, limité par deux cloisons de maçonnerie, qui le gardaient du vent et de toute communication avec la terrasse de proue.

Elles échangèrent un coup d'œil de pure investigation, et Camille n'adressa pas la parole à Saha. Accoudée, elle se pencha comme pour compter les étages de stores orange largués du haut en bas de la vertigineuse façade, et frôla la chatte qui se leva pour lui faire place, s'étira, et se recoucha un peu plus loin.

Dès que Camille était seule, elle ressemblait beaucoup à la petite fille qui ne voulait pas dire bonjour, et son visage retournait à l'enfance par l'expression de naïveté inhumaine, d'angélique dureté qui ennoblit les visages enfantins. Elle promenait sur Paris, sur le ciel d'où chaque jour la lumière se retirait plus tôt, un regard impartialement sévère, qui peut-être ne blâmait rien. Elle bâilla nerveusement, se redressa et fit quelques pas distraits, se pencha de nouveau, en obligeant la chatte à sauter à terre. Saha s'éloigna avec dignité et préféra rentrer dans la chambre. Mais la porte de l'hypoténuse avait été refermée, et Saha s'assit patiemment. Un instant après, elle devait céder le passage à Camille, qui se mit en marche d'une cloison à l'autre, à pas brusques et longs, et la chatte sauta sur le parapet. Comme par jeu, Camille la délogea en s'accoudant, et Saha, de nouveau, se gara contre la porte fermée.

L'œil au loin, immobile, Camille lui

tournait le dos. Pourtant la chatte regardait le dos de Camille, et son souffle s'accélérait. Elle se leva, tourna deux ou trois fois sur elle-même, interrogea la porte close... Camille n'avait pas bougé. Saha gonfla ses narines, montra une angoisse qui ressemblait à la nausée, un miaulement long, désolé, réponse misérable à un dessein imminent et muet, lui échappa, et Camille fit volte-face.

Elle était un peu pâle, c'est-à-dire que son fard évident dessinait sur ses joues deux lunes ovales. Elle affectait l'air distrait, comme elle l'eût fait sous un regard humain. Même elle commença un chantonnement à bouche fermée, et reprit sa promenade de l'une à l'autre cloison, sur le rythme de son chant, mais la voix lui manqua. Elle contraignit la chatte, que son pied allait meurtrir, à regagner d'un saut son étroit observatoire, puis à se coller contre la porte.

Saha s'était reprise, et fût morte plutôt

que de jeter un second cri. Traquant la chatte sans paraître la voir, Camille alla, vint, dans un complet silence. Saha ne sautait sur le parapet que lorsque les pieds de Camille arrivaient sur elle, et elle ne retrouvait le sol du balcon que pour éviter le bras tendu qui l'eût précipitée du haut des neuf étages.

Elle fuyait avec méthode, bondissait soigneusement, tenait ses yeux fixés sur l'adversaire, et ne condescendait ni à la fureur, ni à la supplication. L'émotion extrême, la crainte de mourir, mouillèrent de sueur la sensible plante de ses pattes, qui marquèrent des empreintes de fleurs sur le balcon stucqué.

Camille sembla faiblir la première, et disperser sa force criminelle. Elle commit la faute de remarquer que le soleil s'éteignait, donna un coup d'œil à son bracelet-montre, prêta l'oreille à un tintement de cristaux dans l'appartement. Quelques instants encore et sa résolution, en l'aban-

donnant comme le sommeil quitte le somnambule, la laisserait innocente et épuisée... Saha sentit chanceler la fermeté de son ennemie, hésita sur le parapet, et Camille, tendant les deux bras, la poussa dans le vide.

Elle eut le temps d'entendre le crissement des griffes sur le torchis, de voir le corps bleu de Saha tordu en S, agrippé à l'air avec une force ascendante de truite, puis elle recula et s'accota au mur.

Elle ne montra aucune tentation de regarder en bas, dans le petit potager cerné de moellons neufs. Rentrée dans la chambre, elle posa ses mains sur ses oreilles, les retira, secoua la tête comme si elle entendait un chant de moustique, s'assit et faillit s'endormir; mais la nuit tombante la remit debout et elle chassa le crépuscule en allumant pavés de verre, rainures lumineuses, champignons aveuglants et aussi la longue paupière chromée qui versait un regard opalin en travers du lit.

Celette, Les Valls de la vigne, 1934

Music-halls

Pour Serge Basset.

On répète en costumes, à l'X., une pantomime que les communiqués prévoient « sensationnelle ». Le long des couloirs qui fleurent le plâtre et l'harmoniaque, au plus profond de l'orchestre, abîme indistinct, circulent et se hâtent d'inquiétantes larves... Rien ne marche. Pas fini, le décor trop sombre qui boit la lumière et ne la rend pas ; mal réglés, les jeux de halo du projecteur, – et cette fenêtre rustique enguirlandée de vigne rousse, qui s'ouvre de bonne grâce, mais refuse de se clore !...

Le mime W., surmené, fait sa dame-aux-camélias, la main sur l'estomac pour contenir une toux rauque ; il tousse à effrayer, il tousse à en mourir, avec des saccades de mâchoire d'un dramatique !... Le petit amoureux s'est, dans son trouble, grimé en poivrot, nez rouge et oreilles blafardes, ce pour quoi il s'entend nommer, par l'organe expirant du

mime W. « fourneau, cordonnier », et même « vaseline... ». Rien ne marche, rien ne marchera !

Le patron est là, sur le plateau, le gros commanditaire aussi, celui qui ne se déplace que pour les « numéros » coûteux. Le compositeur – un grand type mou qui a l'air de n'avoir d'os nulle part –, laissant toute espérance, a dégoté, derrière un portant, le chaudron des répétitions, le piano exténué aux sonorités liquides de mustel, et se nettoie les oreilles, comme il dit, avec un peu de Debussy... *Mes longs cheveux descendent jusqu'au bas de la tour...* Quant aux musiciens de l'orchestre, ils s'occupent, à coup sûr, d'améliorer en France la race chevaline ; de la contrebasse à la petite flûte, le *Jockey* circule...

« Et Mme Loquette ? s'écrie le patron nerveux, on ne la voit pas souvent !

– Son costume n'est pas prêt », exhale le mime W. dans un souffle.

Le patron sursaute et aboie, au premier plan, la mâchoire tendue au-dessus de l'orchestre.

« Quoi ? qu'est-ce que vous dites ? Son costume pas prêt ? un costume à transformation, quand on passe ce soir ! C'est des coups à se faire emboîter, ça, mon petit !... »

Geste d'impuissance du mime W., geste peut-être d'adieu à la vie, il est si enrhumé !... Soudain, l'agonisant bondit comme un pelotari et retrouve une voix de bedeau pour beugler :

« N... de D... ! touchez pas à ça ! C'est mon lingue à jus de groseilles ! »

Avec des mains d'infirmière, il manie et essaie son poignard truqué, accessoire de précision qui saigne des gouttes sirupeuses et rouges...

« Ah ! voilà madame Loquette ! enfin ! »

On se précipite, avec des exclamations de soulagement, vers la principale interprète. Le gros commanditaire assure son monocle. Mme Loquette, qui a froid, frissonne des coudes, et serre les épaules sous son costume peut-être monténégrin, sans doute croate, à coup sûr moldo-valaque, avec quelque chose de dalmate dans l'allure générale... Elle a faim, elle vient de passer quatre heures debout chez Landolff, elle bâille d'agacement...

« Voyons ce fameux costume ! »

C'est une déception. « Trop simple ! » murmure le patron. « Un peu sombre ! » laisse tomber le gros commanditaire. L'auteur de la musique, oubliant *Pelléas*, s'approche, onduleux et désossé, et dit pâteusement : « C'est drôle, je ne le voyais pas comme ça... Moi, j'aurais aimé quelque chose de vert, avec de l'or, et puis avec un tas de machins qui pendent, des... fourbis, des... des zédipoifs, quoi ! »

Mais le mime W., enchanté, déclare que ce rouge-rose fait épatamment valoir les feuille-morte et les gris de sa défroque de contrebandier. Mme Loquette, les yeux ailleurs, ne répond rien

et souhaite seulement, de toutes les forces de son âme, un sandwich au jambon, ou deux – ou trois –, avec de la moutarde...

Silence soucieux.

« Enfin, soupire le patron, voyons le dessous... Allez-y, W., prenez votre scène au moment où vous lui arrachez sa robe... »

Le bronchité, le pneumonique se transforme, d'un geste de son visage, en brute montagnarde, et se rue, poignard levé, sur Mme Loquette, l'affamée Loquette devenue brusquement une petite femelle traquée, haletante, les griffes prêtes... Ils luttent un court instant, la robe se déchire du col aux chevilles, Mme Loquette apparaît demi-nue, le cou renversé offert au couteau...

« Hep !... arrêtez-vous, mes enfants ! l'effet est excellent ! Pourtant, attendez... »

Les hommes se rapprochent de la principale interprète. Silence studieux. Elle laisse, plus indifférente qu'une pouliche à vendre, errer leurs regards sur ses épaules découvertes, sur la jambe visible hors de la tunique fendue...

Le patron cherche, clappe des lèvres, ronchonne :

« Évidemment, évidemment... Ce n'est pas... Ce n'est pas assez... pas assez nu, là ! »

La pouliche indifférente tressaille comme piquée par un taon.

« Pas assez nu ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

– Eh ! il me faut... je ne sais pas, moi. L'effet

est bon, mais pas assez éclatant, pas assez charnu, pas assez nu, je maintiens le mot ! Tenez, cette mousseline sur la gorge... C'est déplacé, c'est ridicule, c'est engonçant... Il me faudrait... »

Inspiré, le patron recule de trois pas, étend le bras, et, d'une voix d'aéronaute quittant la terre :

« Lâchez un sein ! » crie-t-il.

*

Même cadre. On répète la Revue. Une revue comme toutes les revues. C'est l'internement, de quatre à sept heures, de tout un pensionnat pauvre et voyant, bavard, empanaché, – grands chapeaux agressifs, bottines dont le chevreau égratigné bleuit, jaquettes minces qu'on rehausse d'un tour de cou en fourrure...

Peu d'hommes. Les plus chics reluisent d'une élégance boutiquière, les moins fortunés tiennent le milieu entre le lad et le lutteur. Quelques-uns s'en tiennent encore au genre démodé du rapin d'opérette – beaucoup de cheveux et peu de linge, mais quels foulards !

Tous ont, en passant de la rue glaciale au promenoir, le même soupir de détente et d'arrivée, à cause de la bonne chaleur malsaine que soufflent les calorifères... Sur le plateau, le chaudron des répétitions fonctionne déjà, renforcé, pour les danses, d'un violon vinaigré. Treize danseuses

un pilier au chapiteau effrité, d'où sa vertu défait tous les assaillants. Quand elle daigna descendre, elle dévisagea les trois esclaves avec un étonnement enfantin, souffrit que l'un d'eux, du museau, baisât son museau ravissant et bleu. Le baiser se prolongeant, elle le rompit par un cri impérieux, une sorte d'aboïement de chat, intraduisible, mais auquel les trois mâles répondirent par un saut de recul. Sur quoi, la chatte entreprit une toilette minutieuse, et les trois ajournés se lamentèrent d'attendre. Même, ils firent mine de se battre, pour passer le temps autour d'une chatte froide et sourde.

Enfin, renonçant aux mensonges et aux jeux, elle se fit cordiale, s'étira longuement, et, d'un pas de déesse, rejoignit le commun des mortels.

Je ne restai pas là pour savoir la suite. Encore que la grâce féline sorte indemne de tous les risques, pourquoi la soumettre à la suprême épreuve ? J'abandonnai la chatte à ses démons et retournai l'attendre au lieu qu'elle ne quitte ni de jour ni de nuit quand j'y travaille lentement et avec peine la table où assidue, muette à miracle, mais résonnante d'un sourd murmure de félicité, gît, veille ou repose sous ma lampe la chatte, mon modèle, la chatte, mon amie.

Colette, Les Vrilles de la vigne,
1934, ed. de f.

Un rêve

2 décembre 1933.

Je rêve. Fond noir enfumé de nues d'un bleu très sombre, sur lequel passent des ornements géométriques auxquels manquent toujours un fragment, soit du cercle parfait, soit de leurs trois angles, de leurs spirales rehaussées de feu. Fleurs flottantes sans tiges ou sans feuilles. Jardins inachevés ; partout règne l'imperfection du songe, son atmosphère de supplique, d'attente et d'incrédulité.

Point de personnages. — Silence, puis un aboïement triste, étouffé.

MOI, en sursaut : Qui aboie ?

UNE CHIENNE : Moi.

MOI : Qui toi ? Une chienne ?

ELLE : Non. La chienne.

MOI : Bien sûr, mais quelle chienne ?

ELLE, avec un gémissement réprimé : Il y en a donc une autre ? Quand je n'étais pas encore

l'ombre que me voici, tu ne m'appelais que « la chienne ». Je suis ta chienne morte.

MOI : Oui... Mais... Quelle chienne morte ? Pardonne-moi...

ELLE : Là je te pardonne, si tu devines : je suis celle qui a mérité de revenir.

MOI, *sans réfléchir* : Ah ! je sais ! Tu es Nell, qui tremblait mortellement aux plus subtils signes de départ et de séparation, qui se couchait sur le linge blanc dans le compartiment de la malle et faisait une prière pour devenir blanche, afin que je l'emmenasse sans la voir... Ah ! Nell !... Nous avons bien mérité qu'une nuit enfin te rappelle du lieu où tu gisais...

Un silence. Les nues bleu sombre cheminent sur le fond noir.

ELLE, *d'une voix plus faible* : Je ne suis pas Nell.

MOI, *pleine de remords* : Oh ! je t'ai blessée ?

ELLE : Pas beaucoup. Bien moins qu'autrefois, quand d'une parole, d'un regard, tu me consternais... Et puis, tu ne m'as peut-être pas bien entendue : je suis la chienne, te dis-je...

MOI, *éclairée soudain* : Oui ! Mais oui ! la chienne ! Où avais-je la tête ? Celle de qui je disais, en entrant : « La chienne est là ? » Comme si tu n'avais pas d'autre nom, comme si tu ne t'appelais pas Lola... La chienne qui voyageait avec moi toujours, qui savait de naissance comment se

comporter en wagon, à l'hôtel, dans une sordide loge de music-hall... Ton museau fin tourné vers la porte, tu m'attendais... Tu maigrissais de m'attendre... Donne-le, ton museau fin que je ne peux pas voir ! Donne que je le touche, je reconnâtrais ton pelage entre cent autres... (*Un long silence. Quelques-unes des fleurs sans tige ou sans feuilles s'éteignent.*) Où es-tu ? Reste ! Lola...

ELLE, *d'une voix à peine distincte* : Hélas !... Je ne suis pas Lola !

MOI, *baissant aussi la voix* : Tu pleures ?

ELLE, *de même* : Non. Dans le lieu sans couleur où je n'ai pas cessé de t'attendre, c'en est fini pour moi des larmes, tu sais, ces larmes pareilles aux pleurs humains, et qui tremblaient sur mes yeux couleur d'or...

MOI, *l'interrompant* : D'or ? Attends ! D'or, cerclés d'or plus sombre, et pailletés...

ELLE, *avec douceur* : Non, arrête-toi, tu vas encore me nommer d'un nom que je n'ai jamais entendu. Et peut-être qu'au loin des ombres de chiennes couchées tressailliraient de jalousie, se lèveraient, gratteraient le bas d'une porte qui ne s'ouvre pas cette nuit pour elles. Ne me cherche plus. Tu ne sauras jamais pourquoi j'ai mérité de revenir. Ne tâtonne pas, de ta main endormie, dans l'air noir et bleu qui me baigne, tu ne rencontreras pas ma robe...

MOI, *anxieuse* : Ta robe... couleur de froment ?

ELLE : Chut ! Je n'ai plus de robe. Je ne suis

qu'une ligne, un trait sinueux de phosphore, une palpitation, une plainte perdue, une quêteuse que la mort n'a pas mise en repos, le reliquat gémissant, enfin, de la chienne entre les chiennes, de la chienne...

MOI, *criant* : Reste ! Je sais ! Tu es...

Mais mon cri m'éveille, dissout le bleu et le noir insondables, les jardins inachevés, crée l'aurore et éparpille, oubliées, les syllabes du nom que porta sur la terre, parmi les ingrats, la chienne qui mérita de revenir, la chienne...

Table

<i>Les vrilles de la vigne</i>	7
<i>Nuit blanche</i>	11
<i>Jour gris</i>	17
<i>Le dernier feu</i>	23
<i>Nonoche</i>	29
<i>La dame qui chante</i>	37
<i>Toby-Chien parle</i>	43
<i>Dialogue de bêtes</i>	53
<i>Toby-Chien et la musique</i>	61
<i>Belles-de-jour</i>	67
<i>De quoi est-ce qu'on a l'air ?</i>	77
<i>La guérison</i>	89
<i>Le miroir</i>	99
<i>En marge d'une plage blanche, I</i>	105
<i>En marge d'une plage blanche, II</i>	111
<i>Partie de pêche</i>	117
<i>Music-halls</i>	127
<i>Printemps de la Riviera</i>	137

APPENDICES

<i>Réverie de nouvel an</i>	147
<i>Chanson de la danseuse</i>	155
<i>Maquillages</i>	159
<i>Amours</i>	165
<i>Un rêve</i>	171

Colette journaliste, Seuil, 2010

COLETTE JOURNALISTE

Gaîté du matin encore neuf, à peine mordu. Au delà des plages d'arrière élargies, l'ample jupe du sillage s'épanouit et marque notre trace sur la mer. Mais la *Normandie* n'est plus à moi seule : je la partage avec quelques hommes de la bordée de nettoyage, toujours muets et furtifs. Mais, ceux-là, bien réels, par quatre. Coryphées, ils semblent danser la toilette du navire avec minutie et amour, en cadence. Sur la plage la plus basse, douce aux pieds nus, un menuisier prosterné se sert d'une doloire pour racler une imperceptible verrue du plancher. Après chaque coup léger de doloire, il tâte du doigt la place, gratte, cherche l'induration comme un médecin, attentif. Il ne quittera la place que lorsqu'il sera sûr de l'avoir guérie.

Soleil et vent du matin creusent et conseillent l'estomac. Aussi bien, il est l'heure de rendre à ses hôtes le beau domaine que m'a prêté l'aube. Dans la salle à manger aux murailles translucides, un bataillon impeccable de stewards a retrouvé la vie, sinon le mouvement, sous un plafond de basilique, au soleil d'une futaie de colonnes lumineuses. À perte de vue, des icebergs givrés et géants, orgues de cristal... Je suis seule et j'hésite à commander ce qui me paraît être, par contraste, le plus petit café au lait du monde.

Brèves impressions d'arrivée

Le Journal, 4 juin 1935

Normandie, New York, 3 juin, pas d'indication d'expédition

JAMAIS PLUS nous ne reverrons cela, jamais plus nous ne l'oublions. Nous sommes encore à la Quarantaine, mais d'un élan la ville impatiente est venue au-devant de nous. Un vol d'avions multicolores, d'autogyres nous environne, nous fête, nous couvre de pétales de papier. La mer autour de nous balance autant de coques qu'elle a de vagues. La foule humaine, chargeant les ponts, et les sirènes mêlent leurs cris, des lambeaux de Marseillaise palpitent dans le vent, cueillis au passage par nos cœurs, salués par nos voix qui s'enrouent, car nous goûtons la joie, tous, d'être

simples, de nous sentir jeunes et émus, éblouis et reconnaissants d'un accueil qui passe en chaleur ce que nous imaginions.

Derrière une brume bleue, le groupe de géants se lève, grandit peu à peu, crève de la tête la brume, offre au soleil des fronts dont aucun édifice humain n'égalait la hardiesse. Dans deux heures, nous serons à leurs pieds.

Impressions de New-York¹

Le Journal, 5 juin 1935

NOUS NOUS HABITUONS MAL aux laideurs d'une architecture. Par contre, nous adoptons d'emblée ce qui est beau. C'est la beauté qui cesse le plus vite de nous étonner. Passé le premier choc, le premier saisissement presque religieux qui nous tient muets devant New-York, dès le port, nous voilà heureux, familiarisés avec l'harmonie de ses jeux d'orgue, de ses gradins, de ses géantes termitières percées d'yeux miroitants. Une ville souterraine éveillera toujours notre appréhension. Mais quoi de plus naturel à l'homme que de faire l'assaut du ciel ? De tout temps, il a escaladé le mont, connu la tour, envié l'aile. Son élan se manifeste ici avec une audace si réfléchie et si têtue qu'il impose un style et enfante un art.

Remarque singulière : lorsque les gratte-ciel, aperçus de la *Normandie*, derrière la brume chaude, ne sont encore que des cimes estompées plus grandes d'être indécises, ils composent une sorte de buisson d'église, un bouquet gothique et nous font songer à l'art catholique qui darda vers le ciel la flèche effilée, le clocher qui s'étire comme aspiré.

À demi visible, New-York se pare de romantisme autant que les burgs qui sortirent hérissés, empennés, des songes de Gustave Doré, de Victor Hugo, et même de Robida, dérivés tous du cube, fidèles au quadrilatère simple ou au quadrilatère gigogne², une loi mystérieuse d'opportunité et de proportion veut pourtant que l'un soit

1. Voir note 3, page 143.

2. *Le Journal* imprime « cigogne ».

beau, contente l'œil et l'esprit, tandis que l'autre se fait lourd, affligé de sa propre hauteur, monte et se rétrécit par degrés massifs.

Du haut de mon trentième étage, je ne domine que quelques-unes de leurs terrasses, paliers d'ascension ou vivent ensemble locataires, pigeons et bancs de verdure. Mais je voudrais déjà ce qui est plus haut que les plus hautes terrasses.

J'aimerais, je crois, vivre quelque temps dans ce petit château Louis XIII à six fenêtres de façade, au toit d'ardoises, posé sur la cime qu'il couronne comme un encrier sur un bureau. Je ne goûterais pas moins l'aire¹ de pierres médiévales sarmenteuses, sorte d'observatoire, de logette à vertige que je ne vois qu'en renversant la tête. Ce n'est pas aujourd'hui que je puis me rassasier d'un pareil spectacle. Un crépuscule orageux, d'un bleu épais et sans éclaircies, descend sur la ville inconnue dont je voudrais voir éclore la première étoile. Mais il n'y a pas de première étoile à New-York.

Par serpents de feu, par constellations rectangulaires, par éclipses, résurrections, par sphères rouges, en grappes chiffrées de phosphore bleu volcanique, annonces du jugement dernier, chemins célestes jalonnés de perles, par jets, gouttelettes, cascades, par astres et chevelures, par chutes de bonbons d'un rose igné, par violet infernal et vert de printemps, la nuit s'est manifestée, soudaine, en catastrophe de lumière. Il n'est fatigue ni purgatoire de la douane, il n'est tentations d'en bas qui tiennent. Rien n'est urgent que de demeurer ici, entre le parfum des grosses oranges douces et celui des lis verts, l'eau glacée à portée de la main, penchés jusqu'à minuit sur la fulgurante nuit de New-York.

Impressions verticales

Le Journal, 7 juin 1935

New York, 6 juin

« TROIS JOURS ET DEMI. Espérez-vous voir New-York en trois jours et demi ? » Je ne suis pas si folle que de l'espérer. À mon âge on

1. *Le Journal* imprime « l'air ».

Colette, Le Pur et l'Impur, 1941
[la fumerie d'opium]

C'est selon mon vœu personnel que le volume intitulé *Ces plaisirs...* s'appellera désormais *Le Pur et l'Impur*.

S'il me fallait justifier un tel changement, je ne trouverais qu'un goût vif des sonorités cristallines, une certaine antipathie pour les points de suspension bornant un titre inachevé – des raisons, en somme, de fort peu d'importance.

COLETTE.

En haut d'une maison neuve, on m'ouvrit un atelier vaste comme une halle, pourvu d'une large galerie à mi-hauteur, tendu de ces broderies de Chine que la Chine exécute pour l'Occident, à grands motifs un peu bâclés, assez belles. Le reste n'était que piano à queue, secs petits matelas du Japon, phonographe et azalées en pots. Sans surprise, je serrai la main tendue d'un confrère journaliste et romancier, et j'échangeai des signes de tête avec des amphitryons étrangers qui me parurent, Dieu merci, aussi peu liants que moi-même. Bien préparée à l'ennui, je pris place sur mon petit matelas individuel, en déplorant que la fumée de l'opium, gaspillée, s'envolât lourdement jusqu'aux verrières. Elle s'y décidait à regret, et son noir, apéritif parfum de truffe fraîche, de cacao brûlé, me donna la patience, une faim vague, de l'optimisme. Je trouvai aimables la couleur sourde et rouge des lumières voilées, la blanche flamme en amande des lampes à opium, l'une toute proche de moi, les deux autres perdues comme des follets, au loin, dans une sorte d'alcôve ménagée sous la galerie à balustres. Une jeune tête se pencha au-

1^{re} éd. : 1932 (sous le titre *Ces plaisirs...*).

Édition de référence : *Œuvres complètes*, t. IX, 1949.

© Librairie Arthème Fayard et Hachette Littératures, 2004.

ISBN : 978-2-253-04639-4 – 1^{re} publication – LGF

dessus de cette balustrade, reçut le rayon rouge des lanternes suspendues, une manche blanche flotta et disparut avant que je pusse deviner si la tête, les cheveux dorés collés comme des cheveux de noyée, le bras vêtu de soie blanche appartenaient à une femme ou à un homme.

— Vous venez en curieuse? me demanda mon confrère.

Il gisait sur son petit matelas; je m'avisai qu'il avait troqué son smoking contre un kimono brodé et une aisance d'intoxiqué; je ne souhaitai que m'écarter de lui, comme je fais des Français, toujours inopportuns, que je rencontre au-delà des frontières.

— Non, répondis-je. Par devoir professionnel. Il sourit.

— Je le pensais bien... Un roman?

Et je le détestai davantage, pour ce qu'il me croyait incapable — moi qui l'étais en effet — de goûter ce luxe: un plaisir tranquille, un peu bas; un plaisir inspiré seulement par une certaine forme de snobisme, l'esprit de bravade, une curiosité plus affectée que réelle... Je n'avais apporté qu'un chagrin bien caché, qui ne me laissait point de repos, et une affreuse paix des sens.

Un des hôtes inconnus ressuscita de sa couche pour m'offrir de fumer l'opium, de priser la cocaïne, de boire un cocktail. À chaque refus il levait légèrement la main pour exprimer sa déception. Il finit par me tendre une boîte de cigarettes, sourit d'une bouche anglaise et suggéra:

— Ne puis-je vraiment vous être utile en rien?

Je remerciai, et il se garda d'insister.

Je me souviens encore, après quinze ans et plus, qu'il était beau et semblait sain, sauf qu'il tenait ses yeux trop ouverts entre des paupières raidies, comme on voit aux êtres qui souffrent d'insomnies longues et invétérées.

Une jeune femme, ivre autant que j'en pus juger, s'aperçut de ma présence, et annonça de loin qu'elle prétendait me «regarder sous le nez». Elle répéta plusieurs fois: «Mais parfaitement, sous le nez, que j'irai la regarder.» Je ne vois pas d'autre incident gai à rapporter. Des fumeurs sérieux, indistincts dans l'ombre rougeâtre, la firent taire. Je crois que l'un d'eux lui donna des boulettes d'opium à mâcher. Elle s'en acquitta consciencieusement avec un petit bruit d'animal qui tète.

Je ne m'ennuyais point, car l'opium, que je ne fume pas, embaumait ce lieu banal. Deux jeunes gens, en se tenant par le cou, éveillèrent l'attention de mon confrère le journaliste, mais ils se contentèrent de parler bas et vite. L'un d'eux reniflait chroniquement et s'essuyait les yeux de sa manche. Le rouge obscur qui nous baignait eût pu engourdir les meilleures volontés. J'étais dans une fumerie et non dans une de ces assemblées où le spectateur puise généralement une assez durable répugnance de ce qu'il voit et de sa propre complaisance. Je m'en réjouis, et je commençai à espérer que nulle danseuse, nul danseur nus ne troubleraient la veillée, qu'aucun danger d'Américains, frétés d'alcool, ne nous menaçait et que le *Columbia* lui-même se tairait... Au même instant, une voix féminine,

cotonneuse, rêche et douce comme sont les pêches dures à gros velours, se mit à chanter, et nous fut à tous si agréable que nous nous gardâmes bien d'applaudir, même par un murmure.

— C'est vous, Charlotte ? interrogea, au bout d'un moment, un de mes voisins étendu et immobile.

— Bien sûr, c'est moi.

— Chantez encore un peu, Charlotte...

— Non, cria furieusement une voix d'homme. Elle n'est pas ici pour ça.

J'entendis le rire enroué et brumeux de « Charlotte », puis le même garçon irrité chuchota dans le lointain rougeâtre.

Vers deux heures du matin, comme le jeune homme insomniaque nous versait du thé chinois pâle, très parfumé, qui sentait le foin fleuri, une femme et deux hommes entrèrent, introduisant dans l'air odorant et trouble de l'atelier le froid de la nuit retenu aux fourrures de leurs manteaux. L'un des nouveaux venus demanda si « Charlotte » était là. Une tasse se brisa au bout de la salle et j'entendis de nouveau la voix coléreuse du garçon :

— Oui, elle est là. Elle est ici avec moi, et ça ne regarde personne. On n'a qu'à la laisser tranquille.

Le nouveau venu haussa les épaules, jeta à terre sa pelisse et son smoking comme pour se colleter, mais il se borna à revêtir un kimono noir, tomba au long d'un des plateaux à pipes, et se mit à aspirer la fumée avec une avidité déplaisante, qui donnait l'envie de lui offrir des sandwiches, du veau froid, du vin rouge, des œufs

durs, n'importe quelle denrée plus propre à combler sa glotonnerie. Sa compagne aux fourrures alla retrouver la jeune femme saoule, qu'elle appela « ma jolie », et je n'eus pas le temps d'incriminer leur amitié, car elles s'endormirent tout aussitôt, le ventre de l'une moulé à la croupe de l'autre, comme des cuillers dans le tiroir à argenterie.

Le froid, malgré la chaleur confinée, descendait du plafond de vitres et annonçait la fin de la nuit. Je serrais mon manteau autour de moi, et je déplorais qu'une paresse, née du sombre arôme et de l'heure tardive, me retint encore de gagner mon lit. À l'exemple des sages et des abandonnés qui gisaient là, j'aurais pu dormir sans crainte, mais si je sommeille confiante sur une terrasse ou sur une litière d'aiguilles de pin, tout lieu clos et mal connu m'inspire la suspicion.

L'étroit escalier de bois ciré craqua sous des pas, puis la galerie supérieure. Je perçus au-dessus de moi des froissements d'étoffes, des chutes molles de coussins sur le plancher sonore et le silence se reforma. Mais du sein de ce silence même un son naquit imperceptiblement dans une gorge de femme, un son qui s'essaya rauque, s'éclaircit, prit sa fermeté et son ampleur en se répétant, comme les notes pleines que le rossignol redit et accumule jusqu'à ce qu'elles s'écroulent en roulade... Une femme, là-haut, luttait contre son plaisir envahissant, le hâtait vers son terme et sa destruction, sur un rythme calme d'abord, si harmonieusement, si régulièrement précipité que je me surpris à suivre, d'un hoche-

ment de tête, sa cadence aussi parfaite que sa mélodie.

L'inconnu voisin se dressa à demi, et dit, pour lui-même :

— C'est Charlotte.

Aucune jeune femme endormie ne s'éveilla ; aucun des indistincts jeunes hommes enchifrenés ne rit haut, ni n'applaudit la voix qui se rompit sur un sanglot discret. Tout soupir mourut là-haut. Et les sages d'en bas sentirent, tous ensemble, le froid de l'aube d'hiver. Je recroisai et serrai sur moi mon manteau fourré, un voisin étendu ramena sur son épaule un pan d'étoffe brodée et ferma les yeux. Au fond, près d'une lanterne de soie, les deux femmes endormies se rapprochèrent encore sans s'éveiller, et les petites flammes des lampes à huile battirent sous la pesée d'air froid qui descendait de la verrière.

Je me mis debout, courbatue d'une longue immobilité, et je comptais du regard les matelas et les corps à enjamber, quand les degrés de bois craquèrent de nouveau. Une femme en manteau sombre, qui gagnait la porte, s'arrêta pour buttonner son gant, tira avec soin une voilette jusqu'à son menton, ouvrit son sac où tintèrent des clefs.

— J'ai toujours peur... commença-t-elle à mi-voix...

Elle parlait pour elle-même et me sourit en voyant que j'allais sortir.

— Vous partez aussi, Madame ? Si vous voulez profiter de la minuterie... Je passe devant, je sais où est le bouton.

Dans l'escalier où sa main suscita une offen-

sante lumière, je vis mieux ma compagne, ni grande ni petite, plutôt replète. Elle ressemblait, par le nez court et le visage charnu, aux modèles favoris de Renoir, à des beautés de 1875, si fort qu'en dépit du manteau vert olive à col de renard et du petit chapeau en vogue il y a dix-huit ans, on pouvait lui trouver je ne sais quoi de démodé. Ses quarante-cinq ans probables gardaient de la fraîcheur et dans les tournants de l'escalier elle levait vers moi ses grandes prunelles grises, douces, un peu vertes comme son manteau.

L'air libre, frais, encore obscur, me désaltéra. Une envie quotidienne de matins clairs, d'évasions vers les champs et les forêts, tout au moins vers le Bois voisin, fit que j'hésitai au bord du trottoir.

— Vous n'avez pas de voiture ? dit ma compagne. Moi non plus. Mais à cette heure-ci on trouve toujours des voitures dans ce quartier...

Comme elle parlait, un taxi parut, venant du Bois, ralentit, s'arrêta, et ma compagne s'effaça.

— Je vous en prie, Madame...

— Mais pas du tout. Faites-moi le plaisir...

— Jamais de la vie. Ou bien permettez que je vous dépose chez vous...

Elle s'interrompit, esquissa un geste d'excuse que j'interprétai aisément et contre lequel je protestai :

— Mais il n'y a pas la moindre indiscretion. Je n'habite pas très loin, sur le boulevard extérieur...

Nous montâmes et le taxi rebroussa chemin. La petite lanterne du compteur, déviée, éclai-

rait à chaque instant le visage de la femme, inconnue sauf son prénom vrai ou faux : Charlotte...

Elle étouffa un bâillement, et soupira :

— Je ne suis pas encore rendue, j'habite au Lion de Belfort... Je suis fatiguée...

Je dus sourire malgré moi, car elle me regarda sans confusion, avec une gentillesse bourgeoise qui lui seyait :

— Ah oui, dit-elle... Vous riez de moi... Je vois bien ce que vous pensez.

Le son charmant de sa voix, l'attaque râpeuse de certaines syllabes, une manière vaincue et suave de laisser tomber dans le registre grave la fin des phrases... Quelle séduction!... Le vent, par la vitre ouverte à la droite de « Charlotte », rabattait sur moi son parfum assez banal et une saine, une active odeur de chair, que gâtait celle du tabac refroidi.

— C'est malheureux..., commença-t-elle comme au hasard. Ce pauvre petit...

Docilement, j'interrogeai :

— Quel pauvre petit ?

— Vous ne l'avez pas vu ? Non, vous n'avez pas dû le voir... Pourtant, là-haut, quand il s'est penché sur la balustrade, vous étiez déjà arrivée. C'est lui qui avait le kimono blanc.

— Et des cheveux blonds ?

— Voilà, s'écria-t-elle doucement. C'est bien lui. Il me donne beaucoup de souci, ajouta-t-elle.

Je me permis beaucoup de souci, ajouta-t-elle. Je me permis ce sourire d'entente espiègle qui me va si mal :

— Pas seulement du souci?...

Elle haussa les épaules :

— Vous croirez ce que vous voudrez.

— Ce jeune homme, c'est lui qui vous a empêchée de chanter, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça gravement :

— Oui. Ça le rend jaloux. Ce n'est pas que j'aie une belle voix, mais je chante bien.

— J'allais justement vous dire le contraire, figurez-vous. Vous avez une voix...

Elle refit son haussement d'épaules.

— Comme vous voudrez. Les uns disent ci, les autres disent ça... Voulez-vous que je fasse arrêter le taxi avant votre porte ?

Je retins son bras prévenant.

— Du tout. Je vous en prie.

Elle semblait un peu déçue d'avoir été discrète et s'arrangea pour me poser une question qui déguisait une confidence :

— Un peu d'opium de temps en temps, ce n'est pas très mauvais, n'est-ce pas, pour un jeune homme qui a le poumon délicat ?

— Non... Pas très mauvais..., fis-je vaguement.

Un grand soupir souleva sa gorge haute et rebondie.

— C'est beaucoup de souci, répéta-t-elle. Enfin, n'est-ce pas, avoir bien pris ses cachets pendant quinze jours, bien mangé sa viande rouge, bien dormi la fenêtre ouverte, ça vaut de temps en temps une récompense.

Elle rit à demi-voix, de son harmonieux rire enrôlé :

— Il dit que ça fait orgie, pensez... Il est fier... Madame, dit-elle avec vivacité, les boueux sont à votre porte, ça ne vous fait rien de descendre

devant eux? Non? Tant mieux. C'est beau, la liberté. Moi... moi, je ne suis pas libre.

Elle se referma brusquement, m'offrit sa main distraite et le petit sourire bourgeois de ses grands yeux, brouillés de vert comme les flaques marines que la mer en refluant abandonne.

Je ne revis pas tout de suite Charlotte. Je ne la cherchais pas, du moins dans les endroits où j'imaginai pouvoir la rencontrer, par exemple une messe de mariage sur la rive gauche, ou dans un vieil appartement, au sein de ces familles qui conservent fortement leur province dans Paris. J'imagine qu'autour d'un guéridon hexagone, couronné de gâteaux secs, sa présence m'eût semblé toute naturelle. Assise dans son manteau vert olive, son petit chapeau incliné sur les yeux, la voilette remontée en jalousie sur le nez et la tasse de thé fade entre deux doigts, je la voyais, je l'inventais, j'entendais son accent de modestie et de vérité, habile à convaincre les vieilles hôtesse revêches : « Moi, n'est-ce pas, pour vous dire ma façon de penser... »

Je ne la cherchais pas, car j'avais peur de détruire cette idée de mystère que nous attachons aux êtres dont nous ne connaissons que la simplicité. Mais je ne fus pas étonnée de la trouver devant moi, un jour que je vendais des livres au profit de quelque œuvre. Elle m'acheta un volume, en me souriant de la plus discrète façon.

~~savaient lire, mais qui ne voulaient pas apprendre à écrire.~~ Non, je ne voulais pas écrire. Quand on peut pénétrer dans le royaume enchanté de la lecture, pourquoi écrire ? Cette répugnance, que m'inspirait le geste d'écrire, n'était-elle pas un conseil providentiel ? Il est un peu tard pour que je m'interroge là-dessus. Ce qui est fait est fait. Mais dans ma jeunesse, je n'ai jamais, *jamais* désiré écrire. Non, je ne me suis pas levée la nuit en cachette pour écrire des vers au crayon sur le couvercle d'une boîte à chaussures ! Non, je n'ai pas jeté au vent d'Ouest et au clair de lune des paroles inspirées ! Non, je n'ai pas eu 19 ou 20 pour un devoir de style, entre douze et quinze ans ! Car je sentais, chaque jour mieux, je sentais que j'étais justement faite pour ne *pas* écrire. Je n'ai jamais envoyé, à un écrivain connu, des essais qui promettaient un joli talent d'amateur ; pourtant, aujourd'hui, tout le monde le fait, puisque je ne cesse de recevoir des manuscrits. J'étais donc bien la seule de mon espèce, la seule mise au monde pour ne pas écrire. Quelle douceur j'ai pu goûter à une telle absence de vocation littéraire ! Mon enfance, ma libre et solitaire adolescence, toutes deux préservées du souci de m'exprimer, furent toutes deux occupées uniquement de diriger leurs subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se palpe et se respire. Déserts limités, et sans périls ; empreintes, sur la neige, de l'oiseau et du lièvre ; étangs couverts de glace, ou

voiles
me do
conten
Non, r
ébouri
allume
mann
rouges
pain g
chemi
d'elec
ville.
livres
Point
n'emp
un p
d'éc
ma b
vers

J'a
cont
écri
c'est
dix-s
l'am
non
pens
d'am

voilés de chaude brume d'été ; assurément vous me donnâtes autant de joies que j'en pouvais contenir. Dois-je nommer mon école une école ? Non, mais une sorte de rude paradis où des anges ébouriffés cassaient du bois, le matin, pour allumer le poêle, et mangeaient, en guise de manne céleste, d'épaisses tartines de haricots rouges, cuits dans la sauce au vin, étalés sur le pain gris que pétrissaient les fermières... Point de chemin de fer dans mon pays natal, point d'électricité, point de collège proche, ni de grande ville. Dans ma famille, point d'argent, mais des livres. Point de cadeaux, mais de la tendresse. Point de confort, mais la liberté. Aucune voix n'emprunta le son du vent pour me glisser avec un petit souffle froid, dans l'oreille, le conseil d'écrire, et d'écrire encore, de ternir, en écrivant, ma bondissante ou tranquille perception de l'univers vivant...

J'avais d'abord pensé que je ferais rire en contant l'aventure de l'écrivain qui ne voulait pas écrire. Et voilà que je m'avise en finissant que c'est une aventure mélancolique. Car, lorsque à dix-sept ans l'amour arriva dans ma vie, malgré l'amour et malgré les dix-sept ans, je n'eus pas non plus envie de l'écrire, ni de le décrire, et je pensais que l'amour peut se passer de lettres d'amour, réfléchir sur lui-même dans le silence,

et se satisfaire d'une souveraine présence au lieu d'écrire son propre roman.

Pourtant, ma vie s'est écoulée à écrire... Née d'une famille sans fortune, je n'avais appris aucun métier. Je savais grimper, siffler, courir, mais personne n'est venu me proposer une carrière d'écureuil, d'oiseau ou de biche. Le jour où la nécessité me mit une plume en main, et qu'en échange des pages que j'avais écrites on me donna un peu d'argent, je compris qu'il me faudrait chaque jour, lentement, docilement écrire, patiemment concilier le son et le nombre, me lever tôt par préférence, me coucher tard par devoir. Un jeune lecteur, une jeune lectrice n'ont pas besoin d'en savoir davantage sur un écrivain caché, casanier et sage, derrière son roman voluptueux. C'est une langue bien difficile que le français. À peine écrit-on depuis quarante-cinq ans qu'on commence à s'en apercevoir.

Cedette, Le Faral bleu, 1949 [dernier texte de C.]

de sa petite vie d'elfe passionné, Crockie de Polignac, la bassette dorée sujette aux grossesses nerveuses —, elle est vite close, la liste de mes visiteurs du soir. L'éden qui nous est permis n'a rien d'une arche de Noé.

Je ne possède plus, en toute propriété, qu'une bête vivante, qui est le feu. Il est mon hôte, il est mon œuvre. Je sais couvrir le feu, secourir le feu. Je sais ceindre le feu, en plein air, d'une tranchee circulaire, pour qu'il prospère sans « tracer » dans les chaumes et aller incendier les meules. Je sais qu'il n'aime pas les nombres pairs, que trois bûches brûlent mieux que deux et sept que quatre, et que lui gratter le ventre par en dessous lui plaît comme à toutes les autres bêtes.

Il y a entre lui et moi une vieille question que je prends tout le temps de liquider puisqu'il brûle chez moi les trois quarts de l'année, dans ma chambre qui a adopté ses couleurs, rouge et blanche, et sa présence. Je le consume sans trêve. Sans trêve mais avec une certaine parcimonie. Je le comble, mais en me donnant des airs de lui faire l'aumône. Je lui montre que je viens de loin, de la province, où l'on apprend à ne pas gaspiller le bois et le pain. Je lui mesure l'écharde, la broutille et la feuille sèche, et je veux avec lui avoir le dernier mot, vieux besoin de dompteur, acquis dans le commerce des bêtes. Il me récompense en se jetant sur la moindre de mes offrandes; il me flatte, me facilite ma petite incantation devenue machinale : le côté incantatoire n'y perd rien.

La cheminée dans laquelle je célèbre mon feu est une construction ancienne à laquelle il n'a fallu, je gage, que la main d'un simple maçon. Dans l'enceinte du Palais-Royal nous avons çà et là des poignées de portes, et des panneaux d'un modèle salonnier, et de belles cheminées. La mienne a perdu son marbre, remplacé par une sorte de galantine beige et rosâtre. N'importe, elle a gardé son naturel, son appétit de l'ardeur, son obéissance d'appareil qui, étroitement mêlé à la vie de l'homme, aida à son confort rudimentaire.

Ceux-là qui ont médité, proches d'un feu, quand la nuit abaissée de l'autre côté de la vitre leur garantit une sûre clôture, ceux-là n'ont plus à craindre qu'auprès du feu les rejoignent le chien et le loup crépusculaires, le frisson, le sursaut. C'est l'affaire des novices que de ressentir si fort un poids, un âge, une peur, un mal. Laissez-moi murmurer ma petite conjuration :

*Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!
Tout près de moi se chauffe un bon génie
Qui boit, ou fume, ou bien chante un vieil air...*

De qui est-ce? Un peu plus je dirais : de moi, parce qu'un concours de lecture, dans mon canton, nous mit, nous autres de douze et treize ans, en demeure de lire à voix haute, avec expression, vers et prose. Un homme bien intentionné s'étant avisé, au chef-lieu, qu'aucun enfant de nos régions ne savait

lire autrement qu'en ânonnant, s'indigna, signala le grand péril où l'ignorance du département de l'Yonne ne manquerait pas de précipiter la France entière, et fonda un prix de lecture. Un volume rouge et or, un diplôme confirmèrent qu'âgée de douze ans et demi, Gabrielle-Sidonie Colette savait lire, et me récompensèrent d'avoir, en lisant, bégayé, dit « qui boit z'ou fume » et corrigé par inadvertance la prose de Mme de Sévigné.

*Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier...*

Au fait, ils sont peut-être de moi, ces médiocres vers. De moi comme le feu, comme tout ce qui m'entoure la nuit.

Un vers n'a pas toujours besoin d'être beau pour adhérer au plus profond de notre mémoire et y occuper malignement la place qu'envahissent certaines mélodies, condamnables certes, mais inexpugnées.

Combien le feu...

La lecture de nuit est une aide perfide. Plus sûr qu'un livre est le décor que j'ai agencé en l'honneur des minutes et des heures. Je ne suis pas toujours à la hauteur de mes insomnies, mais il est rare que je ne parvienne pas à m'y mettre, par une sorte de rétablissement mental, qui chasse de ce lieu et de moi la crainte de l'insolite. Il n'est pas plus de trois heures, rien ne pâlit encore au ras des toits. À raison d'une lanterne par pilier, je pourrais compter, d'ici, les arcades du Palais-Royal. La maison est

si paisiblement habitée que je n'entends personne y dormir, mais la chute de la pincette dans ma cheminée ruinerait le repos inquiet de celui qui dort par-delà deux portes. Or, si je suis immobile ce soir, je ne suis pas sans dessein, puisqu'en moi bouge – outre cette douleur torse, en grosse vis de pres-soir – un sévice bien moins familier que la douleur, une insurrection qu'au cours de ma longue vie j'ai plusieurs fois niée, puis déjouée, finalement acceptée, car écrire ne conduit qu'à écrire. Avec humilité, je vais écrire encore. Il n'y a pas d'autre sort pour moi. Mais quand s'arrête-t-on d'écrire? Quel est l'avertissement? Un trébuchement de la main? J'ai cru autrefois qu'il en était de la tâche écrite comme des autres besognes; déposé l'outil, on s'écrit avec joie: « Fini! » et on tape dans ses mains, d'où pleuvent les grains d'un sable qu'on a cru précieux... C'est alors que dans les figures qu'écrivent les grains de sable on lit les mots: « À suivre... »